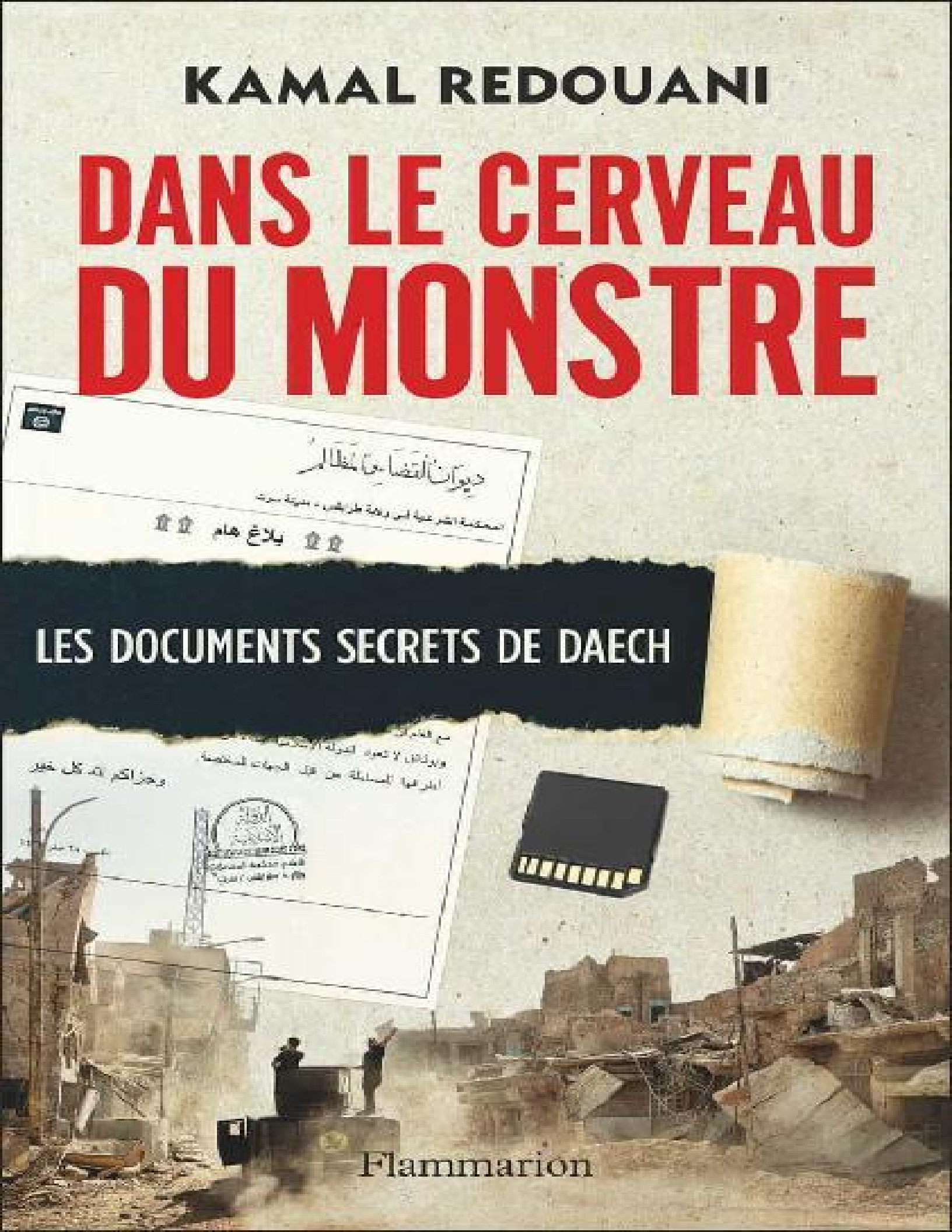
KAMAL REDOUANI

# DANS LE CERVEAU DU MONSTRE

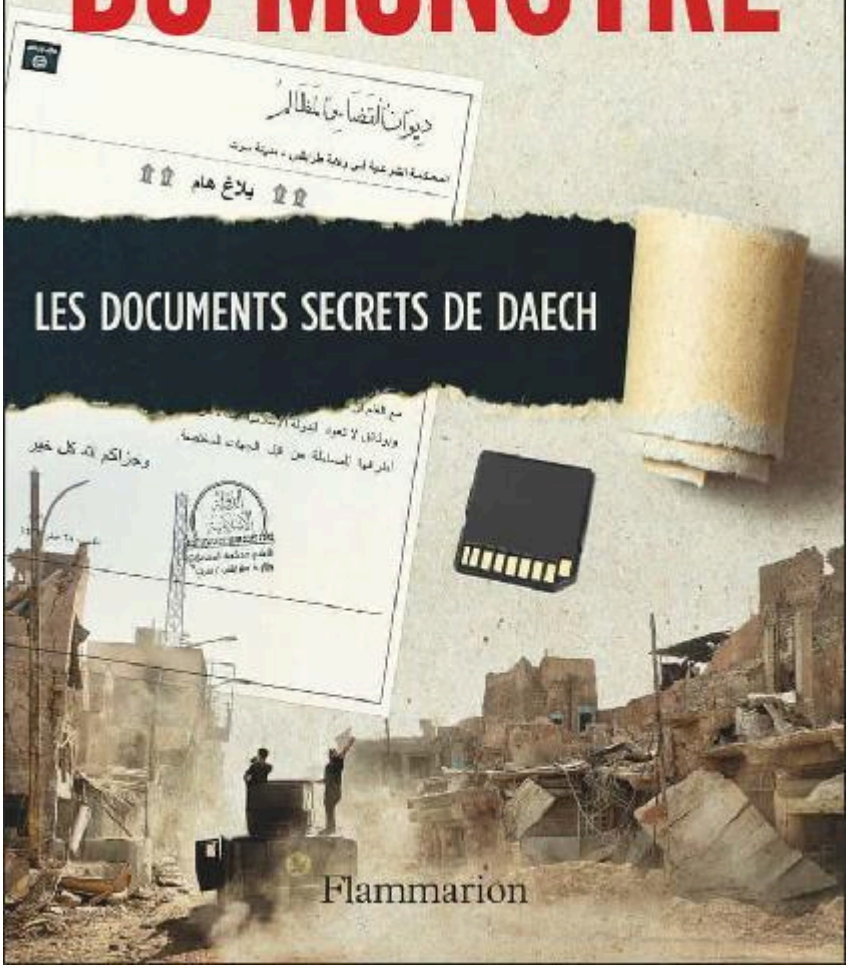
## LES DOCUMENTS SECRETS DE DAECH




Flammarion

KAMAL REDOUANI

# DANS LE CERVEAU DU MONSTRE




## LES DOCUMENTS SECRETS DE DAECH

Flammarion

Kamal Redouani

# Dans le cerveau du monstre

Flammarion

Kamal Redouani

# Dans le cerveau du monstre

Flammarion

© Flammarion, Paris, 2018. 87, quai Panhard-et-Levassor 75647 Paris Cedex 13 Tous droits réservés

ISBN Epub : 9782081414952
ISBN PDF Web : 9782081414969
Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782081414648

Ouvrage composé par IGS-CP et converti par Pixellence (59100 Roubaix)

## Présentation de l'éditeur

« Qui sait à quoi ressemble le monde tel que le voit Daech ?
J’ai passé plus de douze ans à infiltrer les groupes djihadistes. Ce risque, je l’ai pris pour sensibiliser et informer contre le danger que représente cette idéologie obscurantiste et barbare. J’ai lu, écouté et regardé des centaines d’heures de vidéos de propagande d’al-Qaida puis celles de Daech. J’ai découvert ainsi que Daech traduit, dissèque et analyse chaque reportage, diffusé sur les chaînes occidentales. Il utilise les erreurs que nous pouvons commettre pour questionner nos valeurs et semer le doute dans l’esprit de centaines de nos concitoyens. Avec les documents que je vais vous dévoiler, à nous de traduire, de disséquer et d’analyser leur pensée.
Lors de la chute de la ville de Syrte en Libye en 2016, une découverte a ébranlé mes certitudes. J’ai eu entre les mains l’ordinateur personnel de l’émir de Syrte et le téléphone de son employée. Des documents exceptionnels et confidentiels. Un “butin” qui offre un éclairage nouveau et inédit, sans langue de bois ni artifice sur Daech.
Ce livre trace le portrait d’un monstre en vous invitant dans sa pensée intime. Celle qu’il cache derrière des images et des discours de propagande, celle qu’il s’efforce de ne pas dévoiler au public. »
Daech, dans le cerveau du monstre est également un documentaire réalisé par Kamal Redouani, produit par CAPA et diffusé sur France 5.

Kamal Redouani, grand reporter, spécialiste du monde arabe, collabore régulièrement avec France 2, Canal+, Arte. En 2014, il reçoit le Rising Star Award au Canada International Film Festival pour le film Islam contre islam, enquête sur une nouvelle guerre, diffusé par Canal+. En 2016, Kamal Redouani est nommé aux Nymphes d’or au festival de télévision de Monte-Carlo pour le film Libye, la charia aux portes de l’Europe, diffusé par France 2. Inside Daech, son précédent livre paru aux éditions Arthaud, a reçu le prix du Grand Témoin 2017. La même année, son film L’origine de la terreur diffusé par France 2 est nommé au Barcelona Planet Film Festival et au Festival international du film de Genève.

# Dans le cerveau du monstre

« On ne peut atteindre l’aube, sinon par le sentier de la nuit. »

Khalil Gibran

# PRÉAMBULE

Lors de la chute de la ville de Syrte en Libye, une découverte a ébranlé mes certitudes. J'ai eu entre les mains l'ordinateur personnel d'un émir de Daech et le téléphone de son employée. Des documents exceptionnels et confidentiels. Un « butin » qui offre un éclairage nouveau et inédit, sans langue de bois ni artifice. Habituellement, ce genre de dossier atterrit en toute discrétion entre les mains expertes des agents des renseignements, mais cette fois-ci, ils leur ont échappé.

Ces documents, c'est un Libyen qui les a découverts. Je le connais depuis cinq ans. Je l'ai suivi alors qu'il était un jeune révolutionnaire ; il s'est soulevé contre le gouvernement mis en place par la coalition internationale et la dernière fois que je l'ai croisé, il faisait face à des radicaux libyens et étrangers qui avaient fait allégeance au groupe État islamique. Ce jeune, dont je ne peux dévoiler le nom, est devenu un ami au fil du temps. Je l'ai connu plein d'espoir, heureux et confiant dans l'avenir, mais cinq années armes à la main à affronter la mort à la fleur de l'âge l'ont détruit. En me livrant ces documents, il savait qu'il risquait la mort si son nom était dévoilé. Il serait sans aucun doute devenu la cible de tous les djihadistes qui continuent à semer la terreur en Libye. Ce jour-là, la guerre faisait rage à quelques centaines de mètres de nous. Sa voix était tremblante quand il m'a dit : « Ici je n'ai personne de confiance à qui les transmettre. Je ne sais pas qui se cache derrière les hommes de mon propre camp, j'ai peur pour ma vie. Ils sont à toi. Fais-en bon usage, il faut que le monde sache comment fonctionnent réellement nos ennemis communs. »

Ces mots résonnent encore dans ma tête. J'ai décidé d'écrire ce livre pour lui, pour nous.

J’ai passé plus de douze ans à multiplier les infiltrations dans le monde des djihadistes. Ce risque, je l’ai pris pour sensibiliser et informer contre le danger que représente ce monde obscur et barbare. Mais à chaque départ d’un jeune djihadiste, à chaque attentat perpétré dans nos rues, j’ai l’impression d’avoir failli. J’ai lu, écouté et regardé des centaines d’heures de vidéos de propagande d’al-Qaida et puis celles de Daech. Pas celles qui font le tour du Net, pas celles, sanguinaires, constituées d’images de décapitation destinées à leurs ennemis, mais plutôt celles qui leur servent de base pour le recrutement, celles qui circulent discrètement et qui tentent de séduire le plus grand nombre. J’ai ainsi découvert que Daech traduit, dissèque et analyse chaque documentaire, reportage, diffusé sur les chaînes occidentales. Il utilise les erreurs que nous pouvons commettre pour questionner nos valeurs et semer le doute dans l’esprit de centaines de nos concitoyens. Avec les documents que je vais vous dévoiler, à nous de traduire, de disséquer et d’analyser leur pensée.

Qui sait à quoi ressemble le monde vu depuis Daech ? Pas celui de sa propagande, pas ce qu’on en dit de l’extérieur, pas du point de vue de ses victimes, mais tel qu’il le voit lui-même. Grâce aux documents dont je dispose, je vais tenter de répondre à cette question, vous inviter vous, lecteur, à passer de l’autre côté du miroir, vous convier à découvrir, explorer et interroger cette matière gigantesque. Il y a autant de questions que les centaines de dossiers en ma possession. Des éléments bruts, sans retouches : rien ne peut remettre en cause leur véracité. Ils sont rangés méticuleusement sous des thèmes choisis par l’émir. Formation au djihad, comptes rendus d’attentats, jugements et châtiments, comptes financiers de la ville… mais aussi des courriers et des photos souvenirs.

Ce livre trace le portrait d’un monstre en vous invitant dans sa pensée intime. Celle qu’il cache derrière des images et des discours de propagande, celle qu’il s’efforce de ne pas dévoiler au public. Celle des sentences et classements des délits, celle des passe-droits qui incitent les habitants à la délation, celle d’un régime totalitaire, celle de l’organisation des attentats et de la formation des cellules dormantes, celle plus banale mais ô combien étonnante d’une vie sexuelle débridée.

En découvrant le contenu de l’ordinateur de l’émir, l’écriture de ce livre est devenue indispensable à mes yeux. J’ai l’impression que je n’ai pas baissé les bras dans mon combat contre la barbarie. Je veux croire que je contribue même modestement à une meilleure compréhension de la pensée

de l’ennemi et que je peux aider à contrer le mal qui se propage insidieusement dans nos rues. Ce livre me permet aussi de tenir une promesse, celle donnée au jeune Libyen qui m’a concédé le disque dur. Il a rêvé d’une révolution réussie, d’une démocratie, et se sent aujourd’hui livré à lui-même dans son combat pour la liberté, délaissé par le reste du monde. Je veux lui dire que nous sommes des millions à le soutenir, à combattre de toutes nos forces ceux qui s’attaquent à nos valeurs et à notre mode de pensée et qu’il ne doit surtout jamais baisser les bras.

# Chapitre 1
# Sur la route de Syrte
# Libye 2016

Nous sommes en décembre 2016. Je suis chez moi en Normandie. J'ai passé une année à côtoyer la mort et la barbarie en Irak, en Syrie comme en Libye. J'avais besoin de me retrouver et de me ressourcer parmi les miens. Assis sous un soleil d'hiver éclatant, au bord de l'eau, je savoure le moment présent, loin des déclarations de haine et des sifflements des balles. Après une année triste et terrible où la mort avait frappé jusqu'à nos portes, pouvoir me couper du monde m'est devenu indispensable. Mais ma sérénité va être de courte durée. Un coup de fil d'Oussama, un combattant libyen, me rappelle que seulement à trois heures de vol de là, de l'autre côté de la Méditerranée, le bruit des canons a repris.

Oussama, les yeux pétillants de vie et les cheveux noirs bouclés, est un jeune paysan, fils de paysan, qui, avec le chaos libyen, s'est transformé en combattant. Avec son corps chétif, aucune des tenues militaires distribuées par les chefs de son unité n'est à sa taille. « Mon image m'importe peu, dit-il souvent en affichant comme à son habitude un sourire radieux, le plus important pour moi est que la guerre cesse dans notre pays et que je retourne sur ma terre, admirer mes deux vaches et prendre soin de mon cheval. » Avec une chemise qui flotte et le bas du pantalon de son treillis retroussé, même arme à la main, marchant fièrement dans les rues de sa ville, sa dégaine n'impressionne personne. Pourtant, c'est un vaillant guerrier, respecté de tous. Au téléphone, en hurlant comme à son habitude

dans le combiné, Oussama m'annonce que la dernière phase de l'offensive pour déloger Daech de la ville de Syrte a commencé. « Tu dois venir et le plus vite possible, il faut que tu sois avec nous. C'est un moment historique ! » Sans me laisser le temps de répondre, il précise : « Je te réserve une place dans mon char, tu seras en première ligne pour admirer la fin de ces barbares, on va en finir avec ces insectes. » En raccrochant, je ne sais pas que ce sera la dernière fois que j'entendrais sa voix. Quelques jours après ce coup de fil, son char a été la cible d'une roquette de Daech. Un char de fabrication russe datant de l'époque Kadhafi. Il était trop usé par la guerre pour que son blindage puisse résister à l'impact d'un obus. Avec trois de ses camarades, Oussama est mort brûlé vif à l'intérieur de ce qu'il avait l'habitude d'appeler sa deuxième maison. Une mort atroce pour un jeune de vingt-deux ans qui rêvait de mettre fin à la présence de Daech et de revenir chez lui pour cultiver le bout de terre que son père lui avait offert à ses dix-huit ans.

Le coup de fil d'Oussama a mis fin à ma tranquillité. Le calme apaisant du bord de mer normand n'avait plus le même effet sur moi. Je savais qu'un tournant de la guerre contre le terrorisme était en train de se jouer. La Libye, souvent délaissée par les médias, reste le centre névralgique du terrorisme. Je suis persuadé que sans une paix durable dans ce pays, ni le Maghreb ni l'Europe ne seront en sécurité. Cinq mois auparavant, j'avais vécu le début des combats à Syrte. Pour la chute finale de Daech dans cette ville, il fallait que j'y retourne. J'avais besoin d'être aux côtés des combattants libyens pour ce moment de leur histoire. Et puis j'ai toujours pensé que la France avait une part de responsabilité dans le chaos qui règne dans ce pays et que nous, journalistes, nous ne pouvions tourner le dos à tout un peuple, même si nous supposons que cela n'intéresse peut-être pas grand monde en France.

Quelques jours plus tard, caméra au poing et quelques affaires de rechange dans mon sac, je vole vers la Libye. À cette époque, il faut passer par la Tunisie, puis décrocher un visa à l'ambassade libyenne de Tunis avant d'espérer monter dans un avion à destination de la ville de Misrata. Dans mes bagages, un cadeau pour Oussama, une veste en cuir avec un animal brodé au dos. Oussama aimait les animaux. Sachant que je ne pouvais lui ramener le « canari français » dont il rêvait, il m'a timidement demandé de lui trouver une veste en cuir avec un animal dans le dos. Pour

la première fois de ma carrière journalistique, avant d'aller couvrir la guerre, je me suis mis en quête d'une veste au design improbable. Après moult recherches, j'ai fini par en dénicher une dans un surplus militaire. J'étais heureux et impatient de voir son étonnement à la découverte de mon présent. Mais, à l'aéroport de Misrata, il n'est pas là. Habituellement, à l'atterrissage, son visage doux et souriant me rassurait. Nos accolades sur le tarmac étaient une tradition. Là, seul Imad son compagnon de route, un autre ami, se tient debout, les traits fermés. Il me serre dans ses bras les yeux humides et me dit la gorge nouée en se retenant de pleurer : « Oussama est mort. Il t'attendait, il disait à tout le monde sur le front que son ami allait venir, il fait partie aujourd'hui des martyrs de notre pays. » À peine ai-je mis les pieds dans ce pays que la mort s'invite. Elle a fauché dans la fleur de l'âge l'un de mes plus fidèles amis. Dans la voiture, je pense au dernier coup de fil qu'il m'avait donné. Sa voix était enjouée et pleine de détermination. Il était heureux de mettre enfin un point final à la présence de Daech dans son pays. Je me rappelle que lors de la révolution libyenne, alors que l'on s'apprêtait à dormir à même le sol dans une ancienne caserne de Kadhafi, il avait retiré son oreiller de sous sa tête pour le glisser sous la mienne. Ses mots m'avaient profondément touché. « Je n'ai aucun diplôme, m'avait-il murmuré, je ne suis pas un intellectuel, mais l'hospitalité fait partie de mon éducation. Tu es venu jusqu'ici pour nous, tu affrontes la mort avec nous, alors que ce n'est pas ta révolution. On doit prendre soin de toi. » Je crois bien que notre amitié est née ce jour-là. Cette pensée me fait monter les larmes aux yeux. Imad fait semblant de ne rien remarquer. Je ne peux pas retenir ces larmes. Je ne peux pas. J'espère simplement qu'il existe dans l'au-delà un monde meilleur que celui où il a vécu.

Le soir, je décide avant de rejoindre le front d'aller présenter mes condoléances aux parents d'Oussama. En Libye, lors d'un deuil, les hommes de la famille passent la nuit assis devant la porte de leur maison. La famille et les proches viennent tour à tour les saluer et raconter quelques bons souvenirs sur le défunt. Je choisis d'offrir au père d'Oussama une photo de son fils, que j'avais prise lors d'un précédent voyage. Malgré la guerre qui résonnait à quelques kilomètres de là, Imad n'a pas eu de mal à faire ouvrir une boutique de développement photo. Le patron, un jeune trentenaire qui se bat lui aussi de temps à autre au front, n'a pas rechigné à délaisser son repas familial pour nous venir en aide. Avant de s'éclipser

avec ma clé USB, il me dit : « J'ai l'habitude. Chaque jour j'imprime et encadre le portrait d'un de nos martyrs. Normalement, ce sont des photos de mariage que je vends le plus, ces dernières années ce sont les visages de nos enfants morts au combat que je développe. » Il me montre du doigt une dizaine de visages sur le mur et s'attriste : « Quand la mémoire fait défaut, mes clichés aident les familles à se remémorer leurs défunts. » Une heure plus tard, il revient, avec sous son bras un cadre doré de la photo d'Oussama, trônant fièrement sur son char. Je lui tends quelques billets, il repousse ma main délicatement et me dit : « C'est un cadeau, je connaissais Oussama, c'était quelqu'un de bien. Je suis triste de savoir qu'il est mort. Que Dieu l'accepte parmi les siens. »

Je savais que j'allais rester sans voix devant la famille d'Oussama. Je ne suis pas doué pour exprimer mes sentiments. Avant de quitter la boutique, je décide d'écrire une lettre pour accompagner la photo. Je m'installe sur un coin du comptoir et me mets à écrire, en langue arabe, ce que mon cœur me dicte. Imad jette un œil sur mes mots. Il s'approche de moi : il veut que je rédige ma lettre en français. Surpris par sa requête, je lui demande pourquoi. « Ce sont des gens modestes, me répond-il, un journaliste français qui prend le temps de venir aux obsèques de leur fils et qui écrit une lettre en français en son honneur, une langue que ne maîtrisent que les intellectuels du pays, ça ne va pas leur rendre Oussama, mais ça va les rendre fiers de lui. » La réponse ne me paraît pas très logique, les parents d'Oussama ne pourront pas lire ce que j'ai écrit, mais je me plie à sa demande. J'ai appris plus tard que la photo et la lettre trônent depuis dans le salon familial. Lorsque j'ai tendu la photo d'Oussama à son père, il m'a juste dit : « Merci, Oussama nous a beaucoup parlé de toi. » Une larme glissait discrètement sur sa joue. En Libye, les hommes ne pleurent pas leurs martyrs.

Le lendemain, à l'aube, après une courte nuit de sommeil, nous prenons la route de Syrte. Imad est venu me chercher à mon hôtel au volant d'un 4 × 4 militaire flambant neuf. « Cette fois-ci, j'ai droit à une belle voiture », lui dis-je en plaisantant. Il me répond d'un air sérieux : « Tu es mon ami et un ami de la Libye, tu mérites le meilleur » et poursuit avec beaucoup de conviction : « On ne fait pas confiance aux journalistes occidentaux, ils viennent, ils nous filment et nous disent qu'ils comprennent notre combat et quand on regarde ou qu'on lit leurs reportages, on découvre que nos actions leur importent peu. Tout ce qui les intéresse, c'est Daech et son drapeau

noir. Le sensationnel prime sur l'information. Toi tu es différent. Et regarde, dit-il pour confirmer ses dires, aujourd'hui on est sur le point de virer Daech de Libye, et il n'y a plus personne pour couvrir l'événement. Mais toi tu es encore une fois à nos côtés. » Je ne sais pas quoi répondre. Comment lui expliquer que l'offensive à Mossoul en Irak a commencé. Que la majorité des reporters de guerre ont décidé d'y être et que Syrte n'est plus le centre de l'information. Certes, pour la première fois, Daech est sur le point de perdre une de ses capitales, symbole de l'implantation des djihadistes aux portes de l'Europe, mais comme d'habitude, si les journalistes sont présents en nombre pour couvrir le début des combats, sept mois de guerre ont usé les reporters les plus tenaces. La ville balnéaire située aux abords de la Méditerranée où Mouammar Kadhafi est né et où il a trouvé la mort, cette ville où les groupes djihadistes ont installé leur QG, n'intéresse plus. Les rédactions rappellent un à un leurs journalistes. Seuls trois reporters sont encore présents en Libye : le correspondant d'Al Jazeera, une journaliste italienne indépendante et moi-même. Et pourtant, la guerre bat son plein : sept cents morts et deux mille blessés pour libérer de Daech une petite ville d'à peine quatre-vingt mille habitants. Moi, je voulais vivre ce moment. Je voulais voir de mes propres yeux la première défaite des djihadistes.

Pour se rendre à Syrte, il faut longer la mer par une route côtière et parcourir deux cent soixante-quatorze kilomètres. Imad tient le volant d'une main et sirote de l'autre un verre de thé tiède. Assis à ses côtés, j'admire la lumière douce et éparse du soleil qui se lève sur un paysage désertique à couper le souffle. Je me dis que sans la guerre, la Libye serait l'une des plus belles destinations touristiques de la région. Pendant les quatre heures qui nous séparent de la ligne de front, seuls les checkpoints et les nombreux camions militaires que nous croisons me rappellent qu'ici personne n'est jamais à l'abri. À n'importe quel moment, des hommes en noir peuvent surgir et mettre fin à notre voyage. Pour me rassurer, je pose la question à Imad : « Sur cette route, il n'y a pas de danger ? Les djihadistes sont tous encerclés aujourd'hui à Syrte ? »

Il me répond sans lâcher la route du regard :

« Ce n'est pas si simple que ça. Des djihadistes se sont infiltrés dans les villages avoisinants. À la nuit tombée, ils sortent comme les chats et installent des bombes sur la route. Mais dès l'aube, une patrouille de

démineurs sécurise ce trajet. Elle scrute chaque recoin et, souvent, elle évite le pire pour nos combattants. »

Il s'offre une gorgée de thé.

« On est partis très tôt ce matin, j'espère qu'ils sont déjà passés. »

Imad ne me rassure pas. Je le connais depuis des années. Chaque fois qu'il vit une situation stressante, il a cette manie d'imaginer le pire à haute voix tout en augmentant le volume de son talkie-walkie. À croire que le grésillement de la machine lui fait oublier sa vulnérabilité et l'aide à croire qu'il peut tromper le destin. Bizarrement, c'est dans ces moments-là qu'il choisit de se regarder dans le rétroviseur et de passer la main sur ses cheveux gominés pour se recoiffer, comme pour vérifier qu'il est toujours en vie. Six ans auparavant, Imad n'était qu'un étudiant à l'école d'architecture de la ville de Misrata. La révolution libyenne a fait naître chez lui une soif de liberté et de démocratie. Il s'est transformé en combattant sans jamais lâcher ses études. Combattant la nuit et les jours fériés, étudiant passionné d'architecture et d'urbanisme les autres jours. Aujourd'hui, sans Daech et l'instabilité de son pays, il serait sans aucun doute en train de tracer les plans d'un complexe hôtelier ou celui de sa future demeure. Pour l'instant, je le regarde, assis à mes côtés, roulant à vive allure vers la ville de Syrte où la mort rôde à tous les coins de rue. Je suis toujours triste de voir la jeunesse libyenne pleine de courage affronter la mort, alors que les hommes politiques du pays se déchirent et s'enrichissent en vidant les caisses du pays avant de quitter le navire et trouver refuge dans un pays européen. Depuis 2013, l'exploitation du pétrole libyen n'a que rarement cessé. Le pays est riche de réserves de pétrole évaluées à 48 milliards de barils, ce qui le place au premier rang en Afrique et au neuvième rang mondial. Une fortune qui ne profite que très peu à la population du pays et qui s'évapore dans la nature.

À une heure de notre arrivée, Imad s'arrête pour faire le plein de gasoil dans ce qui ressemble encore à une station-service. Il se gare sous une enseigne où on peut lire « OILibya ». À l'image de tout le bâtiment, le panneau est rouillé, criblé de balles et sur le point de s'écrouler. Personne sur place n'y prête attention. La zone est militaire ; aucun civil n'a le droit de circuler. Des dizaines de pick-up font la queue. Ils arborent tous l'emblème d'une force hétéroclite de combattants venant essentiellement de la ville de Misrata. L'essence, comme le thé, est gratuite. Chacun se sert à volonté. Les hommes qui rentrent du front sont reconnaissables. Ils sont

barbus, aussi poussiéreux que leurs véhicules et affichent le regard souriant de ceux qui ont trompé la mort. Ils taxent une clope à ceux qui les remplacent et lancent en guise de remerciement d'un air jovial : « Que Dieu vous garde et vous donne la victoire. » Les autres, aux tenues encore soignées, répondent à l'unisson « *Allah Akbar* ». À cet instant, je ne sais pas que ce voyage ne va pas se terminer comme d'habitude. Je ne sais pas que la chute de Syrte ne sera pas le centre de mon enquête. Je suis à mille lieues d'imaginer que je vais mettre la main sur des documents exceptionnels, qui vont changer mon regard sur l'État islamique. Sur le dernier tronçon de route, j'évite juste de penser au danger qui nous guette et à la perte d'Oussama. Aucun journaliste de guerre n'aime envisager la mort lorsqu'il se dirige vers une ligne de front.

# Chapitre 2
# La chute de Syrte
# Décembre 2016

Nous sommes aux portes de la ville de Syrte. J'aperçois au loin sous le soleil d'hiver de la fumée noire qui s'évapore dans le ciel. Le bruit des bombardements et des tirs résonne de plus en plus fort. Imad ralentit sa cadence. Il me laisse le temps de découvrir les premières maisons abandonnées et défigurées par les combats. « Bienvenue dans l'enfer de Syrte, le bruit que tu entends est celui de nos chars. Ils ciblent les dernières maisons tenues par ces enfoirés. » J'acquiesce sans dire un mot. Imad quitte brusquement la route principale et s'engouffre sur une piste. Au bout de quelques centaines de mètres, il s'arrête face à un bloc de béton. Il coupe le moteur et serre le frein à main. J'aperçois un campement militaire. C'est une ancienne ferme isolée transformée pour l'occasion en caserne. L'ambiance y est étonnamment calme. Une poignée d'hommes discute paisiblement autour d'un feu. Le visage de certains d'entre eux m'est familier. Cette unité, qui porte le nom de Katibat Badr, est l'une des plus grandes de la ville de Misrata. Elle est composée d'hommes aguerris qui ont la réputation de ne pas craindre la mort. La plupart de ces hommes sont très pieux. Ils désirent instaurer en Libye un État régi par les préceptes de l'islam. Leur chef de guerre, Abou Ali, est un homme d'environ cinquante ans. Il est bien en chair, le visage rond et le nez écrasé. Comme les hommes de Daech, il porte un *qamis* noir, une sorte de djellaba qui s'arrête au-dessus des chevilles et qui a pour but de renouer avec les fondements de l'islam originel. Abou Ali est assis sous une tente, à même le sol. Il a l'air soucieux

et accaparé par une discussion avec trois de ses lieutenants. Je lui serre la main et le remercie pour son accueil. C'est un homme discret que les journalistes venus couvrir cette guerre ne croisent jamais. Il se méfie des Occidentaux. Il m'a fallu beaucoup de patience et l'intervention appuyée de plusieurs de ses hommes pour qu'il daigne m'accepter dans son groupe. Depuis, il me permet de séjourner avec eux et il en profite à sa manière. À chacune de nos rencontres, il a plaisir à critiquer vertement la démocratie à l'occidentale. Pour lui, l'hypocrisie et les mensonges des dirigeants américains sont responsables du chaos ambiant. Quant aux journalistes, il préfère ne pas les voir rôder autour de ses combattants. À ses yeux, nous sommes au mieux des journalistes au service de nos gouvernements, au pire des espions. « Le choix de tes sujets dépend des intérêts de ton pays », a-t-il l'habitude de me dire. La notion de liberté de la presse et de son indépendance reste un vrai mystère pour lui. Il a toujours réfuté mes arguments avec les mêmes propos : « Les journalistes comme toi croient être libres, mais ils se mentent à eux-mêmes. Aucun journaliste dont le salaire dépend du bon vouloir de ses chefs n'est libre. » À la longue, j'ai fini par comprendre que je n'arriverais jamais à le faire changer d'avis. L'Occident, aujourd'hui son allié dans sa guerre contre Daech, restera pour lui un monde avec lequel il vaut mieux garder ses distances.

Cette fois-ci, son regard habituellement dur et aux aguets paraît plus accueillant. Il esquisse même un sourire en me serrant la main. C'est une première pour moi. Il caresse sa barbe et me dit d'un ton cordial : « Sois le bienvenu. » Il a l'air sincère. Je n'ai plus droit aux remarques acerbes ni aux menaces déguisées sous la forme de mises en garde. Ravi et agréablement surpris par cet accueil, je souris bêtement. Il me fait signe de m'installer à ses côtés. Il prend le temps de mettre fin à sa discussion. Après avoir congédié ses hommes, il me fixe intensément et m'explique : « Je sais qu'Oussama était ton ami, il m'avait prévenu de ton arrivée. Ton passage chez ses parents était une bonne action. Maintenant qu'il n'est plus là, c'est à nous de te recevoir comme il l'aurait fait lui-même. » Abou Ali n'a pas changé d'avis sur les Occidentaux, mais il appréciait Oussama. Sa mort atroce l'a marqué et mon passage dans sa famille l'a apparemment attendri. Abou Ali se lève et m'invite à le suivre. Au bout d'une allée, il s'arrête devant un container transformé en habitation et m'explique : « C'est ici que dormait ton ami. Depuis sa mort, personne n'y a touché. » Je franchis la

porte en premier. Quatre lits de camp sont alignés les uns à côté des autres. Des treillis pendouillent à quelques crochets vissés sur la tôle. Un coran et un canari jaune dans sa cage sont déposés sur un des lits. C'était la couchette d'Oussama.

Ce canari me rappelle ma première rencontre avec Oussama. C'était en 2013, il y a cinq ans. À l'époque, j'avais écrit ceci dans mes notes de reportage : « Oussama a à peine dix-neuf ans et il a déjà vécu les pires horreurs. Son ami d'enfance est mort sous ses yeux, une mort atroce que je n'ai réellement pas envie de partager avec vous. Aujourd'hui, il n'a pas fini de faire la guerre mais ses mots et ses gestes laissent entrevoir toute la souffrance qui est en lui. Mais Oussama n'est plus seul. Quand il n'est pas au combat il se balade avec son nouveau meilleur ami, un canari jaune dans une cage en plein milieu du chaos libyen. C'est son porte-bonheur, il ne le quitte plus. Son seul souci est de mourir et que personne ne prenne soin de lui. Il le regarde avec amour comme on pourrait regarder l'amour de sa vie. Il lui chante des chansons, il partage avec lui son carré de chocolat et il sourit quand il pense que son ami est heureux. Les autres combattants se moquent de lui. Dans un monde d'hommes portant fièrement une kalachnikov en bandoulière, il passe pour un fou car personne n'oserait le traiter de sensible. Ils ont combattu à ses côtés et tous connaissent parfaitement son courage au feu. Le rêve d'Oussama est d'élever des poules, d'avoir une ferme, de travailler la terre et de ne jamais quitter son ami. Autour d'un feu, il me confie que le pétrole, le gaz, il s'en fout. "Je n'ai pas besoin d'avoir un gros 4 × 4, j'ai juste besoin d'un bout de terre", me dit-il. Et dans un pays aussi vaste que la Libye, son rêve est à portée de main. Pour l'instant, il se balade avec un canari et plus personne ne veut de lui dans sa chambre, il fait trop de bruit, son canari bouge trop dans sa cage et lui pleure chaque nuit en dormant. »

Aujourd'hui, il n'est plus là, et devant son lit vide, il ne reste plus que son canari. « Il est là où il l'a laissé, et tant que le canari est là, Oussama sera toujours parmi nous. Il est mort, mais son âme nous protège contre les djihadistes de Daech », me dit l'un de ses compagnons de chambrée. Je ne sais pas quoi répondre. Je m'éclipse par une porte à l'arrière de la pièce et m'installe sur une caisse de munitions. Je reste là. Je ne veux plus entendre parler de mort et de la souffrance qui depuis l'émergence de Daech s'est invitée de force dans mon quotidien. C'est trop pour moi.

La nuit a été courte. Comme je n'arrivais pas à dormir, j'ai rejoint un groupe de combattants autour d'un feu. Ils avaient l'œil endormi et le visage las et résigné. Ce sont les mêmes qui, il y a à peine deux ans, me soutenaient que Daech n'existait pas en Libye. Ce sont aussi les mêmes qui, avec des menaces à peine voilées, me demandaient d'arrêter d'enquêter sur la présence de djihadistes en Libye. Ce sont encore les mêmes qui, pour combattre le général Haftar qui détient l'autre moitié de la Libye et qui est leur bête noire, avaient accepté la présence de radicaux dans leurs rangs. Aujourd'hui, ils sont là à guetter le moindre mouvement dans la nuit. Ils ont peur de se faire surprendre par leurs amis d'hier qui ont fait allégeance à Daech et qui sont devenus les ennemis à abattre.

À l'aube, le bruit des bombardements des avions de la coalition annonce le début des hostilités. Les hommes d'Abou Ali se réveillent les uns après les autres. Après la prière du matin, ils préparent leurs armes et vérifient leurs munitions. La parole est rare. Chaque combattant avale une crêpe dégoulinante de miel et un verre de thé avant de s'engouffrer dans un des pick-up mis à disposition. Nous sommes seulement à cinq minutes de la ligne de front. Je m'installe avec Imad et trois autres combattants à l'arrière d'un des véhicules. J'enclenche ma caméra et commence à filmer. Autour de moi, ils sont tous âgés d'à peine vingt ans. Je me demande, en zoomant sur les traits de leurs visages, à quoi ils pensent alors qu'ils savent qu'ils vont donner la mort et qu'ils peuvent mourir à chaque instant. Pensent-ils à leurs familles qu'ils ne reverront peut-être jamais ? Je cherche des réponses à mes interrogations dans l'expression de leurs visages. Le regard de Moustapha, le plus jeune d'entre eux, attire mon attention. Il a dix-sept ans et l'air perdu, comme s'il avait été jeté là par hasard. Comme moi, il a débarqué la veille, avec deux de ses amis. Moustapha regarde le ciel pendant que ses mains caressent nerveusement son arme. Je m'interroge sur les raisons qui ont conduit ce jeune homme à choisir de s'engager volontairement pour affronter l'enfer des combats. Je n'ai pas le temps de lui poser la question. Moustapha baisse les yeux vers moi, sourit, me fait le signe de la victoire avec ses doigts et me dit fièrement : « Il y a une semaine, mon frère est mort au combat. Je suis là pour le venger. J'ai la haine en moi, je veux détruire ceux qui lui ont fait ça. Je veux que tous les hommes de Daech crèvent et qu'ils aillent en enfer. » Moustapha a peur. Je le vois, je le sens. Son discours de bravoure cache mal sa fragilité. Et autour de lui, personne n'est dupe. Dans ce pays, le sang versé exige qu'un

membre de la famille fasse couler en compensation le sang de l'ennemi. Une tradition archaïque à laquelle sont attachés tous les Libyens. Moustapha est l'aîné de la famille. Il n'a certainement pas eu le choix. Il fallait qu'il soit là pour rendre sa dignité à sa famille.

Le convoi ralentit, signe que nous ne sommes plus très loin des combats. Le paysage change. Les maisons calcinées de l'entrée de la ville ont laissé place à des bâtiments engloutis par la puissance des bombardements. À ma droite, un immeuble de trois étages a totalement disparu. Seule sa cage d'escalier, tendue vers le ciel comme par miracle, rappelle son existence. À Syrte, la vie n'a plus sa place. Difficile d'imaginer qu'il y a à peine quelques années, j'ai marché dans l'une de ces ruelles où les enfants jouaient paisiblement. « Tu sens cette puanteur ? » me demande Imad en grimaçant, avant de lancer avec fierté : « Les djihadistes n'osent même plus enterrer leurs morts. Ils sont coincés dans une trentaine de maisons, leur fin est proche. » Et il finit sa phrase en levant le doigt vers le ciel et en récitant un verset du Coran. À ce moment, le convoi s'arrête. J'aperçois l'un de ces cadavres. Un corps en pleine décomposition. L'odeur est pestilentielle. Je me couvre le nez avec ma main. Mais rien n'y fait. Cette odeur colle aux narines et au palais. Daech résiste. Il n'est pas prêt à rendre les armes.

Les hommes descendent les uns après les autres des véhicules. Ils s'agglutinent autour de leur chef pour recevoir les dernières consignes. Alors que je patiente en regardant la scène, Imad s'approche de moi et me demande de le suivre. Il m'entraîne vers une maison qui tient encore debout. Elle est située à l'abri des regards, bien à l'écart des combats. Un homme armé monte la garde. Imad le salue et franchit la porte sans attendre son feu vert. Je lui emboîte le pas. À l'intérieur, il me présente Mohamed, un homme assis sur une chaise, un iPad à la main. « C'est un ancien pilote, me dit-il, tous les combattants l'appellent Al Captain. » Mohamed nous salue sans quitter son écran des yeux. Son visage est à peine visible sous son chapeau de cow-boy. À quelques mètres de Daech, c'est une star, car il est celui qui a eu l'idée d'utiliser des drones pour observer le mouvement des hommes en noir : « Je n'aurais jamais imaginé que ma passion servirait un jour à sauver des vies », me dira-t-il plus tard. Je m'installe à ses côtés et je suis du regard les images qui défilent sous nos yeux. La ville de Syrte vue du ciel a l'air paisible. Elle ressemble à des vestiges du passé que le temps n'aurait pas épargnés. Amer sentiment de désolation. Dix minutes plus tard, Mohamed attire mon attention sur quelques ombres noires qui se

déplacent à toute vitesse. Il zoome sur l'image. Je distingue cinq femmes vêtues de burkas noires, qui se faufilent d'une maison en ruine à une autre. Trois d'entre elles portent des armes et les deux autres ont des bébés dans les bras. Les hommes de Daech, qui ne permettaient même pas à une femme de sortir seule dans la rue, aujourd'hui acculés dans un dernier pâté de maisons à Syrte, permettent aux femmes de combattre à leurs côtés. Al Captain oublie son écran, me fixe pour la première fois dans les yeux, et me dit : « Beaucoup de nos jeunes sont morts car ils hésitent à tirer sur une femme qui porte un bébé. Celles-ci n'hésiteront pas à jeter leurs enfants et à se faire exploser. Quelle mère de famille peut faire ça à son enfant ? » Mohamed le pilote n'a pas la permission officielle de me parler. Son équipe et lui travaillent main dans la main avec les services de renseignements anglais et américains. Il les informe des moindres mouvements des djihadistes. C'est lui qui permet que les frappes de la coalition soient les plus précises possible. C'est lui aussi qui guide l'avancée des troupes libyennes et leur évite de tomber dans un piège. Pour la première fois de ma carrière journalistique, j'observe le direct d'une guerre vue du ciel. Les images destinées exclusivement à être vues par le MI6 et la CIA sont exactes. À l'heure des technologies les plus modernes, les deux plus prestigieux services de renseignements occidentaux utilisent la compétence d'un jeune Libyen armé d'un simple drone bon marché.

En quittant la maison, j'aperçois au bout de la rue trois hommes pas comme les autres. Ils ont des carrures de sportifs de haut niveau. Tous trois arborent des lunettes noires. L'un est emmitouflé dans un keffieh, les deux autres s'abritent derrière des casquettes noires. À peine aperçoivent-ils ma caméra qu'ils me tournent le dos comme un seul homme avant de disparaître dans les ruines d'une ruelle avoisinante. Imad me demande tout bas : « Tu as filmé ces hommes ?

— Non. »

Il prend alors son air le plus grave.

« Si c'est le cas, n'utilise pas leur image. Ce sont des étrangers et ils ne veulent pas être vus ici. Sinon, je risque d'avoir de sérieux problèmes. »

À peine a-t-il fini sa phrase que son téléphone satellite se met à sonner. La voix d'Al Captain, le pilote, résonne dans l'écouteur. Il hurle à Imad qu'il a commis une erreur en me permettant d'accéder à sa tanière. Imad se confond en excuses et lui promet qu'il va s'assurer qu'aucune image n'a été tournée des deux Anglais et de l'espion américain. « Je vais vérifier la carte

de tournage, lui assure-t-il et j'effacerai toute image compromettante. » Il ajoute avec beaucoup d'aplomb : « Kamal est un ami, et il n'y voit aucun inconvénient. » À ce moment, je pense ne plus pouvoir remettre les pieds dans cette maison ni avoir une autre occasion de revoir le pilote. Mais comme dans tous les pays en guerre, les règles changent au gré des rencontres et des discussions. Quelques jours plus tard, alors que je filme les combats, je croise de nouveau Al Captain. Il a des clichés à la main et discute avec le chef d'une des unités engagées sur le terrain. Al Captain me salue alors comme si de rien n'était et me glisse dans l'oreille : « Je me suis renseigné sur toi, tu peux revenir me voir tard, la nuit, à l'abri des regards indiscrets et bien sûr sans ta caméra. »

Avec Imad, nous retournons sur nos pas pour retrouver Katibat Badr, l'unité d'Abou Ali. L'assaut a débuté. Les combattants ont l'air pressés d'en découdre avec leurs ennemis, comme si l'inaction qui laisse libre cours à la pensée et aux sentiments leur faisait peur. Depuis près de sept mois, ils lancent chaque jour des assauts. Ils reculent parfois, puis avancent souvent. « La victoire finale n'est pas loin », affirment-ils depuis des semaines. Mais les combats durent et le nombre de morts augmente. L'un des combattants s'approche de moi et me colle autour du bras un ruban adhésif de couleur jaune. « C'est la seule manière de se différencier des hommes de Daech et d'éviter qu'ils s'infiltrent parmi nous », m'explique Imad avant d'ajouter : « La couleur change chaque jour pour que Daech ne puisse pas imiter notre code. » Je me positionne derrière lui. Nous suivons des hommes qui avancent en file indienne. On se faufile de ruine en ruine. Chacun scrute le sol pour essayer de repérer un endroit fiable où mettre les pieds. Au bout de quelques mètres, les tirs des snipers de Daech résonnent au-dessus de nos têtes. Le convoi se fige. À chaque sifflement de balle, Imad prononce discrètement « *Allah Akbar* ». Je sais qu'il n'a pas envie de mourir. Je sais qu'il rêve de venir en France, de visiter le Louvre et de s'imprégner de l'architecture de Paris. Je sais qu'il a envie de danser dans une boîte de nuit sur les Champs-Élysées. Mais pour l'instant, il est là, à mes côtés. Je le filme portant une arme et marchant la tête baissée, loin de ses rêves, plus proche de la mort que de la vie. Le plus expérimenté des combattants ordonne au reste de la troupe de rester à l'abri derrière un mur criblé de balles. Il me fait signe de ne plus bouger. « L'endroit est trop dangereux, me dit-il, il faut attendre que l'un des chars ouvre la route. » Alors qu'un jeune combattant allume une cigarette, surgit un homme d'une soixantaine

d’années. Imad sourit et dit d’une voix guillerette, comme si nous étions installés sur une terrasse de café : « *Marhaba* [1], oncle Salem, sers-nous un verre de ton délicieux thé. » Oncle Salem lui rend son sourire. La scène est insolite. En plein milieu des combats, un homme au visage bruni par le soleil et au sourire d’un papi qui aime la vie arrive avec une théière de deux litres en bandoulière et des verres à la main. Oncle Salem affiche une forme olympique. Il est l’un des rares civils autorisés à circuler librement sur la ligne de front. Malgré le danger, agenouillé par terre, il distribue sa boisson. Étonné, je lui demande ce qui le pousse à braver la mort. « Ce sont mes petits-enfants qui sont ici, beaucoup sont morts au combat, j’essaie juste de leur apporter un peu de réconfort. » Imad et ses camarades de combat avalent d’une traite un thé vert parfumé aux épices. Un réconfort en attendant de recevoir l’autorisation de se faufiler parmi les gravats pour affronter l’ennemi. « Regarde-les, me dit oncle Salem, ils sont courageux. » Son discours est interrompu par les tirs simultanés de deux chars. Je sursaute. Lui me sourit et me propose d’étancher ma soif avec « le meilleur verre de thé de Libye », et il termine en ajustant son keffieh : « Bois, en France, tu n’en trouveras pas d’aussi bon. » Ce jour-là, Daech n’a pas cédé un seul mètre de terre. Deux jeunes amis d’Imad sont morts et quatre autres ont été blessés.

À la nuit tombée, les armes se taisent. C’est l’heure pour les hommes de reprendre des forces. Le retour au camp se fait par vagues. Après la prière du soir, les hommes s’installent par petites grappes. Rares sont ceux qui commentent la guerre. Imad sort son ordinateur et le branche à l’unique télévision, placée à l’extérieur du bâtiment. Il invite les combattants à venir regarder un film. « Une surprise pour toi », me dit-il. À l’image, je vois apparaître Guilaine Chenu et Françoise Joly, annonçant « Daech aux portes de l’Europe », un reportage sur la Libye que j’ai réalisé pour France 2 en 2015. Je n’en reviens pas. À quelques centaines de mètres de Daech, sur un vieil écran, devant une trentaine de combattants, le générique de l’émission retentit. À l’époque du tournage de ce documentaire, Imad et Oussama m’expliquaient que jamais Daech ne s’installerait en Libye. Aujourd’hui, Oussama est mort en combattant les djihadistes, Imad a repris les armes, et cinq mille jeunes livrent chaque jour une bataille acharnée contre les hommes en noir. « Je vis avec une arme depuis la chute de Kadhafi. J’étais présent à Benghazi quand Nicolas Sarkozy déclarait fièrement devant une

foule de Libyens venus l'acclamer qu'il serait là pour nous. Il promettait la démocratie pour tout notre peuple. Aujourd'hui, il ignore sûrement ce qui se passe ici », m'explique un jeune combattant. En plein milieu du reportage, un autre se lève les larmes aux yeux. À la fin du film, il vient me voir, me serre la main et me dit simplement merci. J'apprendrai plus tard qu'un des personnages du film était son fils. Il est mort comme sept cents autres au combat. La projection de ce film a délié les langues. « On s'est fait avoir, me dit l'un des combattants, au début, les hommes de Daech se sont installés à Syrte sous le nom d'Ansar al-Charia. Ils combattaient à nos côtés. On savait qu'ils étaient des musulmans très pieux, mais on n'aurait jamais imaginé que leur but était de créer un État islamique chez nous. » La nuit, Houssein, vingt ans, qui partage le local qui nous sert de chambre, m'explique ne plus pouvoir dormir. L'odeur de son ami brûlé vif par un kamikaze de Daech lui colle à la peau. « Il me suffit de m'allonger pour sentir son odeur », m'avoue-t-il avant d'éclater en sanglots. Un autre jeune espère que la guerre n'ait jamais de fin : « Je préfère combattre, je ne supporte pas les temps morts, mes souvenirs me brûlent de l'intérieur. » Cette nuit-là, je découvre une jeunesse profondément blessée, intimement mutilée. En Europe, cette douleur porte un nom, « névrose traumatique de guerre » ; en Libye, on ignore même son existence. Pour tenir, les jeunes Libyens avalent des amphétamines bon marché devenues en l'espace de trois ans très populaires dans le pays. Des pilules dix fois plus dosées que la normale. Des « pilules miracles » aux conséquences ravageuses qu'ils absorbent à l'abri des regards. Consommées régulièrement, elles entraînent de graves lésions au cerveau. Un problème qui touche une grande partie de la jeunesse, à tel point que le directeur de la police judiciaire de la ville de Misrata, débordé par le nombre de meurtres et de cas de suicides dus à la prise de drogues, a décidé dans la discrétion absolue de créer au sein même de la prison le premier centre de désintoxication du pays. Une première dans un pays où la religion pèse sur toute décision.

Avant de fermer les yeux pour inviter le sommeil, je jette un dernier regard autour de moi. Imad, allongé sur son matelas de fortune, fait défiler des photos sur son téléphone. Ce sont les photos de la mission du jour. Un autre combattant nous tourne le dos. Je me demande comment cette jeunesse en est arrivée là. Pourquoi l'intervention franco-anglaise a-t-elle donné naissance au chaos plutôt qu'à une transition démocratique ? Quel

avenir pour toute cette génération de Libyens ? Au début, ils étaient à nos yeux de sympathique *touwars*[2]. Ils sont devenus en l'espace de deux ans des milices islamistes, pour finir par faire la une des journaux comme principale force de combat contre Daech à Syrte.

Allongé dans le noir dans un semblant de lit, je ne cesse d'y penser. Je sais que la réalité est tout autre. Je sais qu'ils ont vécu le jeu trouble des Libyens, celui des Occidentaux, ces derniers soutenant d'abord les uns puis les autres. Des renversements d'alliances qui ont entretenu le chaos au gré des intérêts, notamment pétroliers. Je sais que c'est dans ce désordre que prolifèrent aujourd'hui le djihadisme, les trafics de drogue, d'armes, d'êtres humains, la crise des migrants. L'un des jeunes qui vient de terminer sa prière et qui s'apprête à s'allonger à nos côtés m'interpelle et me dit : « Pourquoi la France n'est pas là aujourd'hui ? Pourtant on combat votre ennemi. Celui-là même qui s'en est pris à vos jeunes en plein milieu de Paris. » Cette question m'a été posée des dizaines de fois dans la journée. Parfois, j'y réponds par une simple grimace, parfois je me lance dans une explication longue et farfelue. La vérité, c'est que je ne sais pas quoi leur dire. Trop fatigué pour débattre, je lui dis juste : « Le peuple français sera toujours aux côtés de ceux qui se battent pour la démocratie, mais pour l'instant les politiques sont en période électorale, il va falloir attendre le nouveau gouvernement pour connaître leurs positions. » Je sais que mon discours ne convainc personne. Imad se montre agacé. Cette question du non-soutien de la France le met face au cynisme des grands de ce monde et il ne le supporte pas. « Les jeunes que tu as vus combattre aujourd'hui ont besoin de l'aide de la France, me dit-il, car ils savent qu'une fois la guerre terminée ils n'auront pas d'autre choix que d'accepter l'offre morbide des hommes politiques libyens : la plupart seront embauchés pour défendre leurs intérêts. Ils vont se transformer en mercenaires qui pour quelques billets verts vont kidnapper les opposants, faire pression sur la population. La mort d'Oussama n'aura servi à rien. » Je ne dis rien et pourtant je n'en pense pas moins. Je sais que l'histoire de la jeunesse libyenne est aussi la nôtre, je sais que pour retrouver un semblant de paix, deux chemins s'offrent à elle. Le premier : la radicalisation. Une radicalisation aux portes de l'Europe avec les conséquences que l'on peut aisément imaginer. Le second est un mélange d'amphétamines aux effets ravageurs. Deux épidémies aux portes de l'Europe. Deux bombes à retardement à l'échelle de tout un pays, qui vont avoir des conséquences à la fois sur le Maghreb

mais aussi sur l'Europe. Les hommes politiques en Occident sont-ils conscients de ça ? Je préfère penser que non. Imad m'avouera plus tard qu'une fois la guerre de Syrte finie, il voudrait braver les interdits, briser le silence pour venir en aide à ses concitoyens. Il veut organiser des réunions entre milices rivales pour mettre fin à la haine entre jeunes Libyens. Il espère avoir le courage d'interpeller les politiques et de s'opposer à la mainmise des islamistes sur son pays. Va-t-il y arriver ? Seul l'avenir nous le dira. Pour l'instant, Imad et ses camarades sont là, leurs armes posées à leur chevet, et demain ils retourneront au front et tenteront de survivre encore une fois aux balles des snipers de Daech.

Aux premières lueurs du soleil, je quitte la chambre et m'installe sur une chaise poussiéreuse à l'extérieur. À défaut d'une bonne douche et d'un café, je profite du calme en observant silencieusement un magnifique lever de soleil. Pendant un court instant, j'oublie que je suis dans un pays en guerre, j'oublie le discours de la veille qui m'a profondément bouleversé. J'oublie la mort, le sang qui coule et les ruines qui m'entourent. L'un des deux combattants qui a pour mission de monter la garde m'offre un verre de thé encore fumant et m'annonce fièrement que des hommes de Daech sont morts en essayant de fuir par la mer. Je souris pour partager la joie qui se lit sur son visage, mais le cœur n'y est pas. Moi, ce matin-là, j'ai juste envie d'oublier que l'humanité est capable d'engendrer des monstres et d'effacer de ma mémoire que la mort a trouvé en Libye un terrain propice pour emporter des âmes.

Sur le front, les jours se suivent mais ne se ressemblent pas. Le 21 décembre 2016, je ne le sais pas encore, allait être l'un des pires de ma carrière de journaliste. Il va rester gravé dans ma mémoire. L'ambiance a changé. L'heure est à la vengeance et les témoins ne sont pas les bienvenus. Les deux autres journalistes encore présents sur place sont mis à l'écart. Ils n'ont plus le droit de franchir les barricades pour assister au combat. Le correspondant d'Al Jazeera proteste. Il invoque le droit à l'information et annonce qu'il va se plaindre aux dirigeants de Tripoli. Dix minutes plus tard, un homme surgit de nulle part se dirige vers lui, lui arrache sa caméra des mains et la jette de toutes ses forces par terre. Il repart sans aucune explication. Sous les yeux ébahis du journaliste, la caméra éclate en mille morceaux. Toute l'équipe de la chaîne qatarie reste sans voix. La journaliste italienne assiste à la scène. À son tour, elle est invitée à patienter loin des

combats mais plus pacifiquement. Ses deux gardes du corps, à l'allure d'anciens militaires italiens, lui conseillent de suivre la nouvelle règle. Elle souffle son exaspération, mais finit par suivre les consignes sans protester. Tout le monde s'accorde pour dire que c'est le dernier jour des combats. Syrte va tomber. Pour me remercier d'avoir toujours été là à leurs côtés durant ces cinq dernières années, j'ai droit à un traitement de faveur. Oussama, l'un des chefs de guerre et ami de longue date, me propose de me mettre à l'écart des combattants et de l'attendre au coin d'une rue. Quinze minutes plus tard, il arrive au volant d'un 4 × 4 aux vitres teintées. « Monte vite, me dit-il. Il faut que ni les autres chefs d'unités ni les deux journalistes ne te voient. Ça risque de créer des problèmes. »

Je grimpe par le coffre de la voiture, le seul espace libre. Quatre combattants lourdement armés occupent déjà les sièges. « Pourquoi la presse n'est plus la bienvenue ? Qu'est-ce qui a changé depuis hier ? » je lui demande.

D'un air désolé, il m'explique : « Tous les chefs se sont réunis hier soir, on a décidé de ne laisser aucun civil être témoin de ce qui va se passer. »

Intrigué, je lui demande des explications. Il me répond simplement : « Tu verras, c'est un jour pas comme les autres. »

Oussama roule calmement à travers les ruelles délabrées de Syrte. Nous traversons la ligne de front. Je comprends que je suis dans le dernier pâté de maisons tenu par Daech. Oussama se positionne entre deux chars. Je sais qu'il n'est pas suicidaire. Il a deux enfants et à la fin de la guerre un poste à responsabilités l'attend à l'ambassade libyenne du Maroc. Mais là, sur un terrain vague, encerclé par les hommes en noir, je ne suis pas rassuré.

« Le blindage de cette voiture est-il assez solide ? »

Il me répond avec une pointe d'ironie :

« Tu veux dire quoi par assez solide ?

— Tu sais bien ce que je veux dire, les vitres des véhicules le sont habituellement mais généralement les carrosseries ne le sont pas. Elles ne résisteraient même pas à une simple balle. »

Il éclate de rire. Les autres combattants l'imitent et il me répond :

« N'aies crainte, c'est la voiture de Koussa Moussa, l'ex-chef de la diplomatie de Kadhafi. J'ai mis la main dessus lors de la révolution. Elle m'a sauvé la vie à plusieurs reprises. Son blindage a été testé à plusieurs occasions. Je peux t'assurer qu'elle résiste à tout. »

Il poursuit :

« Profite du spectacle, autour de nous il y a les cinq dernières maisons tenues par Daech, tu es aux premières loges pour vivre la fin de l'État islamique. »

À genoux, recroquevillé dans un coffre de voiture, je filme les derniers instants des djihadistes. À chaque tir des chars qui nous entourent, le souffle des bombes fait osciller la voiture. En face, les derniers soldats du califat tirent sans interruption. Ils savent que leur fin est proche. De désespoir, ils vident leur stock de munitions sur les blindés qui leur font face. Quelques balles viennent s'écraser sur notre véhicule. Personne n'y prête attention. À l'extérieur, j'aperçois des jeunes combattants libyens, courant à toute vitesse vers nous pour se positionner à l'abri des blindés. Ils s'apprêtent à donner le dernier assaut. Je les observe. Ils font face avec courage à des barbares qui rêvent de mourir en martyrs. Le 4 × 4 d'Oussama est muni d'un haut-parleur. Il l'actionne et crie dans un microphone : « Vous avez perdu, par l'amour de Dieu, laissez vos femmes et vos enfants sortir. Ce sont des innocents. Nous prendrons soin d'eux. S'ils restent, ils vont tous mourir. » En guise de réponse, notre véhicule reçoit des tirs fournis des djihadistes. À chaque prise de parole d'Oussama, ils redoublent d'intensité. Je comprends alors que je ne suis plus maître de mon destin. Mon instinct me dicte de quitter la zone. Je demande à Oussama de rebrousser chemin et de me déposer à l'abri, hors du territoire de Daech. Ma requête l'amuse et tous se mettent à rire comme si j'avais fait une plaisanterie. « Tu as peur ? » me demande Oussama. Je réponds, agacé : « Non, mais je veux bouger d'ici. » Au fond de moi, quelque chose me dit qu'il faut que je quitte cette voiture. Oussama finit par redémarrer le moteur. Il roule en marche arrière, slalome entre les blindés tout en évitant les combattants et me dépose à quelques mètres de là. À la seconde où je sors de la voiture, il repart se positionner au même endroit. Au même moment, un djihadiste, comme sorti de nulle part, émerge d'un tunnel creusé sous terre. Il traverse à toute vitesse les deux mètres qui le séparent de la voiture et s'écrase contre la portière du conducteur. Une déflagration retentit. Elle fait trembler le sol autour de nous. Une partie du corps du djihadiste s'envole et atterrit sur le toit d'une maison à trente mètres de là. La voiture est en feu. De peur d'être la cible des snipers, aucun combattant n'ose s'approcher du véhicule pour venir en aide à ses camarades. L'un des blindés se met en marche, manœuvre difficilement, et vient se positionner derrière la voiture d'Oussama. Il la pousse hors de portée des tirs. Les hommes se rassemblent

autour du 4 × 4. Je me fraie un chemin, espérant que le fameux blindage a résisté. Il y a trop de monde, je n'arrive pas à voir si Oussama a été touché. Les trois autres combattants sortent du véhicule sains et saufs. Oussama n'est pas parmi eux. Encore sous le choc, l'un d'eux m'interpelle et m'explique : « On ne l'a pas vu venir. Ce chien de Daech a utilisé une charge impressionnante de TNT qu'il portait sur une ceinture autour de sa taille, mais aussi dans ses bras. Il a bien préparé son coup. »

Je l'interromps : « Oussama n'a rien ? Il est où ?

— Il est en vie, mais je crois qu'il est toujours coincé à l'intérieur de la voiture. »

Deux hommes arrivent avec une scie. En criant « *Allah Akbar* », ils tronçonnent le reste de la porte côté conducteur. Oussama apparaît. Il ne tient pas debout. Deux hommes le soutiennent. Une partie de sa jambe droite a disparu, l'autre dégouline de sang. Il grimace de douleur, l'air égaré, la bouche ouverte et les bras ballants. C'est la dernière image de lui que je verrai ce jour-là. Oussama est transporté vers un hôpital de fortune installé à l'extérieur de la ville. Je m'assois par terre. Une sorte de malaise me submerge. Je m'en veux de l'avoir laissé retourner dans la gueule du loup. Je me dis que j'aurais dû le convaincre de rester à mes côtés. Je sais bien que je ne suis pas responsable du drame qui vient de se produire, mais je ne peux m'empêcher de culpabiliser.

Dans ce chaos libyen, il n'y a pas de temps mort. Imad me tape sur l'épaule, et m'extirpe de mes pensées. Il me demande de le suivre. Un groupe de femmes de Daech s'apprête à quitter les ruines d'un bâtiment. Encore abasourdi, je le suis sans broncher. Peut-être ai-je juste envie d'arrêter de réfléchir et de culpabiliser. Courant en direction de l'aile gauche du front, nous longeons la mer, nous escaladons un mur, traversons les ruines d'une maison, avant de nous positionner derrière une autre unité d'une vingtaine d'hommes. J'aperçois cinq femmes et une dizaine d'enfants sortant d'une maison délabrée. Ils ont l'air effrayé et abattu. Les combattants se méfient. Ils leur demandent d'avancer doucement en levant les mains vers le ciel. Je filme à cinq mètres derrière les soldats. Avec le zoom de ma caméra, je balaie les visages de ces femmes. Elles sont habillées tout en noir, marchent difficilement entre les gravats. Je sais que les dernières femmes à sortir des ruines de Syrte ne sont ni des esclaves ni des prisonnières, mais bel et bien les épouses des derniers djihadistes. L'une

d’entre elles apparaît, un bébé dans les bras. Elle est différente, elle porte une robe colorée et son visage ne reflète pas la peur. Sans me poser de question, je tire Imad par le col de sa veste et je m’enfuis en criant de toutes mes forces : « Barrez-vous, elle porte une bombe ! » Quelques secondes plus tard, la terre a tremblé une nouvelle fois sous mes pieds. L’air est devenu irrespirable. Mes oreilles me font mal, je n’entends pratiquement rien. Petit à petit, je réalise ce qui vient de se passer. Je pense à Imad, je crie son prénom, personne ne répond. Une main tendue apparaît devant moi. C’est lui, il est en vie. « Tu vas bien ? » me demande-t-il. « Oui, je crois », lui réponds-je. Il essuie son visage recouvert de suie et me dit avec la rage d’un survivant : « On n’est pas morts. Il s’en est fallu de peu. Nos hommes leur offrent la vie. Ils essaient de les sauver et elles, elles n’hésitent pas à massacrer leurs propres enfants. »

Ce jour-là, Oussama a perdu une jambe, deux jeunes Libyens sont morts et il y a eu une trentaine de blessés. Toutes les femmes de Daech sont mortes, seul un enfant a survécu. C’est une sale guerre. Je suis écœuré, furieux. Le soir, j’apprends qu’une douzaine d’enfants ont réussi à s’échapper des ruines. Ils étaient affamés. Ça faisait dix jours qu’ils n’avaient plus grand-chose à manger. Voir de jeunes combattants nourrir les enfants de leurs ennemis fut le seul réconfort de cette maudite journée.

# Chapitre 3
# La découverte des documents

Après une courte nuit de sommeil, je me réveille courbaturé. La veille, Syrte n'est finalement pas tombée mais il s'en est fallu de peu. Cette fois-ci, je suis moi aussi persuadé que l'heure de la libération finale de Syrte ne saurait tarder. Je me dis que bientôt je serai de retour chez moi. Je pourrai oublier la guerre, le son des armes et l'horreur qu'elle impose. Grâce aux informations du pilote, je sais qu'à 4 h 30 du matin un avion de la coalition va bombarder le dernier pré carré des djihadistes. Avant l'aube, je me faufile, en douce, en dehors de la caserne pour me positionner à quelques centaines de mètres du point d'impact. Imad, mon fidèle ami, m'accompagne. Comme tout jeune Libyen qui se respecte, et même en temps de guerre, Imad déteste les réveils matinaux. Il râle en marmonnant dans sa barbe mais au fond de lui, je sais qu'il est ravi d'être là. Pour le dérider un peu, tout en installant mon trépied et ma caméra en plein milieu de la deux fois deux voies qui longe la mer, je lui dis : « Admire le paysage, je suis sûr que tu n'as jamais vu Syrte au lever du soleil. » Il dépose son arme sur le capot de la voiture et me répond : « Vous les journalistes occidentaux, vous êtes des romantiques, les Libyens n'ont pas le temps pour ça, j'ai même l'impression de ne pas avoir la permission de profiter du paysage, tellement mon peuple souffre depuis des années. » Je lui réplique sans beaucoup de conviction : « L'avenir appartient aux jeunes comme toi. C'est à vous de reconstruire la Libye et d'instaurer la paix. » Au même moment, le soleil dévoile ses premiers rayons. Le bleu de la mer Méditerranée apparaît petit à petit, découvrant autour de nous le même paysage de désolation de la veille, les mêmes maisons en ruine et les

éternelles voitures calcinées. Nous restons quelques minutes silencieux. Seuls les aboiements d'un chien errant affamé viennent rompre le calme. Imad sort de son sac un Thermos de café. Il me tend un gobelet. « Tiens, j'ai pensé à toi, tu as juste le temps de le boire et de fumer ta cigarette. Les avions vont bientôt apparaître. » À peine a-t-il fini sa phrase qu'un bruit strident surgit de nulle part, il annonce le bombardement. L'avion de la coalition est pile à l'heure. En quelques secondes, il largue deux bombes et laisse derrière lui une épaisse fumée noire. Les dernières maisons tenues par Daech tombent sous nos yeux. « C'est fini, la guerre est finie. Il n'y a plus de toit pour Daech à Syrte. » Il prononce ces mots sans enthousiasme, comme s'il n'arrivait pas encore à y croire. Il regarde un instant la fumée noire s'évaporant dans l'air et ajoute pour se rassurer : « J'espère que c'est vraiment fini cette fois-ci. »

Deux heures plus tard, quand les premières troupes arrivent, le calme ambiant laisse place à une explosion de haine. Les dernières barricades sont levées. Les combattants se lancent par petits groupes à la recherche des derniers survivants. Ils fouillent les moindres recoins. C'est une vraie chasse à l'homme qui débute. C'est à ce moment précis que je comprends pourquoi les journalistes ne sont pas les bienvenus. Moi, je suis escorté par les hommes de Katibat Badr, l'une des plus grandes forces de Misrata, alors personne n'ose s'opposer à ma présence. Des décombres d'une maison d'un djihadiste, une voix étouffée sortie de terre appelle à l'aide. Elle est à peine audible dans le vacarme ambiant. « Je suis médecin, je suis coincé avec deux femmes et trois enfants, aidez-nous, personne ici n'est un soldat. » Impossible de les apercevoir, ils sont enterrés vivants sous des tonnes de béton. Un jeune se tourne vers ses camarades, apparemment ravi de sa trouvaille, et lui demande fermement : « Tu t'appelles comment, tu es libyen ou étranger ?

— Je suis libyen. »

Le jeune homme fait un geste de la main pour signifier à tous les curieux de reculer. Il glisse sa main dans sa poche et en retire une grenade. Il la dégoupille et sans aucune hésitation il la balance dans le trou. Une explosion sourde, suivie d'une petite fumée blanche s'échappe des gravats et puis plus rien, pas un bruit. Le jeune homme affiche un sourire espiègle et crie : « Vous êtes encore là ? » Pas de réponse, il pointe son arme en l'air

et crible le ciel de balles, tout en criant : « *Allah Akbar !* » Les autres combattants l'imitent et hurlent à leur tour : « Qu'ils aillent en enfer ! »

Au même moment, un pick-up apparaît, il traîne derrière lui un homme accroché à une corde. Ses habits sont en lambeaux. Il tremble de peur. Il ne tient plus sur ses jambes. Il finit par s'écrouler et se laisser glisser à terre. Sa peau ensanglantée frotte contre le bitume. Je n'ose pas imaginer la douleur que cet être humain doit ressentir. Avec les atrocités commises par Daech, j'espérais au fond de moi qu'ils finiraient tous morts sous les bombardements. Mais face à une telle scène de violence, je me dis qu'aucun homme ne mérite de subir un tel sort. Une poignée de combattants suit le cortège funèbre. Ils infligent chacun à leur tour des coups de pied au prisonnier. Je filme la scène machinalement. Je ne réfléchis plus. Je suis comme hypnotisé par l'horreur. La voiture s'arrête à quelques dizaines de mètres de mon objectif. Un combattant attrape le prisonnier par les cheveux, le soulève et le roue de coups. Le conducteur sort du véhicule une machette à la main. Je n'en crois pas mes yeux. Il va décapiter son prisonnier. Je ne veux pas assister à ça. Je sais que ma mémoire ne supportera pas de garder un tel souvenir. Je détourne les yeux et rebrousse chemin. Le bourreau m'a aperçu. Alors que je me suis installé sur le capot d'une voiture, tournant le dos à l'ignominie, il me rejoint quelques minutes plus tard. Il brandit sa machette au niveau de mes yeux et hurle : « J'espère que tu ne m'as pas filmé en train de couper la tête de cet animal. Il faut que tu saches que je ne suis pas comme ces terroristes qui décapitaient les gens pour le plaisir. Lui, c'est mon cousin. Il a massacré toute ma famille et la sienne car elles ne voulaient pas rejoindre Daech. J'attendais cette vengeance depuis des mois. » Il m'ordonne de relever ma caméra et de filmer le sang qui dégouline sur sa machette et ajoute : « Ça, c'est le prix de la haine qu'ils ont semée dans nos cœurs. » Je filme sans broncher. Le combattant est comme en transe. L'expression de son regard n'avait plus rien d'humain. L'un des chefs des unités resté à l'écart contemple la scène. Il a compris que je suis en difficulté. Il s'avance vers moi et m'invite calmement à le suivre. Il m'installe dans sa voiture. Il m'offre une bouteille d'eau et me dit : « Dans ton reportage, tu dois être indulgent avec nos jeunes, tu les connais, ils ont tous perdu quelqu'un, ça fait des mois qu'ils enterrent les membres de leurs familles. Aujourd'hui, ils ne savent plus se raisonner, même moi je ne peux plus les arrêter. »

Ce 22 décembre, je suis le seul témoin occidental de l'extermination des derniers djihadistes de Daech. J'ai assisté à l'horreur absolue. Sur la centaine de djihadistes qui se sont rendus, seule la moitié a survécu. J'ai vu l'un d'eux, grelottant de peur, réclamer la clémence des jeunes Libyens, j'ai vu l'un des chefs de guerre des djihadistes se faire lyncher par des jeunes avides de vengeance, j'ai vu des dizaines de corps calcinés et éparpillés sur le sol, entourés de ruine et de désolation. J'ai vu la mort, j'ai vu la haine. J'aurais tellement voulu partager la joie et le bonheur de la libération. J'aurais espéré ne jamais vivre ces moments et ne garder en mémoire que le sourire de l'oncle Salem qui jusqu'au dernier jour a servi du thé sur le front, ou l'image de fierté de « m'sieur le pilote » qui grâce à ses images a épargné des dizaines de vies.

Le soir même, je prends la route vers l'aéroport. Je ne veux plus rester. Mon travail me paraît vain et absurde. La fête organisée le lendemain pour la libération de Syrte, où les médias sont les bienvenus cette fois, ne m'intéresse plus. Imad ne comprend pas ma décision. Il insiste lourdement pour que je reste. Je prétexte que ma rédaction me demande de revenir et que je n'ai pas le choix. Avec un autre combattant, il décide de m'accompagner à l'aéroport de Misrata. Sur le chemin, son compagnon de combat téléphone à sa jeune épouse. Par pudeur, il ne parle pas d'amour, mais lui dit simplement : « Prépare-nous le meilleur repas que tu puisses faire, je rentre à la maison. » Quand il raccroche, Imad sourit et lui dit : « Tu as de la chance, moi je ne peux dire ça à personne, je suis encore célibataire. » Puis ils ont éclaté de rire.

Quelques jours après mon retour en France, Omar[3], un jeune combattant libyen, s'annonce au téléphone d'une voix tremblante. Il a l'air effrayé. Il me demande de revenir en urgence en Libye. « Je ne peux rien te dire par téléphone, mais il faut absolument que tu reviennes vite. » Omar est une vieille connaissance. C'est un intellectuel que le destin a transformé en combattant. À Syrte, nous avions passé des nuits à échanger sur l'avenir de la Libye. Il aime son pays autant qu'il déteste toute forme d'intégrisme. Malgré son histoire parsemée de morts et de souffrance, nos rencontres comme nos échanges téléphoniques étaient toujours ponctués par des rires et des anecdotes sur l'absurdité de la guerre. Son coup de fil m'intrigue. Il est différent des autres. Je sais qu'il n'est pas du genre à paniquer pour rien. Sentant que je ne suis pas prêt à revenir en Libye, pour me convaincre, il

m’envoie ce message par messagerie cryptée : « J’ai mis la main sur l’ordinateur d’un émir de Daech, il faut que tu viennes, j’ai peur. » Comment résister à un tel appel ? Connaissant Omar, je sais que c’est sérieux. Mais dans ma tête, les questions fusent. Pourquoi moi ? Et que contient vraiment cet ordinateur ? Je pense aux attentats à Paris, à Bruxelles et à celui de la ville de Nice. Je pense à un piège. Peut-être ai-je filmé une scène que je n’aurais pas dû voir. Puis je passe du doute à l’euphorie du journaliste à qui on offre un scoop sur un plateau. Je décide de partager l’information avec trois personnes de confiance. Nicolas Daniel, à l’époque rédacteur en chef de l’agence Capa, Elsa Margout, la directrice de la rédaction et Philippe Levasseur son PDG. Au fond de moi, ma décision est déjà prise, je sais que je dois y aller. Je ne peux pas laisser passer l’occasion de découvrir les secrets les plus intimes d’un émir. Mais j’ai besoin d’un regard extérieur, un regard d’ami qui puisse m’aider à prendre du recul et à bien analyser la situation. Dès le lendemain, une réunion est programmée dans le bureau de Philippe. Seules trois personnes y assistent. Les questions fusent. Chaque mot prononcé par mon contact et chaque détail sont examinés et débattus. La décision de mon retour en Libye est finalement prise et d’un commun accord nous convenons que tant que je ne suis pas revenu de Libye, et tant que l’on ne sait pas ce que contient exactement cet ordinateur, il faut rester discret et n’en parler à personne d’autre. À la fin de notre réunion, Nicolas m’accompagne dans la cour de l’agence et me demande :

« Tu es vraiment sûr de vouloir repartir en Libye ?

— Oui, je pense qu’il le faut.

— Promets-moi de bien faire attention à toi, ne fais rien qui mette ta vie en danger. »

Je quitte l’agence avec le sentiment que ce voyage ne ressemblera en rien aux autres.

Deux jours plus tard, me voici aux portes de la ville de Syrte. L’ambiance a changé. La majorité des combattants sont revenus chez eux. Il ne reste que quelques unités pour garder la cité. Leur mission est d’éviter que les rares maisons encore debout ne soient dévalisées. Omar m’a fixé rendez-vous dans la fameuse station-service située à une dizaine de kilomètres de la ville. À peine arrivé, il me demande de grimper à ses côtés et ordonne sèchement à mon chauffeur de rebrousser chemin. Je ne l’ai jamais vu

comme ça. Il est nerveux et sur la défensive. Lui qui a l'habitude de tourner en dérision les situations les plus sordides, cette fois-ci, je vois bien que le cœur n'y est pas. Il fouille dans sa poche, en sort son téléphone et le dépose sur ses genoux avant de démarrer à toute vitesse. Regrette-t-il de m'avoir parlé de sa découverte ? Je n'en sais rien. Je décide de le mettre à l'aise et d'essayer d'en savoir un peu plus. Je lui tends une cigarette et lui dis : « Ne t'inquiète pas, comme d'habitude tout va bien se passer. » Il me sourit. Je retrouve pour un bref instant le visage bienveillant d'Omar. Sans se tourner vers moi, il prend enfin la parole et m'explique avec un ton insistant : « Personne ne doit savoir que c'est moi qui suis derrière cette histoire. Je n'ai confiance en personne ici. J'ai peur pour ma vie. Les cellules dormantes de Daech existent partout en Libye. Et je n'ai pas envie de mourir. » J'ai appris à ne pas trop brusquer mes interlocuteurs. Je ne veux pas le stresser encore plus qu'il ne l'est déjà. Je ne pose pas de questions. Je me laisse guider et pourtant au fond de moi, je trépigne d'impatience. Omar appuie sur le champignon, roule à toute vitesse sur l'axe principal. Il ne cesse de jeter des coups d'œil dans son rétroviseur. La zone fraîchement libérée de Daech est une zone militaire. Les voitures calcinées et les murs délabrés sont toujours là. Pas une âme qui vive sans une arme à la main. Les rares civils qui circulent librement ont une autorisation spéciale. Ils viennent par petites grappes jeter un œil sur leurs maisons, dans l'espoir de récupérer quelques affaires.

Omar quitte la route principale et emprunte un chemin de terre. Après quelques minutes à travers champs, il s'arrête devant un portail sur lequel je peux lire : « Interdiction d'entrer au risque de représailles ». Il laisse le moteur tourner, descend du véhicule, frappe à la porte et annonce sa présence en hurlant le nom de son unité. Personne ne lui répond. Il ouvre le portail prudemment. À l'intérieur, entourées d'un mur en béton, je découvre cinq maisons identiques. Elles se situent sur un terrain d'au moins cinq mille mètres carrés. Aux quatre coins de la propriété, à l'instar des prisons de haute sécurité, des dizaines de projecteurs trônent sur des piliers de béton. Omar s'arrête entre deux palmiers et m'invite à descendre du véhicule. Devant nous, une pergola encore intacte abrite un vieux salon en osier. « C'est là, me dit Omar en indiquant les cinq maisons du doigt, que vivait dans le secret absolu Abou Abdellah al-Masri, l'un des dirigeants de Daech les plus craints et respectés de Libye. Il partageait cette demeure avec ses quatre épouses et ses sept enfants. » Le regard d'Omar en dit long

sur le sentiment qu'il nourrit à l'égard de cet émir. Il poursuit : « En poussant la porte, je n'imaginais pas que j'allais mettre la main sur un vrai trésor : l'ordinateur portable de l'émir. » Il ouvre sa sacoche et en retire un PC un peu cabossé de couleur noire. Il me le tend et me dit : « Vas-y, jette un coup d'œil, tu ne seras pas déçu. » J'ouvre l'ordinateur. J'attends patiemment que la vieille machine se mette en route. La page d'accueil apparaît avec l'effigie du drapeau de Daech. Omar m'explique : « J'ai passé des nuits entières à l'explorer, dossier par dossier. Ce que j'ai découvert me fait flipper. Je me suis dit que toi tu pourrais en faire un bon usage.

— Tu es sûr que c'est l'ordinateur de l'émir ?

— Je n'ai aucun doute. Lors de la prise de cette maison, j'étais là. Les combattants saccageaient les lieux, et moi je me suis souvenu de tes conseils. Tu m'avais expliqué que détruire les preuves comme le font nos combattants était une erreur et qu'il fallait préserver chaque document. Tu m'avais dit que ce sont des éléments qui pourraient servir pour des éventuels jugements et que ce sont aussi des informations sur leurs stratégies futures. J'ai suivi ton conseil et tu tiens entre tes mains la plus importante de mes trouvailles. Vas-y, n'hésite pas, regarde. »

Je clique sur l'un des dossiers pris au hasard. Un document estampillé Daech apparaît sur l'écran. C'est une lettre officielle signée par le juge du tribunal de Syrte (document 1). J'y découvre l'histoire d'Abderahim, un agent de la compagnie de l'électricité de la ville. Un parfait inconnu qui a eu le courage de fuir la barbarie des djihadistes. La lettre invite la police islamique à le rechercher sans relâche et à confisquer ses biens pour donner l'exemple. « Il faut éviter, écrit le juge, que d'autres employés ne suivent son exemple. » La fuite d'Abderahim est relatée en détail. Il avait l'autorisation de se déplacer au volant d'une voiture de son entreprise, une Toyota, et a profité de ce privilège pour fuir vers la ville de Misrata.

Je réalise petit à petit en survolant les centaines de dossiers et de sous-dossiers que sous mes yeux se trouve un vrai trésor. Omar me regarde faire. Il ne dit rien. Il ne bouge pas. Moi, je suis à la fois excité et apeuré. Je suis submergé d'informations, d'histoires et de photos de ceux qui, il y a à peine quelques semaines, décapitaient sur la place publique. Après quelques minutes de silence, Omar me retire l'ordinateur des mains et me dit : « Laisse-moi faire, je vais te montrer le scan d'un dessin qui va sûrement te plaire. Tu vas comprendre pourquoi j'ai peur et pourquoi j'ai arrêté de lire les documents. Et pourquoi je n'en ai parlé à personne sauf à toi. » Il clique

sur un document et ouvre une page. Il tourne l'écran vers moi et me dit : « Regarde par toi-même. » Je suis déjà abasourdi par la masse d'informations que contient cette machine, mais réaliser que le plan du quartier financier de la ville de New York fait partie des éléments de l'ordinateur d'un djihadiste en Libye m'effraie et aiguise ma curiosité. Le titre incrusté en haut de la photo ne prête à aucune ambiguïté (document 2). « Carte de la ville de New York et positions des cibles que l'on voudrait réduire en poussière prochainement. » Je lis et relis le nom des lieux visés. New York Stock Exchange, Federal Hall… Les questions fusent dans ma tête. Est-ce un attentat qui se prépare ? Que faire si c'est le cas ? Je suis en Libye, mes communications sont sûrement sur écoute, comment prévenir quelqu'un d'un attentat imminent ? Est-ce réellement le cas ? Je recherche dans les yeux d'Omar un semblant de réponse. Lui ne bouge toujours pas, il a l'air plutôt soulagé de partager son fardeau. « Il y en a d'autres comme celui-ci ? » lui ai-je demandé. Omar hoche la tête : « Oui, il y en a des tas. » Nous nous regardons, incrédules.

الدولة الإسلامية
ولاية طرابلس

الرقم : ١١
التاريخ : ٧/ ٥ / ١٤٣٧

مركز الخدمات العامة
مدينة سرت

بسم الله الرحمن الرحيم

الإخوة في المحكمة الشرعية

السلام عليكم ورحمة الله وبركاته

نرفع إليكم عن موظف في الشركة العامة للكهرباء قام بالهروب إلى مصراته وأخذ معه السيارة التابعة للشركة وقام بإبلاغنا بذلك مديرة المباشر عبد المولى درياق مدير دائرة الحسابات.

الهارب يباشر بالعمل مع الشرطة وأخذ السيارة دون إذن مسبق من مركز الخدمات العامة

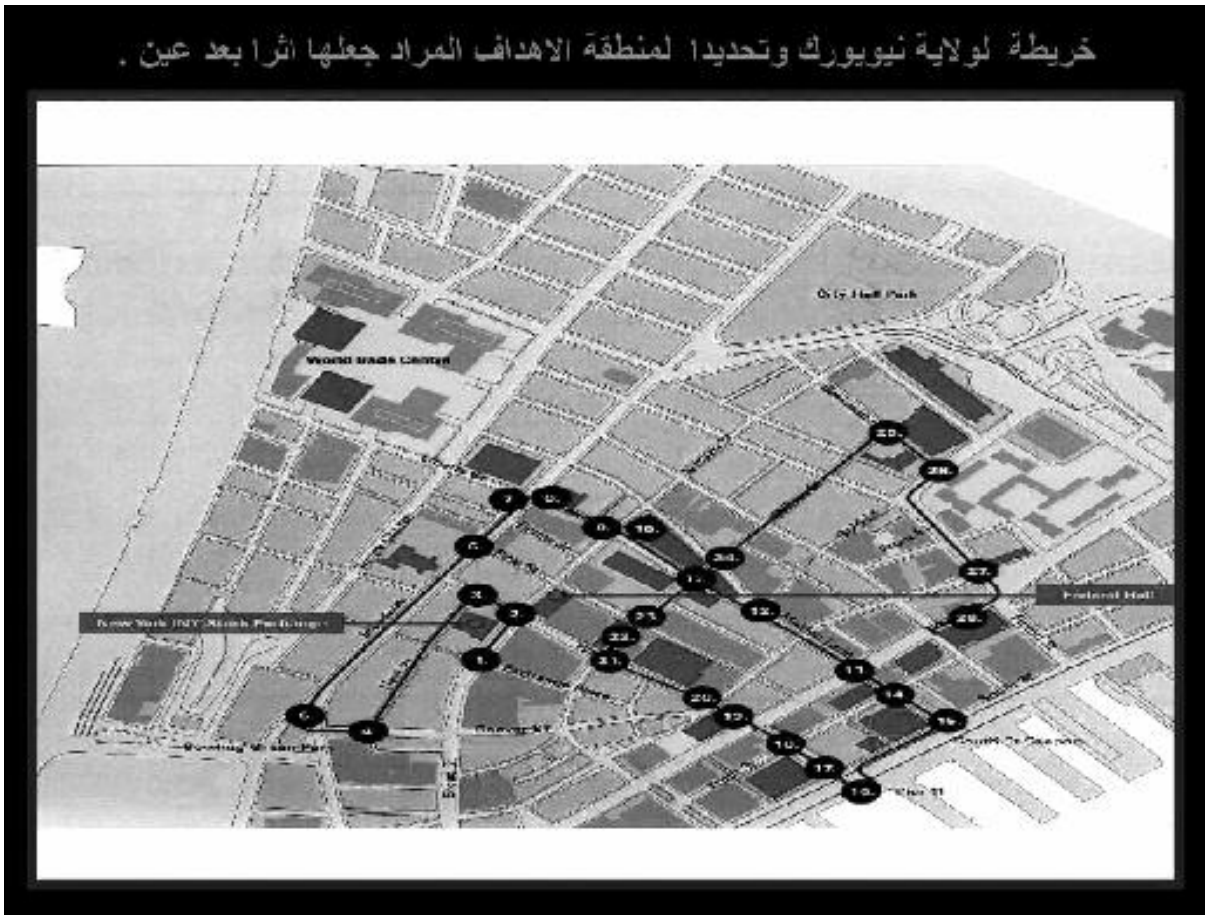
اسم الهارب/ معمر عبدالرحيم محمد ابو زعيته

نوع السيارة التي سرقها/ سامسونج- موديل ٢٠١١ - لوحتها ١١٦٨٤٧١- ٥

ارجو منكم إنزال العقوبة المناسبة بخصوصه ونقترح سحب ممتلكاته التي تعادل مبلغ السيارة ليرتدع باقي الموظفين وعدم تكرار ذلك. والله الموفق ...

الختم
الدولة الإسلامية
مركز الخدمات العامة
الإصدار
ولاية طرابلس

Je comprends que je ne pourrai pas en peu de temps analyser et traduire tous les documents. Vais-je être responsable de la mort d'innocents si je ne fais pas ce travail rapidement, et à qui dois-je m'adresser pour éviter le pire ? J'ai la sensation d'être dépassé par les événements. J'ai conscience que ma propre sécurité est en jeu. Comment vais-je sortir ces documents de Libye ? Et si les services de renseignements libyens étaient déjà au courant qu'Omar détient cet ordinateur ? Et qu'ils m'attendent patiemment à l'aéroport pour me cueillir avec des projets d'attentats dans mon sac ?




Document 2

Je décide de me ressaisir. Omar a besoin que je le rassure, il a besoin de me sentir fort. Il faut que je lui montre que je maîtrise la situation et qu'il n'a rien à craindre. Je me mets en mouvement et je fais ce que je sais faire le mieux, mon travail de journaliste.

# Chapitre 4
# Qui est cet émir ?

Qui était le maître de ce domaine qui vivait à l'abri des regards derrière ces murs ? Où a été trouvé exactement cet ordinateur et pourquoi est-il resté là ? Je veux tout savoir, tout comprendre. Il faut que je puisse lever le moindre quant à une manipulation ou à une erreur. À cet instant, je n'ai guère d'autre choix que de visiter l'endroit et de récolter toutes les informations que ce lieu peut m'offrir sur l'identité de cet émir. Je demande à Omar d'un air serein qui ne reflète en rien mon état intérieur si je peux inspecter le domaine. Omar n'a pas l'air surpris par ma demande. « Oui, bien sûr », répond-il d'un air un peu soulagé de me voir reprendre l'initiative. Il ouvre la marche et tel un guide touristique, me raconte par le menu les détails qu'il connaît : « L'émir était marié avec quatre femmes et chacune d'elles avait droit à sa propre maison, la cinquième était celle des invités et une chambre était occupée par son gardien personnel, son épouse et ses deux enfants.

— Tu es certain que c'est la maison d'un émir ?

— Oui, bien sûr. Nous étions une vingtaine à prendre d'assaut la zone. Nous avions reçu l'ordre de ne laisser fuir personne. La bataille a été rude. Les champs autour étaient tous piégés par des mines. On a perdu quelques-uns de nos hommes, mais au final on a réussi à libérer les lieux.

— L'émir est-il encore en vie, il est prisonnier quelque part ?

— Non, il n'était plus là à notre arrivée. Les femmes non plus. Ils avaient fui aux premiers coups de feu, en laissant juste une poignée d'hommes pour protéger la demeure. C'est un lâche, comme tous les chefs des djihadistes.

— Tu m’as dit qu’il s’appelait Abou Abdellah al-Masri… Il est donc égyptien ?

— Oui », répond Omar.

En effet, la traduction littérale d’« al-Masri » est « l’Égyptien ».

Impatient d’en savoir un peu plus sur cet émir dont je détiens l’ordinateur, j’enchaîne : « Tu sais autre chose sur lui ? Tes amis dans les renseignements libyens t’ont-ils donné des informations à son sujet ? » Omar retrouve un air un peu plus austère et me dit : « Finissons d’abord notre visite avant qu’on nous surprenne ici. Je n’ai pas envie que quelqu’un puisse un jour faire le lien entre moi et les documents que tu as entre les mains. Il faut quitter cet endroit le plus rapidement possible.

— Oui, tu as raison. »

Je ne veux surtout pas qu’il change d’avis et qu’il finisse par me retirer l’ordinateur ou qu’il le détruise ainsi que les informations qu’il contient. Je balaie du regard les alentours d’un mouvement rapide pour signifier à Omar de continuer la visite. En marchant d’une maison à l’autre, je me dis que c’est donc ça, la demeure d’un chef de guerre de Daech. Cinq pavillons, tous identiques, qui ressemblent à la ruelle d’un village d’anciens mineurs du nord de la France. Chaque maison est entourée d’un muret de deux mètres. Rien n’est visible de l’extérieur. Les femmes de l’émir devaient forcément rester à l’abri des regards. Elles pouvaient ainsi se déplacer chez elles sans porter le voile et sans croiser le regard d’un homme. Avant de pousser la porte du premier bâtiment, je demande à Omar si tout est totalement « nettoyé » des mines de Daech. Omar pose une cigarette entre ses lèvres et répond par un hochement de la tête. Il tire une bouffée de nicotine, m’affirme qu’« il n’y a rien à craindre » et pousse lui-même le portail d’entrée du premier édifice. À l’intérieur, je découvre un petit jardin en friche. Les mauvaises herbes ont envahi les allées. Un vélo d’enfant à moitié calciné traîne sur le sol aux côtés de quelques peluches. Au fond de la cour, un barbecue au gaz flambant neuf est intact. Un carton attire l’attention d’Omar. Il est encore fermé. Il l’ouvre délicatement. J’aperçois plusieurs paquets de vermicelles chinois. Omar en retire un et d’un ton agacé il explique : « Regarde, ce genre de nourriture n’existe pas en Libye. Même totalement encerclé, Daech arrivait à importer tout ce dont il avait besoin. » Et il continue en jetant vigoureusement le sachet par terre : « Des entreprises se sont enrichies en faisant du commerce avec des terroristes, elles se sont nourries avec le sang de nos martyrs. Il faudrait qu’un jour

elles paient pour leur crime. » Je hoche la tête pour approuver ses dires. Omar a raison, un jour il faudra bien que ceux qui n'ont pas hésité à commercer avec le diable répondent devant la justice internationale de leurs méfaits.

À l'intérieur de la première maison, je découvre que les murs n'ont pas souffert des combats. Seuls quelques impacts de balles rappellent que la guerre est passée par là. En revanche, le mobilier n'a pas résisté à la rage des combattants. Un fauteuil doré a été réduit en miettes, des coussins crasseux sont éparpillés par terre. Dans la plus petite chambre, à gauche du salon, se trouve un lit sur lequel est déposée une robe de mariée à l'occidentale. Elle a gardé comme par miracle toute sa blancheur. Elle a l'air d'avoir été posée délicatement sur le lit. Sous l'unique fenêtre de la pièce, une petite table ronde fait office de coiffeuse. Quelques tubes de maquillage y sont toujours en place. L'un d'eux est un rouge à lèvres qui porte le logo de la marque L'Oréal. Omar le prend dans ses mains, et se tourne vers moi le sourire aux lèvres. « Elle se faisait jolie pour son chien de mari », dit-il en imitant le geste d'une femme appliquant délicatement son rouge à lèvres. Et il ajoute : « D'après mes informations c'était la plus jeune de toutes, une Tunisienne, elle avait à peine seize ans. »

Je souris à mon tour en guise de réponse. Omar poursuit en m'indiquant du doigt les graffitis sur les murs : « Elle écrivait des mots d'amour. Elle parlait de sexe sans retenue. À l'extérieur de ses murs, l'émir infligeait des coups de fouet à tous ceux qui osaient dévisager une femme et chez lui, sa propre femme expose sous ses yeux des phrases que je n'ose même pas prononcer devant toi. »

La tension de la découverte de l'ordinateur a baissé, Omar a l'air paisible. Il a retrouvé sa sérénité. Il continue son discours et m'affirme : « Les femmes de l'émir n'avaient pas le droit de sortir de chez elles, elles s'exprimaient sur les murs pour passer le temps. »

Je prends le temps de lire un à un les messages de l'une des femmes de l'émir. La jeune fille ne manquait pas d'inspiration. Elle a décrit sans aucune retenue les nuits torrides qu'elle passait avec son mari. Elle n'hésitait pas non plus à se moquer des autres épouses. « Il n'y a que dans mon lit, écrit-elle, que tu peux jouir et trouver le bonheur. » « Reviens vers moi, surenchérit-elle sur un autre pan de mur, c'est ici que tu trouveras la chaleur dont ton corps a besoin, je suis là pour te donner tout ce que tu désires et ce que tu rêves d'avoir, les autres sont trop vieilles et trop ridées

pour toi. » Elle finit ses écrits par ce qui ressemble à sa signature, un énorme cœur avec son nom et les initiales de son homme.

Omar interrompt ma lecture pour m'inviter à le suivre. Nous nous dirigeons vers la deuxième maison. Les demeures de l'émir sont toutes identiques. Même nombre de pièces, même agencement, seule la décoration est légèrement différente. « Celle-là, c'est la maison de sa première femme, m'explique Omar, c'est la plus âgée. Elle était sans aucun doute égyptienne. » Et il complète avec un air malicieux : « Et elle a l'air d'être plus pieuse que la Tunisienne…

— Comment sais-tu qu'elle est égyptienne ?

— C'est ce qui ressort des informations que l'on a récoltées juste après la fin des combats. »

L'épouse égyptienne de l'émir ne parle pas d'amour. À la différence de la jeune Tunisienne, elle ne s'autorise comme décoration que les versets du Coran. Elle s'est appliquée à en écrire quelques-uns, sans fioriture, sur le mur de son salon. Et à chaque fin de phrase on peut lire « *Allah Akbar* ».

La cinquième et dernière maison dénote par rapport aux quatre précédentes. L'agencement intérieur ne reflète rien de féminin. Plusieurs matelas traînent sur le sol du salon. Omar pointe à nouveau l'un des murs du doigt : « Regarde par là, ce sont les noms des djihadistes qui ont dormi ici.

— Cette maison ne ressemble pas aux autres…

— Oui, c'est celle de sa garde rapprochée et une des pièces est réservée à son gardien et son épouse. »

Il sort son téléphone de sa poche et se met à prendre en photo les noms des djihadistes. « Pourquoi fais-tu ça ?

— Les noms sont une vraie source d'information. Avec des amis nous avons pris l'habitude d'archiver tout ce qu'on trouve. Nous essayons de mettre la main sur tous ceux qui ont côtoyé les djihadistes. Peut-être qu'un de mes voisins en fait partie et s'il a réussi à fuir, il représente un vrai danger pour moi, ma famille et toute notre communauté. »

Je regarde Omar prendre avec beaucoup d'application ces clichés et au fond de moi, je pense qu'il a raison. Je le vois faire et je me dis que la bataille sera longue et difficile pour débusquer les djihadistes en fuite. Il finit par ranger son téléphone et se tourne vers moi : « Dans cette maison, la télévision et Internet étaient autorisés. Ces fils le prouvent. Les hommes sont libres de regarder des femmes dénudées sur le petit écran, mais les

femmes n’ont que leur imagination et les murs pour s’exprimer. » Et il éclate de rire.

Avant de quitter le site, je pousse la porte de la dernière chambre de la maison, celle occupée par le gardien de l’émir et son épouse. À première vue, il n’y a rien d’exceptionnel. Un réchaud à gaz est posé dans un coin, un matelas traîne par terre dans l’autre, un lit pour bébé et quelques sacs poussiéreux d’habits remplissent les dix mètres carrés de la pièce. Ce que je ne sais pas encore, c’est que cette chambre recèle des informations essentielles sur la vie intime de l’émir. Je ne vais le découvrir que par hasard les jours suivants.

Sur le moment, je filme tout. Je ne sais pas si un jour j’aurais encore l’occasion de revisiter cette maison. Chaque phrase écrite sur un mur, chaque détail peut représenter un indice pour connaître la véritable identité de l’émir. À cet instant, tout ce que je sais sur l’émir est qu’il a quatre femmes, une Libyenne, une Égyptienne, une Syrienne et la dernière de nationalité tunisienne. Je sais aussi qu’il avait un compagnon proche dont l’épouse s’occupait du bien-être de ses femmes. Abou Abdellah al-Masri est son nom de guerre : les hommes de Daech s’en attribuaient un lors de leur allégeance au réseau terroriste. C’est une vieille tradition qui vient du temps guerrier du Moyen Âge arabe. Al-Qaida avait relancé la mode en permettant à ses guerriers de porter un autre nom que celui de leur « baptême ». Cette tendance a été reprise par les combattants de Daech. Ces surnoms sont une vraie source d’information. L’un des plus grands rabatteurs français de djihadistes, qui s’était distingué sur Facebook en menaçant directement les services de renseignements français, avait posté sur son compte une photo où on le voyait vêtu d’un *qamis* couleur camouflage, muni d’une kalachnikov pointée vers l’objectif, avec comme légende : « Celle-ci sera pour la DGSI. » Chaquir Maaroufi portait comme nom de guerre Abou Shaheed. Shaheed signifie martyr. Mais il ne faut pas s’arrêter à la simple traduction du nom. Décodé, un nom de guerre permet d’aller un peu plus loin. Abou Shaheed explique que non seulement le terroriste français est destiné à mourir en martyr sur un champ de bataille, mais aussi qu’il est programmé pour mourir en commettant un attentat. Pour l’émir, al-Masri signifie qu’il est d’origine égyptienne. Abdallah révèle qu’il est un fervent croyant. Un nom banal qui indique qu’il tient à rester discret. En général, cela démontre que c’est un chef qui a fait ses preuves et qu’il n’a rien à prouver à personne.

# Chapitre 5
# La découverte du téléphone de l’employée de l’émir

Je quitte les lieux avec l’étrange sentiment d’avoir vécu un moment inoubliable mais inachevé. Omar a repris le volant avec un air satisfait. Il sait que ce qu’il vient de me dévoiler est important à mes yeux. Je m’enfonce dans mon siège sans dire un mot. Tandis que le véhicule s’éloigne de la maison de l’émir, le soleil disparaît derrière des nuages gris et bas. L’orage menace. « Nous allons rejoindre un campement de combattants situé au bord de la mer, me dit Omar. Ils sont prévenus de notre arrivée. » Sur la route, une voiture blanche cabossée nous double. Une main qui dépasse du véhicule nous fait signe de nous arrêter. À l’intérieur, il y a trois hommes armés. L’un d’eux descend de la voiture, les autres le suivent en pointant leurs armes sur nous. Leur chef se dirige vers Omar. D’une voix ferme, il lui demande ce qu’on fait là. Omar n’a pas l’air effrayé. Il se présente comme un combattant de Misrata, lui tend une carte d’identité et lui dit avec assurance : « Je suis avec un journaliste français et nous sommes attendus par la brigade des pêcheurs. » Les hommes paraissent nerveux et soupçonneux, mais Omar ne se démonte pas. Il se paie même le luxe de plaisanter avec eux. Moi, je pense à l’ordinateur de l’émir et à son contenu. Je jette un coup d’œil furtif sur le sac qui contient le fameux disque dur. Omar l’avait déposé négligemment sur la banquette arrière. Personne n’y fait réellement attention. L’un des hommes fait le tour du véhicule et me demande de baisser ma vitre. Je m’exécute. Il jette un coup d’œil à mes pieds, plonge ses yeux noirs et brillants dans les miens, me serre énergiquement la main et me demande d’où je viens. Je réponds « De

France » en me raclant la gorge. « Ah ! dit-il, Sarkozy ! » Et il tourne les talons sans développer sa pensée.

Après une courte discussion avec ces hommes armés, l'ambiance se pacifie. Nous reprenons paisiblement la route. Omar, qui ne manque aucune occasion de souligner le travail valeureux de ses camarades, m'explique : « Ces hommes gardent la ville de Syrte pour préserver les biens de la population qui a fui les combats et qui a tout perdu. Ils évitent aussi le retour des djihadistes de Daech. Ils font ça alors que notre gouvernement ne leur verse pas un seul dinar. » Et il poursuit d'un air bouleversé : « Cette guerre est un vrai gâchis, la jeunesse n'a aucun espoir mais chacun essaie de faire de son mieux pour améliorer la situation. On aime tous notre pays et personne ici n'a envie de le quitter. »

Omar roule à toute vitesse et n'hésite pas à arpenter les trottoirs pour éviter de longs détours. Dans ce coin du monde, il sait qu'il est préférable d'arriver avant la tombée de la nuit. À quelques centaines de mètres du camp, il s'arrête. Il ouvre le vide-poches et en sort un téléphone satellite pour donner un coup de fil annonçant notre arrivée. « La visibilité est réduite, il vaut mieux qu'ils sachent que c'est notre voiture qui se dirige vers eux, sinon ils peuvent nous tirer dessus », m'explique-t-il sereinement. Un brin ironique, je réponds à mon tour : « Mourir sous les balles de tes compatriotes, ça serait dommage, non ? » Il ne réagit pas. Il reprend la route en silence. Ma plaisanterie n'est apparemment pas à son goût.

Omar s'arrête devant un bâtiment éventré, battu par le vent et la pluie. Le ciel a décidé de devenir opaque et sombre. Seul le claquement sec des vagues qui s'écrasent contre la jetée rappelle que nous sommes au bord de la mer Méditerranée. J'aperçois un rai de lumière qui éclaire une pièce intérieure. Une voix surgie de nulle part retentit : « Venez par là, l'entrée est à votre droite. » Omar me fait signe de le suivre. Avant de marcher sur ses pas, j'enfile d'une main la bandoulière du sac contenant l'ordinateur de l'émir autour de mon cou et de l'autre je serre ma caméra contre moi pour la protéger de la pluie. Je laisse derrière moi la voiture et je le suis. « Fais gaffe où tu mets les pieds, il y a des trous partout : souvenirs de Daech. Ces barbares n'ont laissé derrière eux que désolation et destruction. Il va falloir beaucoup de temps pour reconstruire cette ville qui était la fierté de la Libye sous Kadhafi », me dit Omar sans ralentir le pas. « Sûrement », lui réponds-je simplement tout en essayant d'éviter les tas de gravats et les fils de fer qui jonchaient le sol. À l'intérieur, un homme armé muni d'une bougie

vient à notre rencontre. Il serre la main d'Omar et nous invite à son tour à le suivre. Au bout du couloir, nous retrouvons le gros de la troupe. Ils sont regroupés dans une petite pièce sombre et exiguë. Les uns sont allongés sur des matelas posés sur le sol, d'autres sont accroupis autour d'une lampe. Ils sont tous mal rasés, l'air épuisé. L'un d'entre eux est visiblement malade. Il a noué autour de lui une couverture et n'arrête pas de tousser. Omar salue leur chef, Ibrahim. C'est un homme trapu au visage maigre. Il me le présente en ces termes : « Ibrahim est le chef d'une unité très spéciale. Ces hommes sont tous des marins-pêcheurs de la ville de Misrata. Ils sont devenus par la force des choses des combattants. Des hommes de mer qui ont rapatrié leurs bateaux à Syrte. En septembre 2016, ils les ont transformés en embarcations de guerre en soudant des mitraillettes sur les ponts. Ils y ont installé aussi des lance-roquettes. Leur rôle était primordial lors des combats contre Daech, ce sont eux qui devaient empêcher les djihadistes de recevoir de l'aide ou de s'enfuir par la mer. » Il termine son discours par une flatterie envers leur chef : « lbrahim est un de nos héros de guerre. » Ibrahim ne bronche pas. D'un simple geste, il m'invite à m'asseoir à ses côtés. En général, cela signifie qu'il veut discuter. Une manière d'en savoir un peu plus sur moi. Je m'installe, mais il reste silencieux. C'est un de ces jeunes lieutenants qui m'adresse le premier la parole : « Tu ne te rappelles pas de moi ? Tu m'as filmé en plein combat. À l'époque, j'étais face à Daech, de l'autre côté des barricades, à quelques centaines de mètres d'ici. » Son visage ne me dit rien. Je le dévisage pour essayer de trouver un souvenir, mais je n'y parviens pas. Je lui réponds simplement : « Je suis navré, mais ma mémoire me joue des tours, je suis sûr qu'en regardant les images que j'ai tournées je vais pouvoir t'y retrouver, mais là je ne sais plus. » Ibrahim leur chef finit par se tourner vers moi. Il me fixe du regard et me dit sans aucune hésitation : « Que viens-tu chercher ici ? C'est quoi ta mission exactement ? » J'hésite à répondre, je ne sais pas comment justifier ma présence à Syrte avant de m'entendre dire : « Je fais un film sur Syrte et je suis à la recherche d'informations sur les leaders de Daech qui dirigeaient la ville. »

« Ils sont tous morts, écrasés par nos forces, et on n'est pas près de les revoir », répond l'un des combattants.

Le visage d'Ibrahim reste sans expression. Je ne sais pas si je suis le bienvenu. Je ne sais pas non plus la relation qu'entretient Omar avec cette unité. Les Libyens et surtout les gens de la ville de Misrata ne sont pas

connus pour se dévoiler aux inconnus qu'ils croisent. Ils sont réputés pour être des gens traditionalistes et attachés à leurs coutumes. Certains d'entre eux sont proches des Frères musulmans et se méfient des Occidentaux. Entouré de plusieurs hommes armés, je ne laisse pas le silence s'installer, synonyme de malaise. Je prends la parole et m'adresse directement à Ibrahim : « Est-il vrai que de hauts responsables de Daech de la ville de Syrte ont réussi à fuir ? »

Il hoche la tête lentement de haut en bas et déclare : « Oui, avant notre arrivée à Syrte, plusieurs bateaux ont accosté de nuit. Des témoins nous ont affirmé avoir vu des hommes décharger des caisses d'armes et repartir avec à leur bord plusieurs membres de Daech. » Ibrahim lève la tête vers le ciel pour y chercher la suite de sa phrase. Il devient un peu plus bavard : « Ils ne sont pas idiots, ils savaient qu'ils allaient perdre la bataille et mourir. Ils ont laissé leurs sbires mourir à leur place. »

Je ne peux m'empêcher de penser aux documents et à Abou Abdellah al-Masri, leur propriétaire. « Connaissez-vous leurs noms ? Y a-t-il un certain Abou Abdellah al-Masri parmi eux ? » Ibrahim paraît alors rassuré de me voir engager cette conversation. Son visage se détend et son regard s'adoucit. Il dépose sa main froide et rugueuse sur la mienne, signe qu'il commence à me faire confiance, et me dit : « Al-Masri, j'ai entendu parler de lui, mais je ne sais pas s'il est mort ou s'il a réussi à fuir. »

Omar n'intervient pas dans la discussion. Il écoute attentivement un combattant assis à sa droite. J'essaie d'intercepter quelques mots de leur échange, mais je n'y arrive pas. Je suis le seul étranger sur place, entouré d'hommes armés, je sais que je peux compter sur Omar mais par habitude je reste sur mes gardes. Je suis à l'affût de ce qui peut se dire autour de moi. L'interlocuteur d'Omar se lève, mon guide le suit et disparaît derrière la seule porte qui a survécu aux bombardements. Dix minutes plus tard, il revient l'air content de lui et me demande de le suivre. Je m'excuse auprès d'Ibrahim, me lève et rejoins Omar. À peine sommes-nous à l'abri des regards qu'Omar se met à chuchoter à mon oreille : « Un des hommes de cette unité a quelque chose qui pourrait t'intéresser » et, en jetant un rapide coup d'œil derrière lui : « C'est un téléphone portable d'une djihadiste trouvé dans les ruines de Syrte. Ce serait celui de la servante de l'émir. Pour l'instant, cet homme ne veut pas s'en séparer, on va essayer de le convaincre.

— Où est-il ?

— D’après Othman, l’homme avec qui je discutais, il monte la garde à l’extérieur.

— Tu penses qu’on peut faire confiance à Othman ?

— Oui, c’est un ami d’enfance. Il fait partie de ma tribu et je le connais depuis le lycée.

— On y va, alors ?

— Oui, on va essayer de le persuader de nous donner le téléphone. »

Et il ajoute « *Inch’Allah* » en souriant.

Nous quittons le refuge des combattants. À l’extérieur, la pluie a cessé mais le vent a redoublé d’intensité. Je comprends que dans ma hâte j’ai oublié l’ordinateur. Je suis à la fois excité de cette nouvelle trouvaille, mais anxieux que l’ordinateur finisse par disparaître et avec lui les secrets de l’émir. Omar me rassure : « Tu n’as rien à craindre, on est entre frères ici. Personne n’y touchera. »

Après cinq minutes de marche, nous arrivons dans un bivouac installé au milieu du boulevard qui longe la mer. Indifférents à la nature qui se déchaîne autour de nous, trois hommes sirotent un verre de thé près du feu. Leurs visages sont camouflés derrière des keffiehs, seuls leurs yeux sont visibles. Ils n’ont pas l’air surpris de nous voir. Après quelques minutes de présentations, Omar aborde le sujet en s’adressant à Hassan, le détenteur du téléphone : « Othman m’a dit que vous avez retrouvé un téléphone qui serait celui d’une femme qui travaillait pour un émir ?

— Oui tout à fait, je l’ai même avec moi », répond-il naturellement.

Il plonge la main dans sa poche et nous présente un smartphone de marque Nokia. « Le voici, c’est celui d’une femme. D’après ce que j’ai lu dans ses messages, elle doit être l’épouse du gardien. »

Omar le prend entre ses mains, l’allume. La photo d’une femme aux cheveux décolorés en blond apparaît en page d’accueil. Elle n’est ni voilée ni habillée en noir. « Elle n’a pas honte de s’exhiber comme ça ? ironise Omar.

— Tu n’as rien vu, si tu lis ses messages tu n’en croiras pas tes yeux, explique Hassan avec un air narquois. Les hommes de Daech nous traitent de mécréants, mais leurs femmes n’hésitent pas à se prendre en photo presque nues. »

Je reste silencieux. À mes yeux, la photo de la jeune femme n’a rien de choquant. La robe léopard, courte et moulante, est certes de mauvais goût,

mais c’est son droit absolu. Mais dans la ville de Syrte, en pleine nuit et entouré de combattants, faire un discours pour défendre la liberté des femmes serait malvenu, voire contre-productif. Je laisse Omar mener le bal. Je sais qu’il ne partage pas les mêmes idées que les combattants. Il m’a exprimé à plusieurs reprises son envie de voir les jeunes filles de son pays s’émanciper. Je sais aussi qu’il rêve de voir s’ouvrir les portes de la côte libyenne au tourisme. Pour l’instant, il s’indigne comme les autres. Il essaie à sa manière d’amadouer Hassan pour le convaincre de nous donner le téléphone. Après plusieurs échanges, il se tourne vers moi et me fixe des yeux pour m’inviter à prendre la parole.

J’interviens dans la discussion pour la première fois. Je décide d’aller droit au but et de m’adresser directement à Hassan : « Pour mon enquête sur les criminels de Daech, j’aurais besoin de récupérer ce téléphone. Pensez-vous que vous pourriez me le donner ? »

Il me répond tout en faisant un geste de la main pour reprendre le combiné : « Tu peux prendre le temps de voir ce qu’il y a dedans, mais par contre je veux garder le téléphone.

— Je n’aurai pas le temps de tout lire. J’ai besoin de l’avoir, ou de réussir à la rigueur à faire une copie de son système.

— Si tu peux recopier son contenu il n’y a pas de problème », m’affirme-t-il.

Je comprends alors que ma proposition de cloner le système est stupide. À Syrte, dans une ville fantôme sans accès à Internet, je ne trouverai jamais le bon logiciel pour réussir à copier le contenu du téléphone. J’insiste donc et réitère ma demande.

Hassan me coupe la parole et me dit : « L’histoire de cette femme ne m’intéresse pas, les paroles de Daech ou de leurs amis n’ont aucune importance pour moi. Je suis pauvre, je n’ai pas les moyens de m’acheter un aussi beau téléphone. J’attendais simplement de rentrer à Misrata pour tout effacer, le réinitialiser et m’en servir. C’est ma prise de guerre », dit-il en souriant. « Et s’il t’offre un Nokia tout neuf, ça ira ? » rétorque Omar spontanément. « Il n’y a pas de problème », répond Hassan, l’air soulagé que nous ayons trouvé un terrain d’entente.

Omar lui a promis de passer chez lui pour y déposer un portable flambant neuf. Il a pris le temps de noter le numéro de téléphone de son petit frère à Misrata. Et nous sommes repartis avec dans nos poches notre nouvelle prise. Sur le chemin du retour, avant de les perdre de vue, je me retourne

une dernière fois. Les trois hommes se sont remis autour du feu. Difficile de rester insensible à l'image de ces jeunes hommes, seuls dans une rue déserte, bravant le froid, la pluie et le danger pour surveiller une ville fantôme. Difficile aussi de croire que demain, si la situation libyenne s'améliore, ils accepteront de laisser les femmes se mouvoir et se vêtir en toute liberté.

De retour au camp, Omar prend les devants et explique à Ibrahim le chef de l'unité le but de notre sortie. Il lui tend le téléphone. Ibrahim l'allume, toute la bande s'assemble autour. À la vue de la jeune djihadiste en tenue de soirée, l'un des combattants crache par terre et déclare : « J'espère que son corps est enseveli quelque part ici, et qu'il est en train de pourrir. » Ibrahim, le chef, met rapidement fin au spectacle. Il éteint le téléphone et le rend à Omar en invitant chacun à reprendre sa place. Le dîner ne tarde pas à être servi. Et plus personne n'évoquera le contenu du téléphone ni l'image de la femme.

# Chapitre 6
# L’histoire d’Oum Fatma

Elle se nomme Oum Fatma. En voyant sa photo d’accueil sur son téléphone, je l’imagine résistante et battante. Une femme qui brave les interdictions imposées par les djihadistes pour se faire belle et garder sa part de féminité. Une femme qui, écœurée par les agissements de l’émir et de ses femmes, exprime son dégoût dans l’intimité. Le genre de femmes qui force le respect et étonne par sa capacité d’endurance. Mais le contenu de son téléphone me fait déchanter. Il va me dévoiler une tout autre histoire.

Il est presque une heure du matin. Ibrahim, le chef de l’unité des pêcheurs de Misrata, a ordonné à un de ses hommes de nous installer à l’étage pour le reste de la nuit. « On ne sait pas ce qui peut arriver, Daech a encore quelques hommes planqués dans le désert qui peuvent nous attaquer à tout moment », nous dit-il. Omar et moi suivons notre accompagnateur. Nous grimpons péniblement sur une échelle en bois et arrivons dans une pièce criblée de balles et dont les murs sont noircis par la guerre. La fenêtre donnant sur l’extérieur n’existe plus. Les bourrasques tourbillonnant à l’extérieur pénètrent dans la pièce sans ménagement. Le sol est humide et le froid me glace les os. Un combattant nous rejoint, muni de deux matelas. Un autre le suit portant deux couvertures. Omar s’amuse de la situation en installant son matelas par terre pour la nuit : « En Europe, dit-il ironiquement, les gens paient cher pour dormir en écoutant le son des vagues et en admirant le ciel étoilé. » Chacun choisit un coin de la pièce et s’allonge pour la nuit. Je suis épuisé, et pourtant, après une demi-heure passée à écouter le va-et-vient des vagues, je n’arrive pas à trouver le sommeil. L’ordinateur de l’émir, le téléphone de la djihadiste et ma caméra

sont à mes pieds. Je pense au contenu du disque dur de l'émir et à celui du téléphone. Je suis impatient d'en savoir un peu plus sur les secrets de cet homme et l'histoire de cette femme. « Tu dors ? je murmure.

— Non, répond Omar, rapidement.

— Et si nous jetions un coup d'œil à ce téléphone ? » je lui demande.

Je sais qu'il est aussi curieux que moi de connaître l'histoire de cette femme.

En guise de réponse, il se relève énergiquement, et sort l'appareil du sac. Nous nous installons dans l'obscurité, épaule contre épaule. Nous passons le reste de la nuit à lire un à un ses messages, à écouter sa voix et celle de ses interlocuteurs et à visionner ses photos et vidéos. Nous remontons petit à petit le fil de l'histoire d'une femme qui a servi un émir de Daech et qui a vécu trois années dans sa demeure.

Oum Fatma n'est pas libyenne. Elle est née dans la région d'Alep en Syrie. Elle est l'aînée d'une famille de quatre enfants. Deux frères et une sœur que je découvre sur son album photo. Oum Fatma vivait paisiblement dans une ferme dans la plaine d'Alep. Elle n'a pas rejoint Daech par amour pour un djihadiste. Elle n'a pas été forcée de servir un émir. Elle est née dans une famille de djihadistes. Dans le salon de ses parents, le drapeau d'al-Qaida trône en bonne place. Son père, un vieil homme à la barbe blanche, porte fièrement sur l'un des clichés le bandeau noir des radicaux. L'un de ses frères, le plus jeune, lui envoie régulièrement des selfies arme à la main. Je découvre petit à petit que les membres de la famille de cette femme ne sont pas des révolutionnaires qui voulaient en découdre avec Bachar el-Assad. Ils ne sont pas non plus une famille qui a rejoint le monde du djihad pour survivre, mais leur conviction était là bien avant le printemps arabe. Aucun des messages ne fait référence à l'Armée libre syrienne, ni à l'envie de se battre pour instaurer un gouvernement démocratique en Syrie ; seuls l'islam et le djihad sont au centre de ses messages.

En 2012, Oum Fatma arrive en Libye. Son voyage reste un mystère. Sur son téléphone, son parcours de la Syrie jusqu'à Syrte n'est pas mentionné. Elle retrouve son futur mari à Tripoli, la ville dont il est originaire. Les premiers clichés de son époux le montrent habillé à l'occidentale, marchant fièrement avec son épouse en plein centre de la capitale libyenne. Omar n'en revient pas. À chacune des photos prises à Tripoli, il hausse les

sourcils d'étonnement, souffle d'exaspération, agite sa main, zoome sur les photos comme pour rechercher un détail. À la vue d'un djihadiste de Daech, une glace à la main, sur la plus grande place de la capitale, il explose. C'était pour lui l'image de trop. « Je n'y crois pas, s'énerve-t-il, ils se pavanaient sous nos yeux sur une place qui est l'emblème de notre révolution. Chaque vendredi, je parcourais les cent trente kilomètres de Misrata à Tripoli pour manifester sur cette place et pour réclamer le droit à la liberté et à la démocratie, et eux, ils étaient là, à nous observer tranquillement. Ils ont dû bien se marrer à nous voir user notre voix sur cette place. »

Omar marque un moment de silence, comme s'il avait besoin de temps pour digérer l'information, puis il reprend : « Daech réunissait ses forces, alors que nous, nous avons mis entre parenthèses nos études, nous avons hypothéqué notre avenir pour le bien de notre pays. »

Il me reprend le téléphone des mains. Il est encore plus impatient que moi de connaître la suite. Les yeux ébahis, il découvre l'histoire de sa révolution vue de l'autre côté du miroir. Avec le parcours d'Oum Fatma, il met des images et du son sur ce qu'il a déjà compris mais qu'il ne supporte pas de voir se confirmer sous ses yeux. Daech avait infiltré leur révolution. Ils étaient parmi eux. Ils les côtoyaient et attendaient le bon moment pour sortir du bois.

Après son mariage, alors que la révolution bat son plein, Oum Fatma a deux enfants, un garçon et une fille. Fin 2013, toute la famille s'installe à Syrte. Quelques mois plus tard, le 29 juin 2014, un groupe de djihadistes déclare la naissance de Daech en Libye et son allégeance à Abou Bakr al-Baghdadi, l'émir autoproclamé de leur organisation. Oum Fatma paraît heureuse et rayonnante. Avec son mari, elle s'offre même le plaisir de visiter des sites archéologiques. Habillée d'une burka, le visage découvert et le sourire aux lèvres, elle trempe ses pieds dans la mer Méditerranée, sous le regard attendri de son mari qui barbote comme un enfant à ses côtés. Au même moment, Abou Bakr al-Baghdadi, le dirigeant de Daech, ordonnait la destruction des mêmes vestiges en Irak et en Syrie.

Omar fait défiler les photos les unes après les autres. Il est de plus en plus abasourdi. Il alterne entre moments de dégoût et moments d'accablement.

Alors que la Libye est divisée et que les milices ont pris le pouvoir dans le pays, Oum Fatma fête les deux ans de son garçon. C'est le bonheur parfait. « Je regrette, écrit-elle à sa sœur en Syrie, que tu ne puisses pas

venir me voir, mes enfants seraient heureux de faire la connaissance de leur tante. » Aucune allusion à la situation libyenne, ni aux combats qui éclatent un peu partout dans le pays. À la même date, la guerre fait rage en Syrie. Sa région natale, Alep, est divisée en deux. D'un côté les pro-Bachar el-Assad et de l'autre, l'Armée libre syrienne. Dans le chaos syrien, Daech apparaît au grand jour et s'installe ouvertement dans plusieurs villages de la région. Il impose sa loi avec force et s'offre le plaisir de menacer le monde. L'argent qui afflue d'Arabie saoudite et du Qatar finance à la fois les révolutionnaires et les djihadistes. La Turquie ferme les yeux sur le passage d'armes et sur les combattants désireux d'aller en Syrie. Le frère d'Oum Fatma rejoint Daech. Son look change. Son jean et ses tee-shirts bariolés laissent place au *qamis*, la tenue traditionnelle afghane adoptée par tous les djihadistes. On le découvre kalachnikov flambant neuve à la main. Sur un autre cliché, il est à cheval, galopant dans la plaine syrienne. Oum Fatma est fière de lui. « Que Dieu te garde et te récompense pour ta bravoure », écrit-elle. Elle l'encourage et va même jusqu'à l'inciter au meurtre : « Combats les mécréants de toutes tes forces, ils ne méritent pas de vivre. » Quelques jours plus tard, elle reçoit de son frère la photo de la tête coupée d'un inconnu. Elle lui écrit : « *Allah Akbar.* »

Ni Omar ni moi n'arrivons à lâcher le téléphone. Les yeux écarquillés, nous sommes complètement happés par l'histoire de cette femme. La pluie n'avait pas cessé de tomber. Le ciel et la mer sont toujours plongés dans le noir. Et nous, grâce aux messages et aux photos souvenirs d'Oum Fatma, nous remontons le fil du temps du djihad post-révolution arabe.

Alors que Daech est au sommet de sa gloire, le frère d'Oum Fatma meurt au combat. Son décès lui sera annoncé en janvier 2015, par un simple texto envoyé par son père : « Ton frère a rejoint les martyrs, qu'Allah lui offre ce qu'il mérite et renforce notre croyance en lui. » Oum Fatma s'effondre en larmes. Elle enregistre un message audio à sa mère. « Cette nouvelle m'a brisé le cœur. Je suis loin de toi et je ne peux partager ta douleur même si je dois être fière et heureuse que mon frère soit mort pour Dieu. » Elle poursuit en sanglotant : « J'aurais aimé prendre sa place. J'aurais aimé mourir et que mon frère reste en vie. » Quelques minutes plus tard, ses pleurs se transforment en rage et elle écrit : « Nous allons détruire ces mécréants, ils ne savent pas ce qui les attend, ils iront tous en enfer. » Mais

Oum Fatma ne le sait pas encore, sa vie va basculer petit à petit dans l’horreur.

# Chapitre 7
# La descente en enfer

Nous sommes en 2015, Oum Fatma retrouve petit à petit la joie de vivre. Elle ne manque de rien. Daech contrôle sans réellement combattre la ville de Syrte mais aussi deux cents kilomètres de littoral. Le mari d'Oum Fatma, qui a fait allégeance à l'émir de la ville, profite des expropriations et des largesses de son chef. Sur les vidéos souvenirs d'Oum Fatma on découvre que le jour de la fête de l'Aïd, jour du sacrifice du mouton pour les musulmans, sous le regard de toute la famille, ce n'est pas une mais plusieurs bêtes qui sont égorgées. Lors de la fête d'anniversaire de ses enfants, Oum Fatma filme l'événement et rit de plaisir en offrant de nombreux cadeaux à son fils. Pour l'occasion, toute la famille oublie la haine des traditions occidentales et chante à l'unisson « Joyeux anniversaire » en langue arabe. En apparence, la population de la ville n'oppose aucune résistance à la présence des djihadistes. Pendant la révolution libyenne, elle a été pro-Mouammar Kadhafi, elle a été humiliée depuis la chute du guide et marginalisée par les révolutionnaires. Daech lui offre une perspective d'avenir. Oum Fatma et tous les djihadistes sont accueillis les bras ouverts.

À l'époque, le monde entier a les yeux rivés sur les actions barbares de l'État islamique en Syrie et en Irak. La Libye ne fait partie des priorités ni des journalistes ni des politiques occidentaux. Mais dans ce pays se déroule un combat essentiel dont l'issue peut asseoir le pouvoir des djihadistes aux portes de l'Europe. D'un côté, se trouve Fajr Libya qui signifie « L'aube de Libye », la milice dont fait partie Omar. Elle est constituée de vingt mille hommes. Ces derniers sont d'anciens révolutionnaires de la ville de

Misrata, dont une partie est proche des Frères musulmans. Leur but : devenir l'unique force militaire du pays. Ils ont mis la main sur la capitale Tripoli et ils ont remis en place l'ancien Parlement à dominance islamiste. De l'autre, la puissante milice de la tribu des Zintens et les hommes du général Hiftar. Depuis la chute de Kadhafi, la Libye est divisée en deux et les tribus de chaque région libyenne se font la guerre et se rejettent la responsabilité du chaos qui règne dans le pays. La communauté internationale est priée de faire le choix entre ces deux forces qui s'affrontent. Mais elle hésite. Elle reste dans l'expectative. Quant à la population libyenne, elle est à bout. Elle se barricade et tente de survivre. Elle observe sans réagir le trafic qui prolifère et l'injustice qui s'installe. Pour les djihadistes libyens, la situation est idéale pour s'implanter durablement. Alors que leur idole et chef, Abou Bakr al-Baghdadi, autoproclamé « émir des croyants » réussit la prouesse de mettre la main sans réellement combattre sur un territoire aussi grand que l'Italie, à cheval entre l'Irak et la Syrie, les djihadistes de Syrte qui jusqu'alors n'ont affronté aucune résistance digne de ce nom décident de l'imiter. Dans le chaos libyen, ils se sont vu pousser des ailes. Ils mettent la main sur la ville de Syrte et sur les puits de pétrole des alentours. Ils plantent le drapeau noir à l'entrée de la région et imposent la charia à toute la population. La seule force capable de les déloger de la ville de Syrte est celle d'Omar. Mais cette force, dont la plus grande partie des hommes est constituée par des milices armées de la ville de Misrata, a choisi de ne rien faire. Lassée par la guerre, elle a décidé de se replier et de ne protéger que sa propre région contre l'avancée des djihadistes. Leurs chefs se limitent à réclamer par la voix de quelques porte-parole le soutien de la communauté internationale pour mettre fin à la présence de Daech à quelques encablures de la côte européenne.

Puis l'histoire s'accélère. Al-Baghdadi lance un appel pour faire officiellement de la Libye un territoire de l'État islamique. Les djihadistes de Syrte se sentent de plus en plus invincibles. Leurs émirs décident de s'attaquer à la ville de Misrata. Oum Fatma annonce à sa cousine le début des combats : « Nos hommes, dit-elle dans un message vocal, vont bientôt mettre la main sur tout le territoire libyen. L'islam régnera sur la terre. » Avril 2015, un groupe de djihadistes s'est mis en marche. Omar s'en souvient comme si c'était hier : « À cette époque, me dit-il, je faisais partie des combattants qui avaient pour mission de protéger la ville de Misrata.

Nous avons fermé les yeux sur leurs agissements. Mais ils ont commis l'erreur de s'attaquer directement à nous. » Une erreur fatale qui mettra fin, quelques mois et des centaines de morts plus tard, au bonheur d'Oum Fatma. Je me souviens de ce 29 mai 2015. Ce jour-là, les djihadistes ont pris comme cible un checkpoint à l'entrée de la ville de Misrata. Un attentat suicide perpétré par un soldat du califat qui a fait quatre morts et une vingtaine de blessés. Je me souviens avoir pensé que la guerre contre Daech en Libye allait prendre un nouveau tournant. Je savais que les Misratis, que je connaissais bien, ne laisseraient pas le sang de leurs enfants couler sans réagir. Et comme si Omar entendait mes pensées : « Les chefs des tribus de Misrata n'avaient plus le choix. Il fallait qu'ils réagissent. Ils se sont réunis et en une nuit, ils ont décidé de lancer l'offensive contre Syrte. Officiellement, c'est le gouvernement de Tripoli qui a proclamé le début des combats, mais c'est à Misrata que les décisions se sont prises. » Après l'annonce de l'attentat suicide, Oum Fatma reprend le message d'Al-Bayane – l'organe de propagande de l'État islamique – à son compte et écrit : « Un chevalier du califat a triomphé contre les mécréants. » En lisant ces mots, Omar lui répond avec rage comme si elle était assise face à lui : « Il a tellement triomphé qu'aujourd'hui toi et les tiens vous pourrissez tous sous nos pieds. »

Tandis que les premières lueurs de l'aube atténuent la pénombre, nous sommes toujours assis l'un à côté de l'autre, les yeux grands ouverts. Les nuages sombres et menaçants ont laissé place à un ciel bleu éclatant. La vie d'Oum Fatma nous a tenus en haleine toute la nuit. Mais malgré la fatigue, aucun de nous n'a envie de mettre fin à notre investigation.

Oum Fatma découvre le son de la guerre. Les combattants de Misrata encerclent la ville. Au même moment, l'État islamique, en Irak comme en Syrie, est affaibli par les frappes de la coalition internationale. Le discours triomphal des hommes de Daech prônant l'expansion s'adapte à la nouvelle situation. Oum Fatma garde en mémoire sur son téléphone un message audio du porte-parole de l'État islamique, Abou Mohamed al-Adnani, qui relativise les pertes de territoires et prépare les esprits de ses fidèles aux prochains revers. « Nous ne combattons pas, proclame-t-il, pour défendre une terre, ni pour la libérer ou la contrôler. Nous ne combattons pas pour exercer l'autorité ou pour des positions éphémères ou obsolètes… »

À cette date, j'étais en Irak. Pour moi, Abou Bakr al-Baghdadi restait un mystère. Contrairement à l'ancien chef d'al-Qaida, Oussama ben Laden, le leader de Daech entretenait un épais mystère autour de sa personne. J'avais décidé d'enquêter sur lui. Je viens d'atterrir à Bagdad. Un membre des services de renseignements de l'armée irakienne m'a promis de m'ouvrir la porte de la prison où ils enferment les djihadistes avant leur condamnation à mort. Un haut responsable de Daech vient d'être capturé. J'ai l'espoir que ce djihadiste me fournisse des informations sur l'homme qui fait trembler le Moyen-Orient et reste une énigme pour tous les observateurs. Arrivé sur place, je suis prié de vider mes poches, d'éteindre ma caméra et de répondre à une dizaine de questions sur mes origines, mon média et le but de ma présence. Visiblement, personne n'est au courant de ma visite et mon contact n'est pas là. En attendant son arrivée, je suis accompagné par deux soldats cagoulés vers une pièce presque vide. La salle est d'une laideur rare. Les murs sont dégoûtants, l'unique fenêtre est condamnée. Je m'installe sur une chaise en plastique branlante qui ploie sous mon poids. Je patiente sans rien dire. Je sais qu'en Irak, la patience est une arme. Trois heures plus tard, Ahmed, le chef de la sécurité, arrive. C'est un homme rond, moustachu, portant une tenue militaire sans un pli. Son eau de Cologne parfume toute la pièce. Je me lève et le salue, ravi d'être au bout de ma peine. Il s'excuse sans conviction de m'avoir fait attendre et me propose de le suivre à son bureau. Je passe de la chaleur étouffante de ma salle d'attente à une pièce aux dorures éclatantes, climatisée à outrance. C'est le bureau du chef de la sécurité intérieure du pays. « Installe-toi, me dit-il, tu as fait un bon voyage ? »

Je m'abstiens de lui raconter qu'à l'aéroport international de Bagdad, ma caméra a été confisquée, que j'ai été retenu pendant quatre heures pour vérification de mon identité et que sans l'intervention d'un général de l'armée irakienne j'y serais encore ou pire, j'aurais été refoulé du territoire. Je lui réponds simplement par la formule d'usage : « Grâce à Dieu, mon voyage s'est bien passé. »

Après une longue discussion sur la bravoure des soldats irakiens qui mènent une guerre sans merci contre les terroristes, Ahmed claque des mains. Un soldat ouvre la porte et se met énergiquement au garde-à-vous. Il lui ordonne d'une voix ferme de préparer le prisonnier à une entrevue avec un journaliste. Un quart d'heure plus tard, je me retrouve dans une pièce de deux à trois mètres de long et deux mètres de large, face à un terroriste

réputé pour son amour de la violence. À l'image des prisonniers de Guantánamo, il porte une tenue jaune, a les mains menottées et les pieds enchaînés au sol. J'aperçois un crochet suspendu au plafond auquel pendouille une longue chaîne en fer. L'un des soldats me demande calmement de patienter avant de filmer. Il la retire et la dépose à l'extérieur de la pièce. Je ne proteste pas. Dans ce pays, la torture des prisonniers est monnaie courante et dans ce lieu, je ne veux froisser personne. C'est la première fois que l'armée irakienne autorise un journaliste à rencontrer un djihadiste de cette trempe et je sais que ce privilège peut m'être retiré à tout moment.

Le prisonnier s'amuse de la situation. Je ne perçois dans ces yeux ni la peur ni la moindre gêne. Son corps ne porte en apparence aucune trace de coup. Il me fixe du regard et attend sans sourciller mes questions. Il doit avoir la cinquantaine, le crâne dégarni et les cheveux blancs sur les tempes. Avant de démarrer l'entretien, je lui demande si on l'a obligé à répondre à mes questions. Il répond avec un sourire dédaigneux : « Personne sur cette terre ne peut m'obliger à quoi que ce soit, seule la volonté de Dieu doit s'exercer. »

Avant de le rencontrer, Ahmed, le chef des renseignements, m'a expliqué que cet homme est leur meilleure prise de l'année. Pendant une décennie, il avait œuvré au cœur du pouvoir du djihad. Libre, il était violent et avait passé une partie de sa vie à rejeter le monde qui ne partageait pas ses idées. Avant son arrestation, il dirigeait la plus grande cellule terroriste de la capitale irakienne. Malgré ses chaînes aux pieds et les menottes qui l'empêchent de faire le moindre mouvement, je suis intimidé. Le prisonnier le sent. J'ai l'impression qu'il lit en moi comme dans un livre ouvert. Il s'en amuse. C'est lui qui lance notre discussion sur un ton dédaigneux : « Vas-y, dit-il, pose les questions que tu veux. Je répondrai si Dieu le veut. » Pour lui montrer que je ne me laisse pas intimider facilement, je pose ma première question en le fixant dans les yeux moi aussi et lui demande sans hésiter : « Tu as tué des gens ?

— Oui, répond-il avec affront.

— Beaucoup ?

— Oui, bien plus que ce que tu peux imaginer. J'ai assassiné des hommes de 2006 jusqu'à ma mise en prison. J'aime faire ça. Je suis doué. »

Il marque un temps d'arrêt avant de surenchérir : « Ma méthode préférée pour liquider quelqu'un est de marcher à côté de ma victime, comme si de

rien n’était, rigoler avec elle et finir par lui tirer une balle dans la tête, calmement. J’étais un artiste, un vrai de vrai. »

Je suis estomaqué par tant de franchise. Même enchaîné et condamné à mort, il ne montre aucun signe de regret. J’ai l’impression que les attentats et les assassinats lui manquent. Il se délecte à puiser dans ses souvenirs et à me raconter les détails les plus abjects. Je ne perds pas de vue l’objet de mon voyage et lui demande : « Tu as déjà rencontré al-Baghdadi l’émir de Daech ? » Le renégat renifle et s’essuie le nez sur son épaule et m’annonce : « Avant de te répondre, il faut que tu saches que tous les hauts dirigeants de Daech étaient dans les prisons d’Abou Ghraib et de Bocca. »

Je l’interromps et lui demande : « Ce sont bien les deux prisons utilisées par l’armée américaine en Irak pour enfermer les djihadistes ? »

Il hoche la tête pour signifier un oui et il enchaîne : « On a tous été formés là-bas, sous les yeux des soldats américains. Nos gardiens ne voyaient pas grand-chose de nos agissements. Au cœur même de la prison, nous avions organisé les recrutements des djihadistes. Nos jeunes recrues avaient d’abord droit à l’apprentissage du Coran et des préceptes de l’islam. Pendant ce temps, un de nos hommes sympathisait avec eux pour pouvoir enquêter sur leur personnalité. Ceux qu’il choisissait étaient ensuite formés à la stratégie de la guerre. Le but était qu’à notre sortie nous puissions, armes à la main, propager l’idéologie de l’État islamique partout dans le monde. Et ceci a été décidé bien avant la création officielle du groupe État islamique. Avant la naissance de l’État islamique, tout était écrit à l’avance. »

Et pour appuyer ses dires, il affirme fièrement : « Je ne te dis que la vérité, je suis condamné à mort et personne ne va venir me sortir de là.

— Tu y étais, toi ?

— Bien sûr.

— Abou Bakr al-Baghdadi aussi ?

— Oui. À l’époque, personne n’aurait imaginé qu’il deviendrait un jour le chef de Daech. Il avait la réputation d’être un bon négociateur, alors il a été chargé de discuter avec les Américains pour nous obtenir des couvertures ou des médicaments.

— Tu l’as rencontré personnellement ?

— Je l’ai croisé, mais on n’était pas dans le même bloc de cellule. Moi j’ai passé tout mon temps carcéral à Abou Ghraib, lui, il n’y a fait qu’un

bref passage et il a été transféré dans le sud de l'Irak dans la prison de Bocca.

— Comment puis-je aujourd'hui avoir des informations sur son parcours ? Qui selon toi peut m'aider à découvrir comment il a grimpé les échelons pour devenir l'ennemi public numéro un ? »

Il sourit à nouveau et me répond : « Fais-moi sortir d'ici et je te le présente ! » Et il éclate de rire.

Cet entretien est pour lui une récréation. Il savoure chaque moment de liberté de parole et ne fait même pas attention aux soldats qui notent chacun des mots qu'il prononce. Il a l'air de s'amuser.

Je réitère ma question : « Sérieusement, est-il possible d'avoir des informations sur lui en dehors de ces murs ? »

Il baisse les yeux pour la première fois avant de répondre avec dédain : « Va voir du côté de sa tribu dans la ville de Samarra. »

Notre entretien se termine sur ces mots. Il demande l'autorisation à son gardien de se lever et me tend la main pour me saluer. Avant même que je réagisse, un des soldats l'éloigne de moi. Il sera escorté vers sa cellule comme il était arrivé, par deux soldats lourdement armés. J'apprendrai quelque mois plus tard qu'il a été exécuté.

Ce jour-là, j'ai du mal à m'endormir. Son discours et son regard m'ont ébranlé. Je loge chez un couple de retraités que je connais de longue date. Leurs enfants vivent à Londres, mais eux n'ont jamais voulu quitter leur pays. Ma chambre est située au premier étage d'un pavillon du centre de Bagdad. La nuit, je descends boire un verre d'eau. Le père, dont je tais le nom par mesure de sécurité, un ancien fonctionnaire du ministère de l'Éducation, est assis en train de regarder les informations sur la chaîne qatarie Al Jazeera. Je découvre qu'au moment de mon entretien avec un des leaders des djihadistes de Bagdad, un attentat a été commis dans une rue de la même ville. Il attrape la télécommande et me demande par politesse s'il peut changer de chaîne. « Je n'en peux plus, dit-il, d'entendre parler des actes morbides de ces soi-disant fous de Dieu. » Je lui réponds que je comprends. Il poursuit : « L'Irak est le berceau de la civilisation et de l'écriture, mais aujourd'hui la culture et les livres n'ont plus leur place. Seules les armes ont la parole. » Je l'écoute longuement. Je n'ose pas lui raconter mon entretien avec l'un des terroristes de sa ville. L'ancien fonctionnaire a l'air fatigué et dépité de vivre dans un pays qui depuis

l’invasion américaine vit en état de guerre. Vivra-t-il assez longtemps pour voir son peuple retrouver la paix ? Je n’en suis pas sûr. Au fond de moi, je me dis que la bataille contre l’obscurantisme n’est pas encore gagnée. Les enfants du prisonnier que je viens de quitter sont toujours à l’œuvre.

Le lendemain, je reste cloîtré dans ma chambre. Je passe la journée au téléphone à organiser mon voyage à Samarra. C’est la ville natale de l’émir de Daech. C’est le lieu que le prisonnier m’a conseillé de visiter. Pour parcourir les cent trente-cinq kilomètres qui me séparent d’elle, je fais appel à deux chauffeurs. L’un est de confession chiite et l’autre est sunnite. Chacun a pour mission de me faire traverser les zones occupées par sa communauté. L’Irak se bat contre Daech, mais il reste un pays divisé. Les communautés chiites et sunnites s’entre-déchirent et se méfient l’une de l’autre. À l’aube, vingt-quatre heures plus tard, avec mes deux guides, je prends la route vers Samarra. Avant chaque checkpoint, nous scrutons les drapeaux pour définir de quel groupe il s’agit. Dans ce pays, le drapeau national irakien rouge, blanc et noir, flotte toujours sur les bâtiments officiels, mais sur le terrain, il est largement éclipsé par les drapeaux religieux ou ethniques. Pour les chiites, c’est la photo d’Hussein, leur martyr historique, qui est mise en avant. Les sunnites se limitent le plus souvent à des écrits coraniques sur un fond blanc. Depuis que l’État islamique a utilisé le drapeau noir pour se poser en représentants de la religion – comme il arbore le nom de Dieu, ils peuvent dire que quiconque le brûle ou le profane est un ennemi de Dieu –, les sunnites hésitent à se servir de cette couleur. Une fois la couleur confessionnale du checkpoint définie, c’est l’un ou l’autre de mes accompagnateurs qui prend la parole. Chacun d’eux sait de quelle manière saluer les soldats. Il sait quels mots il doit prononcer pour les rassurer et avec quel accent. À les regarder faire, je me dis que la guerre en Irak n’est pas près d’être terminée. Ce sont deux jeunes Irakiens, l’un chiite et l’autre sunnite. Ils sont installés côte à côte dans la voiture. Ils partagent la même histoire, et essaient chacun à sa manière de survivre, mais leur avenir commun reste incertain.

Aux portes de la ville de Samarra, la mission de mes deux guides se termine. C’est un autre de mes anciens contacts qui prend le relais, Said [4]. Il est de confession sunnite mais il a réussi le coup de force d’avoir des appuis puissants dans les deux camps, ce qui a toujours été un vrai mystère pour moi. Il m’attend assis sur le capot de sa vieille Chevrolet blanche. Il porte

un jean délavé, des lunettes noires aux contours dorés et une chemise blanche aux manches retroussées. Son look dénote dans le paysage conservateur irakien. Said est le seul homme de la ville de Samarra qui a accepté de m'aider à pénétrer dans la ville natale de l'émir de Daech. Sa seule condition : ne jamais citer son vrai nom et que son image n'apparaisse pas à l'écran. Tout ce que je suis autorisé à dire sur lui est qu'il est un membre de la tribu d'al-Baghdadi et qu'il est proche de sa famille.

À peine me suis-je installé dans son véhicule qu'il démarre en trombe. Said parle fort tout en agitant ses mains dans tous les sens. « Si tu veux en savoir plus sur al-Baghdadi, me hurle-t-il en donnant un sérieux coup de volant pour éviter un trou dans la chaussée, il faut être discret. Cache ta caméra jusqu'à ce que l'on arrive et garde la foi.

— On risque quoi exactement ?

— Moi rien, dit-il sans la moindre hésitation, mais toi, un étranger dans la ville natale du chef de Daech, tu risques gros.

— De qui dois-je me méfier ? Des militaires ? De la population ?

— Des deux. D'un côté, tu n'as pas d'autorisation officielle, les militaires peuvent t'emprisonner pour ça. D'un autre côté, la population d'ici n'aime pas trop les étrangers, surtout les journalistes curieux comme toi. »

Comme si de rien n'était, il interrompt son discours pas très rassurant pour me montrer fièrement du doigt les femmes de la ville. « Regarde les mères de famille, elles vont toutes prier sur la tombe des imams Ali al-Hadi et Hasan al-Askari, considérée comme saint des saints pour les chiites. Ici toute la population est très pieuse. »

Je tourne la tête et découvre une dizaine de femmes en burqas noires. L'une d'elles s'arrête et soulève son voile pour mieux regarder son enfant. Said reprend le cours de son discours en criant, comme s'il s'imaginait que j'étais sourd. « Abou Bakr al-Baghdadi est né à Samarra. C'est un enfant du pays. Son vrai nom est Ibrahim Aouad Ibrahim al-Badri de Samarra. Tu es au bon endroit pour enquêter sur lui.

— Si tout se passe bien, c'est exactement ce que je veux faire.

— Je vais t'emmener voir la mosquée où celui qui se fait appeler émir exerçait comme imam. Aucun étranger n'a été autorisé à y mettre les pieds. Mais avec moi, tu vas peut-être être le premier à le faire. »

Je souris, mais au fond de moi je m'attends au pire. Said a toujours eu beaucoup de bagout. J'aime son optimisme qui m'aide à garder espoir dans

les situations les plus inextricables. Mais les années passées à sillonner ce pays m'ont aussi appris que tout peut arriver, le meilleur comme le pire.

À travers la vitre du véhicule, je découvre une ville laide et poussiéreuse. Les militaires qui marquent leur présence par des barrages filtrants aux portes de la ville se font plus discrets au centre de celle-ci. La cité de deux cent mille habitants grouille de monde. Après les propos de Said, la population me paraît hostile. À chaque instant, j'imagine qu'un badaud peut me montrer du doigt et rameuter ses camarades pour me kidnapper. Said, lui, ne se pose pas de question. Il roule en écoutant de la musique comme si de rien n'était. Il finit par s'arrêter dans une ruelle devant une petite mosquée. Sans dire un mot, il descend du véhicule en claquant la portière de toutes ses forces. Il me fait signe de le suivre. Je l'imite avec beaucoup moins de vigueur. Said découvre que le portail de la bâtisse est cadenassé. Malgré ça, il s'acharne à pousser la porte puis se retourne vers moi pour me dire : « Ne t'inquiète pas, je vais appeler l'imam et il va venir nous ouvrir la porte. Il est sûrement en train de faire sa sieste. »

Il sort son téléphone de la poche, compose son numéro et hurle dans le combiné : « Où es-tu mon cher imam ? Je suis venu prier et il n'y a personne pour m'ouvrir la porte. La maison de Dieu doit être ouverte pour les fervents croyants comme moi, à toute heure de la journée ! »

Il me fait un léger clin d'œil au cas où je n'aurais pas compris qu'il s'agit d'une plaisanterie. Deux jeunes regardent la scène. Je me préparais psychologiquement à une longue attente, mais cinq minutes plus tard un miracle se produit. Un homme, vêtu d'une djellaba grise et froissée, apparaît au coin de la rue. C'est l'imam. Said l'embrasse et le complimente sur son dévouement. Les deux hommes ont l'air de bien se connaître. L'imam sort un trousseau de clés de sa poche. Il ouvre la porte et nous invite à entrer. À l'intérieur, je découvre une allée bordée des deux côtés par un petit jardin pas très entretenu. Deux vieux tapis en osier recouvrent la pelouse. Au fond, la porte principale de la mosquée laisse entrevoir des parpaings et des sacs de ciment. La mosquée est manifestement à l'abandon, ou en travaux. Difficile de croire que l'homme le plus recherché du monde a démarré sa carrière dans ce modeste lieu.

L'imam m'explique : « Il fallait venir nous rendre visite dans un mois, quand les travaux seront terminés. Aujourd'hui, il n'y a rien à voir. »

Said lui répond : « C'est plutôt le contraire. Il me montre du doigt et ajoute : Cet homme s'intéresse à l'histoire d'Abou Bakr al-Baghdadi, il est

venu de très loin pour découvrir sa mosquée et à mon avis il préfère la voir dans le même état qu'à son époque.

— Elle n'a pas changé depuis ? demandé-je.

— Non pas du tout, répond Said, regarde la pancarte sur le mur, elle porte encore le nom de l'association qu'il avait créée pour enseigner le Coran aux enfants de la ville. »

Je lis sur le mur « Association de l'apprentissage du Coran ».

« Est-ce que l'un de vous deux l'a connu ? »

L'imam détourne le regard. Il a l'air gêné. Said lui vient en aide et me répond :

« L'imam n'habitait pas à Samarra au temps d'al-Baghdadi. Moi je l'ai connu. J'ai même suivi ses prêches et prié à ses côtés. Je n'aurais jamais cru qu'un jour il allait se transformer en monstre.

— Est-ce qu'il tenait à l'époque un discours extrémiste ?

— Du tout, m'assure Said avec beaucoup de conviction. Son discours était mesuré, basé sur les préceptes de l'islam, le vrai islam. Il n'était pas violent, il ne poussait pas au meurtre. À nos yeux, c'était un homme éduqué et un grand connaisseur de la religion.

— Mais comment expliques-tu sa radicalisation ?

— Il a changé quand les Américains l'ont mis en prison. Ils avaient, paraît-il, découvert qu'il utilisait cette mosquée comme une boîte à lettres pour djihadistes. Il distribuait dans la discrétion totale leur courrier, alors que la population lui faisait entièrement confiance pour l'éducation de leurs enfants. Quand il est sorti de prison, il était transformé. Il était devenu violent. Un extrémiste qui pousse au crime. Vous savez mieux que moi ce dont il est capable et ce que ces hommes font ici en Irak, en Libye, au Yémen… »

L'imam est de plus en plus mal à l'aise. Mes questions le dérangent. Il demande discrètement à Said d'abréger la discussion pour qu'il puisse quitter les lieux. Il n'était apparemment pas au courant des raisons de ma venue. Je profite de leur échange pour filmer l'endroit. À peine ai-je réalisé quelques prises que Said me fait signe qu'il faut partir. « Il vaut mieux, me dit-il, nous ne sommes pas loin du quartier de sa famille. Tu n'es pas réellement en sécurité. »

Je ne peux pas m'y résoudre. J'ai passé trois heures sur une route où le kidnapping est monnaie courante, j'ai réussi à éviter d'être arrêté par les

milices irakiennes et à contourner les checkpoints de l'armée. Je ne peux pas partir sans essayer d'en savoir un peu plus sur l'émir de Daech, devenu en quelques mois seulement l'ennemi public numéro un du monde.

Tout en rangeant mon matériel dans le coffre de la voiture, je continue à interroger Said : « La tribu d'al-Baghdadi habite si près que ça d'ici ?

— Ils sont à peine à quelques centaines de mètres d'ici », me répond Said, en me montrant du doigt un quartier situé à l'est de la mosquée.

Devançant ma question, il ajoute : « Sa tribu compte mille sept cents personnes, c'est l'une des plus grandes et des plus puissantes de la ville et personne n'osera s'aventurer sur son territoire sans y être invité. »

J'ai le sentiment que Said a encore quelques cartes à jouer. Alors j'insiste : « Il n'y a réellement aucun moyen d'y accéder et de rencontrer un membre de sa famille ?

— Si, il y en a un, il faut être escorté par l'armée irakienne. C'est la seule qui puisse te faire rentrer et surtout te faire sortir vivant de son quartier, ironise-t-il. Mais ça se fera sans moi, je n'ai pas envie d'être lynché… »

L'imam écoute notre échange sans dire un mot. Il referme la mosquée à double tour, et nous salue avant de s'éclipser en marmonnant dans sa barbe : « Que Dieu vous garde. »

À cette époque, Oum Fatma n'imagine pas que Daech va perdre son territoire en Irak, en Syrie comme en Libye. Malgré la guerre qui frappe à sa porte, elle croit que l'État islamique va non seulement résister mais qu'il va finir par triompher sur ses ennemis. Sur son téléphone, elle annonce fièrement à sa mère : « Mon mari combat courageusement. Les mécréants vendus à l'Occident ne pourront pas franchir les portes de la ville de Syrte. » Quelques jours plus tard, son époux reçoit une balle dans la jambe. Oum Fatma ne perd pas son enthousiasme. Elle remercie Dieu d'avoir épargné son époux et elle écrit : « ll va s'en sortir. Il a réussi à tromper l'ennemi et à s'envoler vers la Turquie. Là-bas il va recevoir les meilleurs soins. » Imad, installé à mes côtés, n'est pas étonné. Pour lui, les services de renseignements de l'aéroport de Tripoli sont des amateurs, ils n'ont reçu aucune formation. « Quand ils voient un blessé arriver, dit-il ironiquement, ils pensent qu'il fait partie des nôtres. Non seulement ils le laissent quitter le territoire, mais ils l'accompagnent jusqu'à son siège dans l'avion. »

Oum Fatma, restée à Syrte, échange chaque jour des messages avec son époux. Ce dernier la rassure en lui envoyant des selfies sourire aux lèvres

depuis sa chambre d'hôpital. Il lui annonce que sa jambe est sauvée grâce à « l'excellent travail des chirurgiens turcs ». Une semaine plus tard, Oum Fatma reçoit une photo prise dans le parc de l'hôpital. Elle y découvre son époux assis sur une chaise roulante, admirant la statue de Mustafa Kemal Atatürk, le fondateur et premier président de la république de Turquie. Une semaine plus tard, elle reçoit un autre cliché où le djihadiste se tient debout en prenant appui sur des béquilles. Oum Fatma se réjouit de la nouvelle. Elle répond par une série d'applaudissements et des petits cœurs. Mais son bonheur est de courte durée. La situation à Syrte se dégrade. La guerre fait rage et l'étau se resserre sur les djihadistes. De retour en Libye, son mari encore convalescent n'a d'autre choix que de reprendre les armes. Une deuxième blessure à la tête va lui être fatale. Il meurt sur le coup.

Oum Fatma perd alors sa belle confiance. Elle comprend que la fin de la présence des djihadistes à Syrte est proche. Elle demande de l'aide à sa famille en Syrie. Elle veut fuir. Elle veut que ses enfants survivent. Elle écrit : « Aidez-moi, j'aimerais revenir en Syrie, retrouver l'odeur de ma terre. Je ne veux pas que mes enfants meurent ici. » Et elle s'effondre en larmes. Une voix masculine lui répond. Le message enregistré sur WhatsApp laisse à croire que c'est la voix de son père. Il l'encourage à ne pas perdre espoir et à prier Dieu pour son salut. Mais Dieu n'y peut rien. En Libye, les djihadistes vivent un enfer. Les bombardements de la coalition s'accentuent. Le nombre de veuves ne cesse d'augmenter. Elles sont cantonnées dans une maison sans eau et sans nourriture. Oum Fatma écrit : « Nos frères nous empêchent de fuir. Ils veulent que l'on meure ici. Aidez-moi. Je vous en supplie. » Mais c'est trop tard. Elle le sait, elle pleure, elle crie de rage et elle finit par envoyer ce message audio destiné à toute sa famille en Syrie.

« Ma chère famille, c'est fini pour moi. » Elle pleure. « Que Dieu ait pitié pour moi et mes enfants. » Elle marque une pause. Un moment de silence ponctué par des sanglots, et elle ajoute : « Que Dieu m'accepte dans sa demeure et exauce ma dernière prière. » Un silence et puis elle murmure cet ultime mot : « Adieu. »

C'est le dernier message d'Oum Fatma. Il n'y en aura pas d'autre. Son rêve de vivre dans un État islamique et de réduire le monde des mécréants en cendres s'est évaporé. Un mirage qui s'est transformé en cauchemar. Elle meurt sous une bombe américaine. Son téléphone sera le seul bien qu'elle laissera derrière elle.

# Chapitre 8
# Sortir les documents de l’émir de Libye, une entreprise périlleuse
# Libye, janvier 2017

Il est 7 heures du matin. Après une nuit blanche à explorer le téléphone d’Oum Fatma, je prends la route du retour vers Misrata, laissant derrière moi les ruines et la désolation de la ville de Syrte. Je n’ai qu’une seule envie, que tout ceci finisse au plus vite. Je veux retrouver la tranquillité et la sécurité de la France pour pouvoir explorer le disque dur de l’émir en toute quiétude. Sur la route, sous un soleil d’hiver éclatant, Omar reste silencieux. À Misrata, il me dépose devant mon hôtel et me dit : « Ce que tu as dans ton sac doit servir à combattre ceux qui ont fait de notre pays une ruine. Je veux que le monde sache qui ils sont réellement. Je veux qu’ils n’arrivent plus à berner des jeunes et à prétendre défendre l’islam dans le monde. Je compte sur toi pour en faire un bon usage. » Je lui serre la main et lui réponds : « Je ferai de mon mieux Omar, tu peux compter sur moi. » Avant de démarrer, il me sourit et me promet de revenir me voir dans la soirée. Je me retrouve seul dans ma chambre avec l’ordinateur de l’émir et le téléphone de sa servante. Les deux objets sont installés sur mon lit. Je les observe sans oser y toucher. Une seule question me taraude : comment vais-je les sortir de Libye ? Je n’ai pas de contact fiable au sein des services de renseignements de l’aéroport de Misrata. Je ne peux pas non plus en parler au responsable de la ville sans mettre la vie d’Omar en danger et prendre le risque que les documents me soient confisqués. L’unique solution qui s’offre à moi est de quitter le pays comme je l’ai toujours fait, l’esprit

serein, pour ne pas éveiller de soupçons. Mes questionnements ne tardent pas à s'éteindre ; épuisé par une nuit sans sommeil, je lance une copie de l'ordinateur sur mon disque dur puis je m'endors avec la ferme intention de partir de Libye le plus vite possible. Vers 18 heures, Omar me rejoint à l'hôtel. Il a l'air joyeux et reposé. Les cheveux gominés et les lunettes de soleil sur la tête, il a troqué sa tenue militaire contre une belle chemise blanche et un pantalon bleu. Il a retrouvé le look de l'insouciance de la jeunesse. « Tu as un rendez-vous galant ?

— J'aurais bien aimé, mais dans ce pays il vaut mieux s'abstenir sinon tu risques gros. Pour l'instant je n'ai rien à offrir à une femme pour prétendre à un mariage. Je n'ai ni travail ni argent. Ma famille n'est pas riche, elle ne peut pas prendre en charge un tel fardeau. »

Après lui avoir rendu l'ordinateur et expliqué mon envie de quitter la Libye, nous filons vers une agence de voyages pour décrocher un vol pour Tunis. « Ne t'inquiète pas, m'explique Omar, en Libye les agences restent ouvertes jusqu'à 20 heures. » Mon billet en poche, nous prenons la direction d'un kebab du centre-ville. Nous sommes les seuls clients. Le patron nous installe deux chaises sous un arbre éclairé par le néon d'un lampadaire. Aucun de nous n'évoque plus les documents de l'émir.

Le lendemain, Omar me dépose devant le hangar en préfabriqué qui fait office d'aéroport à Misrata. Le hall d'accueil est presque vide. Une poignée de jeunes qui se rendent visiblement en Tunisie pour faire la fête se gaussent en regardant des images sur un iPhone. Un combattant blessé à la tête et à la jambe, assis aux côtés de son père, les observe. Lui se dirige manifestement vers l'une des cliniques privées avec laquelle le gouvernement de Tripoli a signé une convention pour soigner les blessés. Face au militaire qui me demande la raison de mon séjour en Libye, je n'en mène pas large. Je présente mon passeport et ma carte d'embarquement et j'explique simplement que je suis journaliste. J'improvise avec aplomb un sujet de reportage à la gloire des combattants de Misrata. Le douanier qui a plus l'allure d'un militaire de carrière que d'un fonctionnaire me fixe du regard. Il examine mon passeport minutieusement. J'ai l'impression qu'il va finir par donner l'ordre aux deux soldats postés derrière lui de fouiller mes bagages et de visualiser mes rushes de tournage. J'essaie de garder mon calme et de paraître le plus détendu possible. Le temps me semble interminable. L'homme finit par apposer un tampon avec énergie sur mon

document de voyage et me le tend sans dire un mot. Jamais le clic-clac d'un tampon ne m'a fait autant plaisir. Enfin assis dans l'avion, j'envoie un message à Omar : « Tout va bien, je suis dans l'avion. » Après une escale à Tunis, je saute dans le dernier avion à destination de Paris. À l'atterrissage, j'envoie un SMS à Nicolas, le rédacteur en chef : « Je suis à Paris, tout est OK. » Il me répond : « Heureux de te lire, et bravo. »

Je passe les semaines suivantes enfermé chez moi à explorer un à un chaque dossier, chaque élément du disque dur de l'émir. Ma plus grande hantise est de passer à côté d'un document qui annoncerait un attentat futur. J'ai le sentiment de hacker le cerveau d'un émir et de voyager au cœur de la tête et de l'âme d'une organisation terroriste.

# Chapitre 9
# Terroriser pour mieux régner

Abou Abdellah al-Masri, l'émir de Syrte, est un homme organisé. Sur son disque dur, il n'y a rien de superflu. À la lecture de ses documents, je comprends qu'il est encore plus important qu'Omar me l'avait annoncé. Je n'imaginais pas constater qu'il était une pièce maîtresse de la mise en place du pouvoir de Daech à Syrte. D'après ses échanges avec les autres membres de l'administration de Daech, son rang lui permet de donner des ordres à la plupart des chefs de la ville de Syrte. Tout passe par lui : le transfert de prisonniers, l'acceptation d'un nouveau membre au sein de Daech, l'embrigadement des enfants, jusqu'à la validation des condamnations à mort… La plupart des décisions de gouvernance ne sont pas appliquées sans son approbation. Au chef des armées de la ville, il écrit : « Je ne vois aucun inconvénient à transférer le soldat Abou Zoheir de son poste au tribunal islamique à la caserne militaire, si cela peut rendre service… » (document 3).

الدولة الإسلامية

الرقم :

التاريخ : ٣٠/ ٤ / ١٤٣٦

## إذن نقل

بسم الله الرحمن الرحيم

إلى : ..... حفظهم الله ورعاهم.

لا مانع لدينا من نقل الأخ : ..... رقم البطاقة : .....

المنتسب لـ : ..... إلى : .....

إن كان في ذلك خدمة للإسلام والمسلمين، ونأمل منكم إرسال صورة عن قرار النقل إلينا

وجزاكم الله خيراً

الإداري

الأمير

صورة إلى :
الأرشيف

Document 3

Dans un communiqué interne (document 4), adressé à tous les responsables de la ville, chef de guerre et police islamique compris, il ordonne de vérifier l'identité de tous les membres de leurs unités. « Tous les hommes, écrit-il, par la grâce de Dieu, doivent présenter un papier les autorisant à habiter dans des bâtiments appartenant à l'État islamique. »

Avant d'exécuter un condamné à mort, l'émir reçoit une lettre du responsable du tribunal islamique qui l'informe de la date de l'application de la sentence (document 5). « À notre vénérable émir de la ville, que Dieu vous garde, je vous informe que le tribunal a jugé l'affaire numéro 175. Il a été décidé de sectionner un membre du prisonnier. Après concertation avec le chef de la police islamique, nous avons défini que le jour de l'exécution de la sentence sera mardi, après la prière de l'après-midi… »

Rangées méticuleusement dans un dossier intitulé « État et employés », les lettres de ses subordonnés prouvent une à une la mainmise de l'émir sur chaque aspect de la vie quotidienne des habitants de Syrte. Les droits individuels fondamentaux sont inexistants. L'émir s'immisce dans la vie privée des citoyens, mais aussi dans celle de ses soldats. Il peut incarcérer les personnes sans motif et sans limite de temps. Le règne de la terreur est la règle. À lire les centaines de feuillets, je ne peux m'empêcher de faire l'analogie avec Hitler et le régime nazi. L'émir terrorisait les opposants et assurait la protection de ceux qui lui faisaient allégeance. Sur un document intitulé « Archive des dossiers traités par le tribunal », je découvre le nom de quarante-neuf condamnés à mort. Chaque semaine, le juge de l'État islamique lui rédige un rapport avec le nombre de dossiers traités où sont stipulés le nom de l'accusé et la sentence (document 6).

الدولة الإسلامية
ولاية طرابلس
مركز العقارات والخراج

بسم الله الرحمن الرحيم

الرقم : ٣١
التاريخ : ٢١ جمادى الأولى / ١٤٣٧هـ

إلى جميع أمراء المراكز والمفاصل في الدولة الاسلامية

نرجو من جميع أمراء المراكز والمفاصل في الدولة الإسلامية التأكد من أن الافراد الذين يعملون معهم ويسكنون في أملاك الدولة الإسلامية يحملون ورقة تثبت إسكانهم رسمياً من مركز العقارات وعلى من لا يحمل ورقة تثبت ذلك التوجه الى مركز العقارات لإتمام الاجراءات الرسمية.

نسخة الى:

- الإدارة العسكرية
- الشرطة الإسلامية
- المحكمة الشرعية
- مركز الدعوة والمساجد
- مركز الهجرة
- مركز الحسبة
- مركز بيت المال
- مركز الزكاة والصدقات
- مركز الأعلام
- المركز الأمني
- مركز الخدمات العامة

الدولة الإسلامية
مركز الحفارات
الأمني
ولاية طرابلس

الدولة الإسلامية

ولاية طرابلس

المحكمة الشرعية

الرقم

التاريخ: ٤ / ٦ / ١٤٢٧

بسم الله الرحمن الرحيم

إلى المكرم أمير المدينة حفظه الله ورعاه

السلام عليكم ورحمة الله وبركاته

لقد حكمت المحكمة الشرعية في الدعوى رقم (١٧٥) " حدود وجنايات " بالقطع (انظر المرفق)، وعليه نريد اشعاركم قبل تنفيذ الحكم بعد أن نسقنا مع الشرطة الاسلامية واستقر الراي على التوقيت التالي:

يوم الخميس الساعة بعد صلاة العصر

وبارك الله فيكم

مختم امير المحكمة

Document 5

Je découvre aussi que pour se débarrasser de toute voix discordante, l'émir déclare les opposants à son régime comme des sorciers utilisant la magie noire pour nuire à la nation islamique. La semaine du 7 au 13 mars 2016, Hafed Abou Bakr, Said et Abir ont été décapités sur la place publique. Sur le même rapport d'une dizaine de pages, Hamdi et deux autres habitants de Syrte ont eu droit à cent coups de fouet pour avoir couché hors mariage avec des femmes (document 7). L'amour n'a pas sa place au sein de l'État islamique. Et l'émir fait en sorte que cela se sache. « Les coups de fouet, écrit le juge, seront donnés sur la place publique en présence de la population. »

En parcourant ces documents, je pense à Christine, la mère d'un djihadiste français parti en Syrie. Je me dis qu'elle n'aurait jamais eu à vivre la souffrance qu'elle subit depuis le départ de son fils si celui-ci avait eu entre les mains les documents de l'émir. Il ne serait sans doute pas parti. Christine a été propulsée dans un monde qui n'est pas le sien, par un fils qu'elle a toujours chéri. Elle m'avait contacté pour l'aider à retrouver son fils. « Je pense à lui à chaque instant, m'explique-t-elle, je pense à l'enfant qu'il était, aux rires que l'on a partagés. Aujourd'hui je ne sais même pas s'il est mort ou vivant. » J'ai été touché par le désarroi de cette

**بداية الأرشيف الكتابي**

**أولا : إحالات إلى الحسبة / 25**

**ثانيا : إحالات إلى الجهاز الأمني / 9**

**ثالثا : صك وكالات لقبض الحقوق / 2**

**رابعا : الإستتابة / إجمالها 3340 قبل المحكمة ، و بعد المحكمة 270**

**خامسا : ورد من مكتب قاضي الحدود و الجنايات / 13 ملف تحقيق**

**سادسا : مصادرة عدد 180 عقار تابع للدولة الطاغوتية و تحويل ملكيتها للدولة الإسلامية**

**سابعا : إحالة 49 قضية إلى الشرطة الإسلامية لتنفيذ حكم الله فيهم .**

**هذه بإذن الله تتمة التقرير العام للمحكمة الإسلامية**

**و الله الموفق**

**و جزاكم الله خيرا**

## ج - قضايا السحر

| رقم | اسم صاحب القضية / المدعى عليه | نوع القضية | الجهة المحال منها /المدعية | (البينة) طريقة الحكم | الاجراء المتخذ |
|---|---|---|---|---|---|
| ١ | حافظ أبوبكر حافظ | السحر | الحسبة | الإقرار | القتل ضربة بالسيف حداً |
| ٢ | سعيد عبد السلام علي | السحر | الحسبة | الإقرار | القتل ضربة بالسيف حداً |
| ٣ | عبير سالم رمضان | السحر | الحسبة | الإقرار | القتل ضربة بالسيف حداً |

## د - الزنا

| رقم | اسم صاحب القضية / المدعى عليه | نوع القضية | الجهة المحال منها /المدعية | (البينة) طريقة الحكم | الاجراء المتخذ |
|---|---|---|---|---|---|
| ١ | حمدي فضل زكريا | الزنا | الحسبة | الإقرار | ١٠٠ جلدة بحضور طائفة من المؤمنين |
| ٢ | يحيى آدم يوسف إدريس | الزنا | الحسبة | الإقرار | ١٠٠ جلدة بحضور طائفة من المؤمنين |
| ٣ | أشرف عبد الباري عبد العزيز | وقع على امرأه من غير ايلاج خمس مرات | الشرطة الإسلامية | الإقرار | يستتاب من الردة و يجلد ٩٠ جلدة |

## ر – ترويع المسلمين

| رقم | اسم صاحب القضية / المدعى عليه | نوع القضية | الجهة المحال منها /المدعية | (البينة) طريقة الحكم | الاجراء المتخذ |
|---|---|---|---|---|---|
| ١ | هلال البنجلاديشي - أبو عمر التونسي | ترويع المسلمين | الشرطة الإسلامية | الإقرار | ٢٠ الجلد سوطا لكل منهما |
| ٢ | حسن سالم جبريل | تهديد المسلمين | الشرطة الإسلامية | الإقرار | سجن يومين |
| ٣ | الزروق أحمد الزروق - نجار امراجع سعد | تهديد مسلم باسم الدولة | الشرطة الإسلامية | الإقرار | ٣٠٠ جلدة تفرق على ثلاثة أيام أمام الناس |
| ٤ | هيبة مسعود النقراط | خطف | الشرطة الإسلامية | الإقرار | إطلاق سراحه لبراءته |
| ٥ | عبد الهادي خالف الفقي | اعتداء على مسلم | الشرطة الإسلامية | الإقرار | السجن شهر |
| ٦ | الهمالي الصغير حسن | حمل سلاح | الشرطة الإسلامية | الإقرار | اطلاق سراحه لحسن سيرته |
| ٧ | أشرف عمر خليفة | حيازة سلاح بعد الإستتابة | الشرطة الإسلامية | الإقرار | سجن ١٠ أيام |

mère. Son fils, Thomas, est un jeune introverti qui cherchait un sens à sa vie. Il s'est converti à l'islam en mai 2014. Il avait vingt-sept ans. Il a été recruté entre les murs d'un garage en région parisienne. Son mentor n'est autre que Fabien Clain, l'auteur du message audio revendiquant au nom de Daech les attentats du 13 novembre à Paris. Un redoutable recruteur. Il a radicalisé et déraciné des dizaines de jeunes. Thomas est l'une de ses dernières victimes. À son contact, il s'est métamorphosé en quelques semaines. Pour le retrouver, Christine a d'abord navigué au hasard sur les sites djihadistes dans l'espoir de voir une photo, une vidéo de celui qu'elle a toujours choyé et protégé. Quinze mois sans nouvelles de lui, quinze mois d'attente du moindre signe de vie, une souffrance infinie… Face au monde, elle se tient droite, la tête haute, mais vivre dans l'absence la détruit de l'intérieur. J'ai accepté de l'aider à le retrouver. Nous sommes partis en mars 2017 vers la frontière syrienne. Sur l'esplanade d'une mosquée située à quelques centaines de mètres de la Syrie, Christine a croisé un groupe de femmes en noir dont on ne percevait que les yeux. Elle les a regardées et s'est effondrée en larmes. « Elles sont chez elles, m'a-t-elle dit, elles ont le droit de vivre comme elles le veulent et de pratiquer leur religion comme elles le souhaitent, mais moi qui aime la vie, moi pour qui la liberté des femmes est primordiale, je ne peux imaginer mon fils partager sa vie avec une femme comme ça. » Elle s'est approchée timidement des femmes et, prenant son courage à deux mains, elle leur a expliqué son histoire. L'une d'entre elles l'a prise dans ses bras, et lui a dit : « Je comprends ta douleur, moi aussi j'ai perdu dans cette guerre deux de mes enfants. » Christine lui montre la photo de son fils. La femme en noir la regarde et lui dit : « Il est beau. » Elle lui promet de diffuser la photo sur son Facebook. Et chacune est repartie en silence de son côté, les larmes aux yeux.

Après des jours d'enquête et de prise de contact, j'ai réussi à convaincre Abou Mohamed, l'un des plus grands chefs de guerres djihadistes basé en Syrie, d'accepter une conversation téléphonique avec Christine. Un coup de fil inespéré. Pour Christine, il met fin à quinze mois de silence. Christine, la voix tremblante, lui demande de retrouver Thomas censé être dans son unité de combat. Il lui répond : « Thomas est un frère qui est venu nous aider dans notre combat en Syrie, je vais tout faire pour le retrouver et vous aider. » Mais Christine n'aura finalement jamais de nouvelles de son fils et rentrera en France le cœur brisé. Avant de quitter la Turquie, elle m'a demandé de revenir à la frontière syrienne, une dernière fois, comme un ultime adieu. Dans un champ d'oliviers, elle s'installe sous un arbre, scrute l'horizon, et

me dit : « J'aimerais tellement qu'il sache que je suis là. Je sais que même si je crie il ne va pas m'entendre. J'aimerais tellement qu'il m'entende lui dire que je l'aime. Ces fous furieux ont pris mon fils. Ils ont gâché sa vie et celle de sa famille », et elle s'effondre en larmes.

Aujourd'hui, j'aime à penser que Christine n'aurait jamais vécu ce calvaire si Thomas, comme plusieurs djihadistes européens embrigadés, avait eu entre les mains les dossiers de l'émir de Syrte et s'il avait découvert l'hypocrisie de leur discours et la barbarie de leurs lois. En une semaine, l'émir de Syrte a infligé mille quatre cents coups de fouet à une vingtaine de personnes. Leurs seuls torts : avoir osé écouter de la musique, tirer sur une cigarette ou insulter la religion musulmane. La majorité d'entre elles ont reçu leur châtiment sous les yeux de leur famille et de leurs enfants. Des centaines de listes prouvent à quel point l'émir de Syrte faisait régner la terreur pour mieux asseoir son pouvoir et limiter la rébellion (documents 8 et 9).

Alors qu'Abou Abdellah al-Masri brandit au sens littéral le Coran pour justifier la condamnation à cent coups de fouet de Yahia Adam pour adultère, il n'hésite pas à utiliser son pouvoir pour rendre le viol des esclaves « halal ». L'émir préconise l'abstinence jusqu'au mariage, mais pour les djihadistes, rien n'est réellement interdit. La sexualité est débridée. Isabella, une Érythréenne, l'a découvert à ses dépens. À vingt et un ans, elle a quitté sa terre natale pour l'Europe. Lors de son voyage, elle a bravé la mort dans le désert. Elle a évité d'être dépouillée par des passeurs véreux pour réaliser son rêve : rejoindre sa cousine en Italie. Son voyage s'arrête brutalement le jour où elle croise une patrouille de Daech aux alentours de la ville de Syrte. Ce jour-là, sa vie se transforme en cauchemar. Durant neuf mois, elle va devoir assouvir les moindres désirs des djihadistes. Mariée de force à sept reprises, considérée comme une marchandise dont on se sépare une fois le plaisir de la chair évanoui, elle est régulièrement battue et enchaînée. Profitant d'un bombardement de la coalition, Isabella a réussi à fuir. Lors de son interrogatoire par les services de renseignements libyens, elle raconte sans hésiter son calvaire. Elle se rappelle du jour où l'un des djihadistes l'a installée sur un tapis sur le toit d'une maison. Trois hommes l'ont rejoint. Ils l'ont violée tour à tour. L'un d'eux justifie son acte en lui expliquant : « Tu n'es pas musulmane, tu es notre butin de guerre. On a le droit de faire de toi ce qu'on veut. » Isabella voulait mourir, elle priait pour qu'une bombe lui tombe dessus. Aujourd'hui, les trois djihadistes sont probablement morts.

Isabella ne désire qu’une chose, retourner chez elle, auprès des siens, et essayer d’oublier.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| ٩ | غانم عطية غانم | ترك كتيبة الجالط قبل معركة حي رقم ٣ | الشرطة الإسلامية | الإقرار | يستتاب ثم يفرج عنه |
| ١٠ | عز الدين الشطشاطي | العمل في الشرطة الطاغوتية | الشرطة الإسلامية | الإقرار | يقتل ردة |
| ١١ | عبد الحميد رمضان | الشرطة الطاغوتية | الشرطة الإسلامية | الإقرار | يقتل ردة |
| ١٢ | رجب محمد اشليب | الشرطة العسكرية سرت | الشرطة الاسلامية | الإقرار | يستتاب من ردته و يحال للحسبة لتعلم أمر دينه |
| ١٣ | رمضان عبد السلام المبروك | حجاب يتداوى به و يعتقد فيه النفع | الشرطة الإسلامية | الإقرار | يستتاب و يحال للحسبة لتعلم دينه |
| ١٤ | محمد سالم عبد السلام | مديرية بنغازي | الشرطة الإسلامية | الإقرار | يقتل ردة |
| ١٥ | المدني حامد أحمد | كلية القانون | الشرطة الإسلامية | الإقرار | يحال للحسبة لتعلم دينه |
| ١٦ | أحمد مصطفى محمد | شرطة سبها واستقال لاسباب مرضيه | الشرطة الإسلامية | الإقرار | يستتاب و يعطى دروساً في العقيدة |
| ١٧ | سالم علي فرج | صحوات بنغازي | الشرطة الإسلامية | الإقرار | يقتل ردة |
| ١٨ | علي حامد علي الشريف | يصف الدولة بالآلام | الشرطة الإسلامية | الإقرار | يسجن شهر و يعلم أمر دينه |
| ١٩ | رافع بلعيد محمد | ردة مركبة | الحسبة | الإقرار | القتل ردة |
| ٢٠ | محمود مصطفى السيوي | سب الدين | الشرطة الإسلامية | الإقرار | يستتاب و يفرج عنه نظراً لصلاح حاله |
| ٢١ | رمضان عبد الله رمضان | وزارة الداخلية- مستقيل | الشرطة الإسلامية | الإقرار | يستتاب و يحال للحسبة لتعلم الدين |
| ٢٢ | أحمد محمد لعبيا | عسكري في نظام القذافي | الشرطة الإسلامية | الإقرار | يستتاب و يحال للحسبة لتعلم الدين |
| ٢٣ | المبروك محمد عبد الله | ترك الصلاة | ثبت عنه في مجلس القضاء | الإقرار | يستتاب و يحال للحسبة لتعلم الدين |
| ٢٥ | علي محمد المنوسي | العمل في شركة نفطية | الشرطة الإسلامية | الإقرار | يبين له ويستتاب و يطلق سراحه |
| ٢٦ | حمدي أحميد محمد | قناة ليبيا الوطنية | الشرطة الإسلامية | الإقرار | يستتاب و يحال للحسبة لتعلم دينه |

**بداية** ـ الأرشيف المجدول

## أولا: الحدود والجنايات

### أ_المسكرات

| رقم | اسم صاحب القضية المحامى المدعى عليه | نوع القضية | الجهة المحال منها /المدعية | (البينة طريقة الحكم | الإجراء المتخذ |
|---|---|---|---|---|---|
| ١ | اهليل عبدالهادي مصباح | تعاطى خمر | جهاز الامن | الاقرار | الجلد حدا ٤٠ سوطا |
| ٢ | محمد صالح عبدالدائم | تعاطى خمر | الحسبة | الاقرار | الجلد حدا ٤٠ سوطا |
| ٣ | محمد صالح حسن | تعاطى خمر | الحسبة | الاقرار | الجلد حدا ٤٠ سوطا |
| ٤ | يحيى محمد ابراهيم | تعاطى خمر | الحسبة | الاقرار | الجلد ٤٠ سوطا وسجن عشرون يوما لكونه لا ينكر مصادقة النصارى |
| ٥ | عبدالقادر اسماعيل على | تعاطى خمر | الحسبة | الاقرار | الجلد ٤٠ سوطا ويسجن الى حين تعلم دينه ومعنى لا اله الا الله وما ينافضها |
| ٦ | احمد محمد على | تعاطى الخمر | الحسبة | الاقرار | الجلد ٤٠ سوطا ويسجن بعدها الى حين يتعلم دينه لجهله للتوحيد |
| ٧ | اسماعيل على عبدالحميد | تعاطى حشيش | الحسبة | الاقرار | الجلد ٤٠ سوطا |
| ٨ | محمد غيث القذافي | تعاطى الخمر | الحسبة | الاقرار | الجلد ٤٠ سوطا |
| ٩ | حافظ ادم | تعاطى الخمر | الحسبة | الاقرار | الجلد حدا ٤٠ سوطا |
| ١٠ | سالم عبداللطيف | تعاطى خمر | الحسبة | الاقرار | الجلد حدا ٤٠ سوطا |
| ١١ | حمد القذافي | تعاطى خمر | الحسبة | الاقرار | الجلد ٨٠ سوطا لسوء سيرته |

D’un côté Daech diffuse des images de djihadistes distribuant des cadeaux et des jouets à la population, incitent les jeunes du monde entier à venir vivre sous la bannière de l’État islamique et d’un autre côté ses dirigeants organisent la mise en place d’un État totalitaire, barbare, où la notion de liberté n’existe plus. À Syrte, en 2014, l’émir structure son État et distribue les postes à ses plus proches lieutenants. Sous le titre « Programme pas à pas vers la construction du tribunal » (document 10), l’émir convie ses bras droits à réfléchir à la mise en place d’un tribunal islamique. Il écrit : « Aujourd’hui nous vivons sous l’autorité de l’État islamique, il est temps de réfléchir à l’architecture de notre tribunal. » Sous forme de question, il propose une réunion pour définir les responsabilités de chacun. Il s’interroge sur le choix de la personne qui devra prendre en charge la direction du tribunal. Il invite ses bras droits à mettre en place une formation pour les futurs juges qui vont le seconder et s’interroge sur les sentences à mettre en place pour chaque crime. « Ces derniers seront, dit-il, divisés en quatre catégories. » Abou Abdellah al-Masri explique que la population doit comprendre que dorénavant, c’est la charia qui sera appliquée. « Il faut, dit-il, qu’ils prennent conscience que notre loi islamique est différente de celle appliquée par les tribunaux des mécréants. »

## بسم الله الرحمن الرحيم

## إذاعة البيان : برنامج خطوة بخطوة – المحكمة

1 : الآن نعيش في ظل الدولة الإسلامية وتطبيق شرع الله وسنة الرسول صلى الله عليه وسلم هل من الممكن أن نتحدث عن هيكلية المحكمة بالعموم ؟

2: كم عدد الإختصاصات داخل المحكمة ؟

ابو عامر 3 : كيف يتم اختيار القضاة وعلى أي أساس ؟ وهل هناك دورات لتطوير القضاة وإبراز القضاة الجدد ؟

حنين 4 : في الشريعة الإسلامية تقسيم فريد للجرائم والعقوبات ذلك انها تقسم الجرائم الى جرائم فيها حدود وجرائم فيها قصاص وجرائم فيها تعزير هل من الممكن أن تبين لعامة المسلمين تفصيل هذه الجرائم بتعريفها ؟

الصعبة والرشاة 5 : الإمتناع عن الزكاة أو ترك الصلاة المفروضة كيف يتم تعزيرهم ؟

عبدة 6 : الشريع الإسلامية قد بينت وعينت نوع عقوبات التعزير ومنها التوبيخ والهجر والوعظ والحبس والجلد الخ .. هل هناك حد معين ومدة معينة لمثل هذه العقوبات على سبيل المثال ؟

عبدة 7 : الشريعة الإسلامية بينت الجرائم والعقوبات بالنصوص من الحدود والقصاص نأمل أن تبين لعامة الناس مصادر الأحكام الشرعية مع علمنا بأن القرآن والسنة والقياس والإجماع هي أهم المصادر ولكن نريد أن تعرف للعامة كيفية سير المحكمة والفرق بينها وبين المحاكم الوضعية التي تحكم بغير ما انزل الله ؟

عبدة 8 : هل يعتبر العرف مصدر من مصادر الشريعة وكيف يكون ؟

Quelques jours plus tard, les juges sont nommés et validés par l'émir. Dans un document écrit d'abord à la main, rédigé par la suite au propre sur un ordinateur intitulé « Liste et situation matrimoniale des responsables du tribunal islamique » (documents 11, 12 et 13), on peut lire leurs noms, leurs nationalités, s'ils sont mariés ou célibataires, le nombre d'enfants, le nombre de leurs épouses et plus étonnant encore le nombre de leurs esclaves. Abou Omar al-Kirouani a été nommé émir du tribunal. Il est marié et a une enfant. Tandis qu'Abou Bakr al-Jazraoui, l'un de ses seconds, a une épouse mais aussi deux esclaves. Au total, ce sont quinze djihadistes « élus » au poste de juge et qui vont durant trois années décider du sort de la population. Deux seulement sont de nationalité libyenne. La plupart sont égyptiens ou soudanais, trois d'entre eux ont pour nom de guerre « al-Mouhajer », qui prouve qu'ils viennent de terres non musulmanes.

Ces quinze juges ont passé plus de trois ans à terroriser la population et à condamner à mort à tour de bras. Chacun de leur verdict est motivé par une jurisprudence basée sur un extrait du Coran ou sur des écrits qui font référence à des savants musulmans de renom, tels que Ibn Taymiyya (1263-1328), ou Ibn Abidin (1783-1836). Les livres numérisés de ces derniers sont gardés précieusement par l'émir de Syrte dans son disque dur. Il devait y faire référence à chaque fois qu'une question sur la légitimité de l'une de ses actions lui était posée. Ces manuscrits lui ont permis de justifier l'injustifiable et d'ancrer la division dans les esprits entre « eux », les vrais musulmans vivant sous la bannière de Daech, et les autres, « nous », musulmans mécréants, juifs, jeunes attablés à une terrasse de café sirotant un verre de vin, qui ne mériterions que la mort. Ce procédé a été utilisé par Ben Laden et al-Qaida. Daech l'a amélioré et en a fait le socle de son pouvoir. Une maison d'édition qui porte le nom d'al-Hima a même été créée pour l'occasion. Elle a pour but de diffuser au plus grand nombre une argumentation théologique sophistiquée. Elle encourage des milliers d'hommes prêts à mourir ou à tuer en son nom à rejoindre Daech. Mais la théologie et les règles basées sur les préceptes de l'islam ne sont qu'une façade. Les hauts dirigeants de Daech n'ont aucun scrupule à ignorer leurs propres lois lors de voyages clandestins en Turquie. Ils s'adonnent au plaisir de la vie qu'ils interdisent aux autres et qu'ils n'hésitent pas à condamner publiquement. En mars 2016, lors d'un voyage à Gaziantep, j'ai rendez-vous avec un djihadiste membre de Jabhat al-Nosra, la branche armée d'al-Qaida en Syrie. Il m'a fallu du temps et de la patience pour le convaincre de me rencontrer. Notre entretien se déroule dans un appartement situé dans une

résidence bourgeoise de la banlieue de la ville. L'homme d'une quarantaine d'années se présente habillé d'un jean délavé, d'une chemise bleu nuit et une cigarette à la main. Il a une légère cicatrice sur la joue et les traits de son visage sont loin d'être réguliers, ce qui accentue son air dur. Ses yeux sont un peu enfoncés et d'un noir profond. Il porte autour du poignet une gourmette en argent et arbore en permanence un sourire espiègle. « Tu es rasé et habillé à l'occidentale », lui fais-je remarquer. Il écrase sa cigarette à moitié consumée et me répond : « Rien dans la religion musulmane ne m'empêche de le faire. Et pour passer inaperçu, il vaut mieux être vêtu comme ça. Les Turcs ne sont plus très accueillants. » Il s'exprime sereinement. Il a l'air sûr de lui. Il poursuit : « Ici, je me repose. Je viens de quitter les combats et comme tout le monde j'ai besoin de temps à autre de me vider la tête. » Après une longue discussion, il m'avoue par la suite à demi-mot ne pas hésiter à profiter de son passage en Turquie pour prendre du bon temps avec des filles.

| | الإسم | العمل المكلف به | الحالة الاجتماعية | عدد الأبناء | عدد الزوجات |
|---|---|---|---|---|---|
| ١ | أبو عمر القيرواني | أمير المحكمة | متزوج | ٢ | ١ |
| ٢ | أبو عبيدة المهاجر | قاضي (معهد وجنايات) | متزوج | - | ١ |
| ٣ | أبو إسلام | قاضي أحوال شخصية | متزوج | | |
| ٤ | أبو عائشة | سكرتير (حدود وجنايات) | متزوج | ٣ | ١ |
| ٥ | أبو أمير السوداني | كاتب قاضي (حدود) | متزوج | - | ١ |
| ٦ | أبو محمد الأنصاري | كاتب قاضي (أحوال شخصية) | - | - | - |
| ٧ | أبو جهاد | الأرشيف | متزوج | | |
| ٨ | أبو بكر الجزراوي | استعلامات | متزوج | ٢ | ١ ٤ بنات |
| ٩ | [illegible] الأنصاري | | | | |
| ٩ | أبو مالك | كاتب القضاة | متزوج | ٢ | ١ |
| ١٠ | أبو الوليد | كاتب عدل | - | - | - |
| ١١ | أبو جندل الأنصاري | تسجيل دعاوى | - | - | - |
| ١٢ | أبو طلحة السوداني | سكرتير أحوال شخصية | - | - | - |
| ١٣ | أبو محمد المهاجر | قاضي (معاملات) | متزوج | ٢ | ١ |
| ١٤ | أبو الدرداء الصعيد | سكرتير قاضي معاملات | - | - | - |
| ١٥ | أبو الجود الأنصاري | | متزوج | ١ | ١ |
| ١٦ | أبو الخليل المهاجر | إدارة المحكمة | - | - | - |

الدولة الإسلامية
قاضي محكمة الأحوال الشخصية
ولاية طرابلس - بيروت

# جدول يوضح الحاله الاجتماعيه للمنتسبين للمحكمه الشرعيه

| | الاسم | العمل المكلف به | الحالة الاجتماعية | عدد الابن اء | عدد الزوجات | عدد السب ايا |
|---|---|---|---|---|---|---|
| ١ | أبو عمر القيرواني | أمير المحكمه | متزوج | ٢ | ١ | |
| ٢ | أبوعبيده المهاجر | قاضي الحدود والجنايات | متزوج | | ١ | |
| ٣ | ابواسلام الانصارى | قاضي أحوال شخصيه | متزوج | ١ | ١ | |
| ٤ | أبوعائشه المصري | سكرتير حدود وجنايات | متزوج | ٣ | ١ | |
| ٥ | أبو الاميرالسودان ي | كاتب قاضى حدود وجنايات | متزوج | | ١ | |
| ٦ | أبومحمد الانصاري | كاتب قاضي أحوال شخصيه | اعزب | | | |
| ٧ | أبوجهاد الانصاري | أرشيف المحكمه | متزوج | ١- وأمه | ١ | |
| ٨ | أبوبكر الجزراوي | استعلاما ت | متزوج | ٢ | ١ | ٢ |
| ٩ | أبومالك الانصاري | كاتب القضاه | متزوج | ٢ | ١ | |
| ١٠ | أبوالوليد الانصاري | كاتب العدل | اعزب | | | |
| ١١ | أبوجندل الانصاري | تسجيل دعاوى | اعزب | | | |
| ١٢ | أبوطلحه السوداني | سكرتير أحوال شخصيه | اعزب | | | |
| ١٣ | أبومحمد المهاجر | قاضي معاملات | متزوج | ٢ | ١ | |

جدول يوضح الحاله الاجتماعيه للمنتسبين للمحكمه الشرعيه

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| ١٤ | أبوالدرداء الصعيدي | سكرتير قاضي المعاملات | اعزب | | | |
| ١٥ | أبوالجود الانصاري | بريد المحكمه | متزوج | ١ | ١ | |
| ١٦ | أبوخليل المهاجر | إدارة المحكمه | اعزب | | | |
| | | | | | | |
| | | | | | | |
| | | | | | | |

Document 13

Cette hypocrisie des combattants de Daech est une pratique courante des hauts dirigeants de ce groupe terroriste. Abou Abdellah al-Masri, l'émir de Syrte, ne déroge pas à la règle. Lui qui incite ses juges à condamner à tout va n'hésite pas à ordonner d'enterrer les actions néfastes à l'image de Daech commises par les membres de son clan. Il écrit au tribunal islamique (document 14) : « Je voudrais vous signaler l'affaire de notre frère Al Baghdadi al-Masri. Celui-ci m'a avoué que lors d'une action menée avec Jahfar al-Guazaoui, et durant laquelle ils ont réussi à mettre la main sur un groupe d'Européens, il a violé l'une des femmes du groupe. Cet acte a été commis peu avant le mois de ramadan. Je voudrais que cette affaire soit étouffée. »

الدولة الإسلامية
ولاية طرابلس

العدد: ٢٩/ ١ / ١٤٣٦
التاريخ: ١٢ / ١١ / ٢٠١٥

إلى / المحكمة الشرعية، ولاية طرابلس/ مدينة سرت...

نحيل إليكم قضية الأخ/البغدادي المصري؛ وهو قد أقر بأنه ذهب مع جعفر الغزاوي، وقبضوا على مجموعة من النصارى، وقد وطئ البغدادي المصري إحداهن على أنها سبية، وهو غير محصن. وكانت تلك الحادثة قبل رمضان الماضي.

ونرجو منكم الستر على الأخ فيما يرد من قضيته...

وجزاكم الله خيرا

الدولة الإسلامية
ولاية طرابلس
أمير مدينة سرت

Document 14

Cette lettre est datée du 12 novembre 2015. À la même époque, une vingtaine d'employés de l'hôpital de Syrte, tous de nationalité étrangère, avait décidé de fuir la ville au volant d'un bus. Ils ont été interceptés et kidnappés par trente membres de Daech alors qu'ils étaient en route vers Tripoli. Une femme serbe et une autre de nationalité ukrainienne faisaient partie du voyage.

À cette même époque, le Pentagone annonçait triomphalement que le chef de Daech en Libye avait été tué par un raid de l'armée américaine. D'après le communiqué envoyé à toutes les rédactions, cette action aurait permis de tuer Abou Nabil, également connu sous le nom de Wissam Najm Abd Zayd al-Zubaydi, d'origine irakienne et ancien membre d'al-Qaida. « La mort d'Abou Nabil va réduire la capacité de Daech à remplir les objectifs du groupe en Libye, et notamment le recrutement de nouveaux membres de Daech, l'établissement des bases en Libye et la planification d'attentats à l'extérieur contre les États-Unis », avait alors déclaré l'état-major américain. Et alors que l'armée américaine annonçait le succès de son action sur les réseaux djihadistes en Libye, Abou Abdellah al-Masri, se réjouissait de son côté de la mainmise sur Syrte et sur les champs pétroliers avoisinants. Il met en scène ses hommes marchant fièrement dans les rues de la ville. L'embrigadement de la population est en marche. Le tribunal islamique organise des cours d'islamisation au sein des administrations, des écoles et des mosquées (documents 15 et 16). Les imams sont choisis par l'émir du tribunal. L'intitulé du cours et l'heure de la séance sont programmés à l'avance. La plupart des enseignants sont originaires d'Égypte, sauf celui destiné à former les étrangers aux préceptes de l'islam. Lui est de nationalité népalaise. Le lieu des cours destiné aux étrangers n'est pas défini, ce qui laisse à croire qu'ils étaient tous regroupés au même endroit. « Un cours nocturne, écrit-il. Il est obligatoire pour faire partie de l'État islamique. »

Et gare à ceux qui décident de se porter absents. Abou Abdellah écrit : « À mon frère l'émir du tribunal islamique, je vous demande de n'accepter aucun nouvel arrivant avant qu'il n'ait rendu ses armes s'il en a et qu'il ait suivi les cours d'islamisation… Je vous demande aussi de convoquer tous ceux que vous avez acceptés dernièrement et qui sont issus du quartier 3. Ils doivent rendre leurs armes. J'ai été informé que parmi eux se cachent des opposants. Il faut faire en sorte de les pousser à nous les désigner. »

Le programme des écoles de la ville de Syrte est lui aussi décidé par les hauts responsables de Daech. Dans un dossier intitulé « Les lionceaux du

califat » (documents 17 et 18), je découvre que l'éducation se résume à des cours sur l'islam et sur le comportement au sein de l'État islamique. Les matières scientifiques sont inexistantes. Six jours par semaine, les enfants libyens subissent un vrai lavage de cerveau et apprennent par cœur les versets du Coran. La récréation s'accompagne de la prière dirigée par leur enseignant. L'émir garde en mémoire sur son disque dur les emplois du temps de chaque établissement. Au travers d'un programme éducatif créé spécialement pour manipuler les consciences des bambins, Daech distillait son venin et préparait les générations futures. Les enfants ont été abreuvés d'histoire revisitée par les djihadistes pour assujettir leur liberté de jugement.

الدولة الإسلامية
ولاية طرابلس سرت

بسم الله الرحمن الرحيم

مركز الدعوة والمساجد

## ~: جدول الدروس في المساجد :~

اليوم / السبت 26/ ربيع الثاني / 1437هـ

1) قسم الدعوة و الملتقيات :-

| مقدم الدرس | موضوع الدرس | عنوان الدرس | المكان والوقت |
|---|---|---|---|
| معاذ المصري | عقـــيدة | كيف توحد الله | عمر بن الخطاب |
| أبو مصعب الأنصاري | عقـــيدة | شروط لا إله إلا الله | عثمان بن عفان |
| الصادق الأنصاري | فقـــه | الطهـــارة | نور الهُـدى |
| الصادق الأنصاري | عقـــيدة | ـــــ | حذيفـــة |
| أبو دجانة الأنصاري | عقـــيدة | ـــــ | أبو مصعب الزرقاوي |
| أبو دجانة الأنصاري | فقـــه | الطهـــارة | المسجد الكبير |
| عبد الرحمن المصري | حديـــث | حديث النبي (ص) | مسجد القدس |
| شجاع المصـــري | عقـــيدة | ـــــ | مسجد الإيمان |
| أبو يحي المصـــري | عقـــيدة | ـــــ | أبو عمر البغدادي |
| خطاب النيبالي | دعـــوة | للأجـــانب | في الليل |
| أبو البراء المصري | عقـــيدة | ـــــ | الجارف الكبير |
| أبو البراء المصري | عقـــيدة | ـــــ | الجارف الخلافة |
| أبو زياد المصري | دعـــوة | شبهات حول الدولة | في الليل |

2) قسم الخطابة والمساجد :-

- جولة ميدانية لمساجد منطقة جارف
- مواصلة توزيع نماذج الإعلان عن الوظائف

الدولة الإسلامية
ولاية طرابلس
مديرية سرت

المركز الأمني

التاريخ : ٢٧ / ٦ / ١٤٣٧
الرقم الإشاري ٩٦/ ج.م

**بسم الله الرحمن الرحيم**

**الأخ أمير المحكمة الشرعيّة ##** السلام عليكم ورحمة الله وبركاته :

**نرجوا منكم إبلاغ مسؤول مكتب الإستتابة بالمحكمة الشرعية عدم استتابة أيّ مرتد إلاّ بعد تسليم سلاحه وإلحاقهم بدورة شرعيّة بمركز الحسبة إن لم يحضر الدورة سابقا في المساجد أو تمّ غيابه عنها بدون عذر .**

**نرجوا منكم استدعاء الذين قمتم باستتابتهم في الفترة الأخيرة من حي رقم ٢ ، والطلب منهم تسليم سلاحهم وتقديم معلومات أكثر عن المرتدين الذين لا يزالون يترددون عليهم .**

**وبارك الله فيكم .**

الجدول الدراسي ربيع 2015/2014 حرر بتاريخ 2015/11/3

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| السبت | 11_9 تاريخ التشريع الإسلامي د/ صالح مهليل | 1_11 دراسات أدبية أ/ سالمة عبد الواحد | 4-2 اصول الفقه "ب" أ/ جلال فتح الله | | 12-9 الفقه المقارن أ/ جلال فتح الله | 2-12 اصول الفقه أ/ جلال فتح الله | |
| الأحد | 12-9 أحكام التلاوة أ/ احمودة خيرالله | 2-12 العقيدة "أ" أ/ احمودة خيرالله | 3-12 منهجية البحث أ/ فايزة احمد | | 12-9 القواعد الفقهية أ/ جلال فتح الله | | 5-2 الإعجاز القرآني أ/ احمودة خيرالله |
| الإثنين | 12-9 الأحوال الشخصية"أ" أ/ احمودة خير الله | 2-12 الأحوال الشخصية"ب" أ/ احمودة خيرالله | | | 12-9 تدريبات لغوية | | 5-2 احكام المعاملات أ/ احمودة خيرالله |
| الثلاثاء | 12-9 احتام المواريث"أ" أ/ فؤاد شرف | 3-12 احكام المواريث"ب" أ/ فؤاد شرف | 6-3 الأقضية والشهادات أ/ فؤاد شرف | | 12-9 دراسات بلاغية أ/ سالمه عبدالواحد | | |
| الأربعاء | 11-9 فقه الكتاب"أ" أ/ فؤاد شرف | 1-11 فقه الكتاب "ب" أ/ فؤاد شرف | 4-1 الحدود والجنايات أ/ فؤاد شرف | | | | |
| الخميس | 12-9 المكتبة العربية أ/ سالمة عبدالواحد | 3-12 السيرة النبوية د/ احمد التالب | | | 12-9 مقاصد الشريعة أ/ جلال فتح الله | | |

رئيس قسم الدراسات الاسلامية ( المكلف)

أ: جلال علي محمد فتح الله

Document 17

جدول الامتحانات النهائيه لقسم الدارسات الإسلامية لفصل الربيع 2015-2016م

| اليوم | التاريخ | التوقيت | قاعة الإناث (4) | قاعة الذكور (25) |
|---|---|---|---|---|
| الثلاثاء | 2015/12/29 | 11-9 | السيرة النبوية | |
| | | العدد | 25 | 6 |
| | | الإشراف | أحلام – جمال | عبدالباسط +محمد |
| الأربعاء | 2015/12/30 | 11-9 | [redacted] | |
| | | 1-11 | مقاصد الشريعة | |
| | | العدد | 36 | 14 |
| | | الإشراف | أحلام + احسين | محمد+ جمال |
| الخميس | 2015/12/31 | 11-9 | دراسات بلاغية + | |
| | | العدد | 78 | 20 |
| | | الإشراف | أحلام + احسين+ جمال | محمد احمد– عبدالباسط |
| السبت | 2016/1/2 | 11-9 | [redacted] تفسير "ب" | |
| | | العدد | 20 | 3 |
| | | الإشراف | أحلام+ احسين | جمال+ عبدالباسط |
| الأحد | 2016/1/3 | 11-9 | تاريخ التشريع الإسلامي – تدريبات لغوية | |
| | | العدد | 31 | 8 |
| | | الإشراف | أحلام + حسين | حمال+ عبدالباسط |
| الاثنين | 2016/1/4 | 11-9 | أحوال شخصية "أ" نكاح + أصول فقه "ب" | |
| | | العدد | 8 | 2 |
| | | الإشراف | أ/ حمودة + أحلام | أ/فواد – احسين |
| الثلاثاء | 2016/1/5 | 11-9 | فقه الكتاب "أ" + فقه الكتاب "ب" +طرق التدريس الخاصة | |
| | | العدد | 38 | 11 |
| | | الإشراف | أ/ حمودة +أحلام+ احسين | عبدالباسط – جمال |
| الأربعاء | 2016/1/6 | 11-9 | احكام المواريث "ب" + مكانة عربية | |
| | | العدد | 25 | 6 |
| | | الإشراف | أحلام + محمد | أ/ فواد + احسين |
| الخميس | 2016/1/7 | 11-9 | الاعجاز القرآني +تفسير "ه" | |
| | | العدد | 8 | 4 |
| | | الإشراف | أحلام + جمال | عبد الباسط + احسين |
| السبت | 2016/1/9 | 11-9 | أحكام التلاوة – الأضحية و الشهادات | |
| | | العدد | 20 | 3 |
| | | الإشراف | أحلام + احسين | جمال + عبد الباسط |
| الأحد | 2016/1/10 | 11-9 | [redacted] | |
| | | العدد | 39 | 13 |
| | | الإشراف | أ/ حمودة + أحلام | جمال + احسين |
| الاثنين | 2016/1/11 | 11-9 | [redacted] + دراسات ادبية | |
| | | العدد | 30 | 10 |
| | | الإشراف | أ/ حمودة +أحلام | أ/ فواد + عبدالباسط |
| الثلاثاء | 2016/1/12 | 11-9 | الفقه المقارن +منهجية البحث | |
| | | العدد | 25 | 13 |
| | | الإشراف | أحلام + احسين | أ/ فواد +عبد الباسط |
| الأربعاء | 2016/1/13 | 11-9 | القواعد الفقهية + تاريخ الأديان | |
| | | العدد | 23 | 8 |
| | | الإشراف | أحلام + جمال | أ/ فواد + احسين |
| الخميس | 2016/1/14 | 11-9 | أصول الفقه "أ" + مقاصد الشريعة | |
| | | العدد | 34 | 14 |
| | | الإشراف | أحلام + احسين | محمد – جمال |

يعتمد رئيس قسم الدراسات الإسلامية
أ/ جمال فتح الله

Document 18

Ce programme scolaire me rappelle ma rencontre avec une mère et ses deux enfants dans un camp de réfugiés à Dohuk, au Kurdistan irakien. C'était en juin 2015. À l'époque, j'enquêtais sur les enfants radicalisés, entraînés à tuer par Daech et obligés à faire allégeance à l'État islamique. Ces enfants étaient pris presque au berceau pour constituer l'armée de l'État islamique de demain. Les djihadistes les surnommaient les « lionceaux de Daech ». À l'époque, l'État islamique était puissant et narguait le monde avec des vidéos montrant des enfants à peine pubères s'entraînant dans des casernes militaires et menaçant le monde avec une kalachnikov à la main. Daech voulait s'inscrire dans la durée. Il formait et endoctrinait des milliers d'enfants qui vivaient sur leur territoire. Nagueb, treize ans, le plus âgé des deux enfants de cette femme, avait fait partie de ces apprentis soldats. Sa mère, elle aussi prisonnière des djihadistes, avait été choisie pour ses talents de cuisinière, afin de devenir une esclave au service d'un chef de guerre de la région. Elle avait réussi à convaincre son bourreau de garder auprès d'elle le frère de Nagueb, le plus jeune de ses enfants. Après neuf mois de dur labeur, elle avait gagné le droit de revoir son aîné avant son départ pour son premier combat. Une fois la famille réunie, elle a puisé dans tout l'amour qu'elle portait à ses petits pour trouver le courage de fuir en pleine nuit la maison de son « maître ». Installée dans un container de l'un des camps de réfugiés du Kurdistan irakien, elle me raconte : « Je me suis faufilée en pleine nuit avec mes deux garçons. J'ai choisi au hasard un appartement du quartier. J'ai frappé à la porte en priant de tomber sur une famille qui accepterait de nous aider. » Elle poursuit en affichant un sourire radieux : « Dieu a entendu mes prières. Il a mis sur ma route un jeune couple courageux qui nous a protégés et qui a réussi à contacter un passeur pour nous sortir de là. » Son fils Nagueb est pendu à ses lèvres. Il la regarde avec tendresse décrire leur périple vers la liberté. Difficile de croire que cinq jours avant notre rencontre, il s'entraînait encore pour décapiter au nom de Daech. Le visage de ce garçon me dit quelque chose. Je suis persuadé de l'avoir déjà vu quelque part.

« Est-ce que tu as été filmé par Daech quand tu t'entraînais avec eux ?

— Oui, me répond-il en cherchant du regard l'approbation de sa mère.

— J'ai l'impression de t'avoir déjà vu dans l'une des vidéos de propagande de l'État islamique. Veux-tu que l'on regarde ensemble si tu te reconnais ? »

Il hoche la tête. Je sors mon portable de mon sac et après quelques minutes de recherche, Nagueb dit à sa mère : « Regarde maman, c'est moi

sur cette vidéo. » Toute la famille s'agglutine autour de l'écran. La maman, les yeux ébahis, découvre son fils en tenue militaire, arborant sur son front l'emblème du djihad et écoutant son instructeur déclarer que « ce sont ces jeunes, les "lionceaux du Califat", qui vont libérer Rome de la main des mécréants ». Elle serre alors son fils dans ses bras et lui dit : « Tu n'as plus rien à craindre. La chance a souri à notre famille. » Au même moment, une autre mère arrive. Elle aussi a réussi à fuir, mais elle a laissé derrière elle son fils aîné. Il était le compagnon de chambrée de Nagueb. Elle n'a plus de nouvelles de lui depuis trois mois.

À Syrte, Abou Abdellah al-Masri a organisé de la même manière la formation des jeunes « lionceaux du Califat ». À lire les documents de l'émir, je constate que le système de gouvernance de Daech est lié à l'application stricte d'un programme mûrement réfléchi par les hauts dirigeants de l'organisation en Irak. Mais les documents prouvent que Daech est aussi une nébuleuse avec une multiplicité de centres de décision. Abou Abdellah se fonde sur les écrits et les règles dictés par la structure mère basée à Mossoul et à Raqqa, mais il a la liberté d'improviser et d'adapter les règles à la population locale. Dans un fichier intitulé « Images de nos vaillants combattants », je découvre qu'il reçoit des séquences de films du centre de communication de Daech situé à Raqqa. Les images sont brutes. Elles sont découpées de telle sorte que ses équipes puissent réaliser des films adaptés à la région qu'il dirige. Le centre du pouvoir basé en Irak et en Syrie donne la direction à prendre mais c'est en Libye, à Syrte, que le montage final est effectué. Daech mutualise les compétences et s'offre une communication haut de gamme à moindres frais dans toutes les régions qu'il dirige.

# Chapitre 10
# La spoliation des biens

C’est une rescapée de l’horreur qui garde dans ses yeux le souvenir de la peur et de la faim. Devant une maison d’un village aux alentours de la ville de Syrte, elle se tient debout quelques pas derrière son mari. Elle caresse les cheveux de l’un de ses deux enfants collés contre elle et écoute son époux raconter l’enfer de la vie sous Daech. Toute la famille a fui les combats, a survécu aux tirs des deux camps ennemis avant de trouver une âme charitable qui a accepté de les transporter et de les mettre à l’abri. Son nom, Oum Khadija. Elle a trente-trois ans. Elle finit par avancer vers moi et prend la parole. Elle veut, elle aussi, « témoigner pour expliquer, dit-elle, que ce sont des femmes qui sont venues, qui l’ont malmenée et lui ont retiré de force tous ses bijoux ». Ce jour-là, Oum Khadija a perdu les parures en or transmises de mère en fille depuis deux générations. Elle ne s’y résigne pas. Elle parle avec aplomb, agite ses mains, et voudrait que sa voix soit entendue. Ses yeux n’expriment plus que la rage enfouie en elle. Elle baisse le regard qui finit par s’attendrir quand elle croise celui de sa fille et elle dit d’une voix douce : « Elle n’aura jamais le droit de porter les mêmes bijoux que sa grand-mère. Je n’ai plus rien à lui offrir le jour de son mariage. Ils m’ont privé de ce bonheur. » L’histoire d’Oum Khadija ressemble à celle de centaine de milliers de Syriens, Irakiens et Libyens jetés malgré eux sur les routes de l’exode par les djihadistes de Daech. La plupart ont été spoliés de leurs biens, leur maison parfois brûlée, souvent squattée et les plus riches d’entre eux ont vu leurs terres confisquées. Oum Khadija n’a pas manqué de chance. La mainmise de Daech sur les biens de leurs « administrés » ne s’est pas faite au hasard des rencontres. Elle a été pensée et organisée étape par

étape. À Syrte, l'émir a d'abord invité la population à enregistrer tout ce qui leur appartenait – terres, bêtes, commerce, maison… – auprès des djihadistes. Sous l'intitulé « Communiqué important » (document 19), le responsable du tribunal de Syrte ordonne « à tous les musulmans vivant sous l'autorité de l'État islamique à Syrte et ses environs, d'enregistrer tous leurs anciens documents (d'achat de vente, de commerce, de bien foncier, etc.) auprès du tribunal ». Derrière ces mots se cache une menace à peine voilée. L'émir écrit : « Il faut savoir que toute personne qui détient des documents administratifs qui ne sont pas signés par les services de l'État islamique risque de se voir refuser dans le futur leur authenticité. »

La population, qui a naturellement peur de tout perdre, obéit. Le mari d'Oum Khadija comme la plupart des habitants de Syrte enregistre ses terres et son bétail. En quelques mois, l'émir détient une base de données sur la richesse de chacun qu'il va exploiter. La version légale de la spoliation est en marche. Son nom : l'impôt islamique. Une administration lui est dédiée. Elle se nomme « Beït al-male » littéralement « la maison des finances ». Des dizaines de milliers de reçus sont transférés à l'émir par cette structure et archivés par ses soins. Ces reçus indiquent le nom du djihadiste qui les a récoltés et la somme de son butin. Abou Abdrahman al-Tounsis était le plus zelé des percepteurs. Son nom apparaît sur des centaines de reçus. Il est de nationalité tunisienne. Et à lui seul, il a réussi à récolter en l'espace d'un mois plusieurs milliers de dinars (documents 20 et 21).

# ديوان القضاء والمظالم

المحكمة الشرعية في ولاية طرابلس - مدينة سرت

## بلاغ هام

بسم الله و الصلاة على رسول الله، أما بعد:

فعلى كل مسلم داخل دار الإسلام " مدينة سرت وما يتبعها " الالتزام بإبرام العقود في كل معاملاته ( بيع - شراء - أجار - توكيل - توثيق دين – رهن ...) وذلك في مكتب كاتب العدل بالمحكمة الشرعية.

مع العلم أن كل عملية تندرج ضمن هذا الباب يقع إجراؤها خارج مكتب كاتب العدل وبوثائق لا تعود للدولة الإسلامية ابتداءً من تاريخ إصدار هذا البلاغ سيتعرض أطرافها للمساءلة من قبل الجهات المختصة.

وجزاكم الله كل خير

الخميس: ٢٨ صفر ١٤٣٧

Document 19

Une fois le recensement terminé et l'impôt mis en place, l'étape suivante peut démarrer. Elle est beaucoup plus agressive. L'émir applique une politique de dépossession. Il cible d'abord les opposants à Daech et ceux qui ont réussi à fuir, avant de s'attaquer d'une manière aléatoire aux habitants de la ville. Tous verront leurs biens confisqués par Daech. Les plus riches demeures sont systématiquement vidées de leurs habitants au profit des membres de la direction de l'État islamique. Sur une simple lettre manuscrite écrite par l'un de ses membres (document 22), on peut lire : « À mon frère Abou Omar al-Kirouani, nous vous demandons de récupérer le plus rapidement possible les clés du logement situé dans le quartier AL 200 » et une famille se retrouve alors immanquablement à la rue.

Le nombre de confiscations de biens immobiliers ne cesse d'augmenter, à tel point que le tribunal islamique de Syrte est noyé par les plaintes et par des demandes de grâce. Le 1er novembre 2015, le juge suprême de la ville écrit (document 23) : « À mon frère responsable de la sécurité, nous sommes submergés par les plaintes de la population qui s'estime flouée. Le plus grand nombre d'entre eux a été expulsé de leur logement. Il n'y a pas un jour sans que l'on reçoive une plainte de quelqu'un qui estime que l'État islamique lui a pris son logement sans aucune raison… Pourriez-vous nous préciser l'emplacement de toutes les habitations que vous avez confisquées à ces mécréants et nous préciser quartier par quartier le nom du propriétaire et la raison que vous lui avez invoquée ? Cela nous permettra de justifier vos actes… »

ولاية طرابلس
الإدارة المالية

**وصل تسليم**

الرقم:
التاريخ: ١ /رجب/ ١٤٣٧
الموافق: / / ٢٠١٦

سلمت الأخ: أبو عبد الرحمن التونسي

مبلغاً قدره/ رقماً: ١١٤٢٠ دينار فقط

كتابةً: احدى عشر الف واربعمائة وعشرون دينار فقط

وذلك عن: منحة شهر رجب لمركز الحكمة الشرعية

الختم
مركز بيت المال
الإدارة المالية
ولاية طرابلس

توقيع المُستلم

Document 20

ولاية طرابلس
الإدارة المالية

**وصل تسليم**

الرقم:
التاريخ: ٢ / رجب / ١٤٣٧
الموافق: / / ٢٠١

سلمت الأخ: أبو عبد الرحمن التونسي

مبلغاً قدره/ رقماً: ٥٠٠ دينار فقط

كتابةً: خمسمائة دينار فقط

وذلك من: نثرية للمحكمة الشرعية

توقيع المستلم

الختم

الدولة الإسلامية
مركز توقيع أعمال الإدارة المالية
ولاية طرابلس

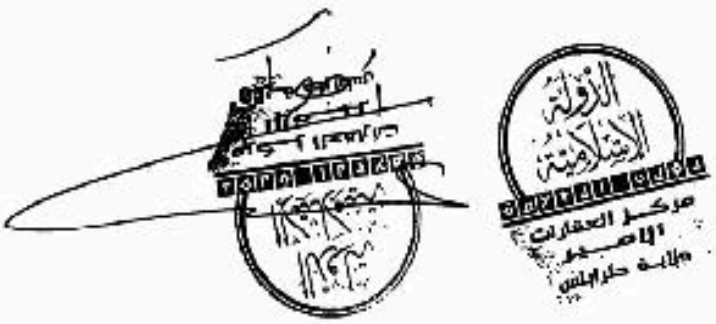
Document 21

إلى الأخ الفاضل أبو عمر القيرواني

نرجو منكم تسليم مفتاح الشقة في عمارة

ال ٦٠٠ لنا عاجلاً"

وجزاكم الله خيراً"




Document 22

Mais l’histoire des spoliations des biens ne s’arrête pas là. Les djihadistes, maîtres de la ville, pillent comme bon leur semble. Ils prétextent la recherche d’armes, de drogue ou d’alcool pour débarquer en plein milieu de la nuit, enfoncer les portes d’entrée et fouiller les demeures à la recherche du moindre objet de valeur. Même les femmes djihadistes sont mises à contribution. Oum Khadija s’en souvient. « Elles étaient trois. Elles n’étaient pas libyennes. Elles étaient accompagnées de deux combattants. Elles se sont introduites dans ma chambre et elles ont vidé mon placard en me traitant de sale traînée. Elles ont jeté mes affaires par terre et elles ne se sont arrêtées que lorsqu’elles ont mis la main sur mon coffre à bijoux. Mon mari et mes enfants étaient retenus dans la pièce d’à côté par les hommes de l’État islamique. Je me disais que si je ne les laissais pas faire, ils allaient me retirer mes enfants et tuer mon époux. » En me racontant son histoire, Oum Khadija ne retient plus son émotion. Une larme coule sur sa joue. Sa fille la regarde affectueusement et la console en lui caressant la main.

بسم الله الرحمن الرحيم

{فَاحْكُمْ بَيْنَهُمْ بِمَا أَنْزَلَ اللَّهُ وَلَا تَتَّبِعْ أَهْوَاءَهُمْ}

**إحالة إلى الجهاز الأمني**

إلى الأخ: مسؤول الجهاز الأمني / السلام عليكم ورحمة الله وبركاته

بعد أن كثرت لدينا قضايا المظالم، وخاصة قضايا البيوت، فلا يخلو يوم إلا ويأتي إلينا من يدعي أن الدولة الإسلامية قد أخذت منه بيته بغير حق، فمن ثم نبدأ في السؤال عن الشخص الذي أخذ البيت وما السبب الذي أباح له ذلك، ثم نسأل عن المدعي هل هو مسلم أو مرتد ولا نصل إلى الحكم عليه إلا بعد جهد جهيد.

فاختصارا لكل هذه الخطوات نطلب من جهازكم أن يحصر لنا كل بيوت المرتدين التي أخذتها الدولة الإسلامية منطقة منطقة مثلا بيوت الحي رقم (1) ثم الحي رقم (2) ثم الحي رقم (3) وهكذا، وأن يذكر اسم صاحب البيت، وسبب أخذ بيته، على أن يتم هذا الجرد في غضون عشرة أيام كحد أقصى من تاريخ هذا الطلب إلى تاريخ 28 / محرم / 1437 هـ ــ الموافق 11 / 11 / 2015 م

القاضي

حرر يوم: الأحـــد

تاريخ: 18 / محرم / 1437 هـ

الموافق: 1 / 11 / 2015 م

الدولة الإسلامية

قاضي محكمة المظالم
ولاية طرابلس / سرت

Les djihadistes n’ont pas débarqué par hasard chez Oum Khadija. Son époux, Mohamed Sadek, a été convoqué au siège de la police islamique. Il a été interrogé et malmené sous le seul motif que son absence régulière à la mosquée de son quartier leur avait été signalée. Lors de son interrogatoire, il a été obligé de décrire dans le détail les biens – bijoux compris – dont il disposait. Roué de coups, il a fini par accepter un faux aveu : avoir volé les bracelets et les colliers, qui pourtant appartiennent à sa famille depuis des générations. « Je n’avais pas le choix, clame-t-il. Ils m’ont bien fait comprendre que soit je disais ce qu’ils voulaient entendre, soit je ne sortirais jamais. » Le nom de Mohamed Sadek apparaît dans une lettre archivée par l’émir (document 24). « À mon frère de la maison des finances, je vous signale que l’accusé “Mohamed Sadek Ali Zaid” a déclaré qu’il a en sa possession deux bracelets féminins en argent, deux colliers et 4 000 dinars. Il a avoué les avoir volés lors des combats au quartier 3. Pour l’instant, personne n’a réussi à mettre la main dessus. Merci de faire le nécessaire. »

C’est en lisant cette lettre que je me suis mis à la recherche de Mohamed Sadek. Et que j’ai fini par découvrir le déchirement et la révolte d’Oum Khadija son épouse. Les femmes libyennes de la région de Syrte s’expriment rarement devant un étranger, mais Oum Khadija a cette hargne de la femme blessée pour qui « rien ne peut remplacer le souvenir d’une mère évaporée entre les mains d’un djihadiste ». Oum Khadija a perdu un peu de la « mémoire » de ses ancêtres. Mais elle n’est pas la seule.

الدولة الإسلامية
ولاية طرابلس

الرقم :
التاريخ ١٦ / ٥ / ١٤٣٦هـ

بسم الله الرحمن الرحيم

إلى الأخ الكريم أمير بيت المال

إن المدعو "محمد الصادق علي الزليد" ادعى أن
له "٢" دبالج ذهب صغائر . و"٢" دنانير و ٤٠٠٠
أربعة آلاف دينار ليبيا قد أخذت منه في أحداث
[illegible] (٣) والى حتى الآن لم يتم العثور عليهم
فإن كان لكم علم بمن أخذهم فالرجاء
إفادتنا وبارك الله فيكم .

[illegible signature]

[illegible stamp]

Document 24

Lors de la chute de Syrte, un membre des services de renseignements libyen a pris en photo une infime partie du butin que les djihadistes ont arraché à la population de la ville. Les djihadistes ont conservé ces biens auprès d'eux, précieusement, jusqu'à leur dernier souffle. Le cliché décrit à lui seul l'ignominie et l'étendue de leurs actes. Une dizaine de coffrets remplis de bijoux de femmes. Lorsque je regarde cette photo, je me demande combien de mères comme Oum Khadija ont perdu une partie de leur mémoire familiale. Des bijoux peut-être investis eux aussi de valeur et de sentiments qui ne joueront plus le rôle de passeurs d'histoire aux générations suivantes.

De l'or, des liasses de billets ont été retrouvés dans les locaux dirigés par l'émir Abou Abdellah al-Masri. D'autres ont été retrouvés par hasard sur les cadavres des djihadistes. Abou Abdellah est un jeune combattant de la ville de Misrata. Il a mis la main sur 20 000 dollars lors de la libération de Syrte. Alors qu'il pouvait les garder pour lui, il a décidé de les rendre à la population de la ville. Son histoire a fait le tour du pays. Il a été félicité et montré en exemple. Un an après la libération de Syrte, je suis revenu en Libye pour le rencontrer. Je lui ai fixé rendez-vous à Syrte, sur les lieux mêmes où il avait découvert son butin. Alors que je m'attendais à découvrir un jeune homme auréolé par son geste, fier d'être devenu une star dans son pays, c'est un combattant timide et réservé qui me serre la main. « C'est la première fois que je reviens à Syrte depuis la fin des combats », me dit-il d'une voix douce.

Abou Abdellah a l'air mal à l'aise d'être à Syrte. Il regarde autour de lui comme s'il découvrait l'endroit pour la première fois.

« C'est bien à cet endroit que tu as trouvé les 20 000 dollars ?

— Oui, répond-il en montrant du doigt une maison dans les murs sont noircis par le feu. Ce jour-là, nous étions une dizaine à avancer sur l'ennemi. Les tirs des djihadistes ne faiblissaient pas. Malgré le danger, nous avions décidé d'avancer. Cinq d'entre nous ont attaqué par le côté droit, trois autres par le flanc opposé et mon meilleur ami et moi nous avions la tâche de faire face à l'ennemi pour créer une diversion. »

Abou Abdellah marque un moment de silence, sa voix devient tremblante et il ajoute en sanglotant : « Mon ami a reçu une balle dans la tête. Il est mort sur le coup devant moi. »

Abou Abdellah a de plus en plus de mal à parler, il me fait un geste de la main pour me demander d'arrêter de filmer. Par pudeur, il me tourne le dos pour essayer de contenir son émotion mais il n'y arrive pas. Il s'est mis à

marcher seul, se remémorant probablement les ignominies de la guerre qu'il avait enfouies en lui. Il lui a fallu une bonne dizaine de minutes pour retrouver un peu de sérénité et faire en sorte de sécher ses larmes Je suis bouleversé et attristé pour lui. Je ne savais pas qu'en lui proposant cet entretien sur le lieu où il avait trouvé l'argent de Daech, j'allais raviver des souvenirs douloureux. Je prends conscience un peu tard du désarroi de ce jeune combattant.

Abou Abdellah finit par revenir vers moi. Avant que je ne prononce des mots d'excuse, il me dit : « Pardonne-moi, je te fais perdre du temps. Je pensais avoir oublié tout ça, mais ni mon cerveau ni mon cœur n'ont oublié le moindre détail de cette journée » et il continue, sans me laisser le temps d'émettre le moindre mot : « Après avoir ramené le corps de mon ami à l'arrière du front, je suis revenu faire face à l'ennemi la rage au ventre. Je voulais les supprimer tous. J'étais comme un fou. Je crois que je voulais mourir moi aussi. » En s'introduisant dans une pièce tenue quelques minutes auparavant par des djihadistes, Abou Abdellah découvre une dizaine de cadavres de Daech. L'un d'entre eux attire son attention. Il porte autour de la taille une ceinture pas comme les autres. « Je pensais que c'était des explosifs », explique-t-il. Sa voix a changé. Elle a retrouvé un peu plus de vigueur. « Je l'ai manipulée avec prudence pour essayer de la désamorcer. Je voulais éviter que d'autres camarades ne meurent ce jour-là. Mais à la place d'une bombe, j'ai découvert des liasses de dollars. » Abou Abdellah est issu d'une famille modeste. Vingt mille dollars représentent une fortune en Libye. Il aurait pu les garder pour améliorer son existence. Mais à la fin des combats, il décide de remettre son butin à son chef d'unité. Aujourd'hui, il est montré en exemple. Il a fait la une des journaux locaux. Lui a simplement déposé les armes. Il a retrouvé son emploi dans un petit garage de la périphérie de la ville de Misrata.

Dans le système instauré par Daech à Syrte, il n'y avait pas de place pour le hasard. Chaque citoyen de la ville était tenu de payer un impôt et ainsi, sans le vouloir, de financer l'effort de la guerre et de contribuer à enrichir les djihadistes. L'émir Abou Abdellah al-Masri gardait la trace de chaque mouvement d'argent. Il notait tout et archivait les rapports hebdomadaires et mensuels des comptes des exactions qu'il recevait de ses subordonnés. Sur l'un d'entre eux datant de la semaine du 9 au 14 mai 2016 (document 25), le responsable du bureau des impôts, situé au sud de la ville, lui écrit : « Nous avons fait de bons chiffres grâce aux paysans de la région qui détiennent du

bétail. Cinq d’entre eux se sont acquittés de leur dette dans nos propres locaux et vingt autres ont été répertoriés par nos services de recouvrement. Il a été convenu d’une date précise de l’acquittement de leur dette. » En l’espace d’une semaine et dans un unique bureau de collecte situé dans une région désertique, soixante-dix bêtes ont été confisquées et deux cent cinquante-trois rapports de non-paiement ont été rédigés.

Dans un autre rapport hebdomadaire couvrant la semaine du 9 au 14 mai 2016 (documents 26, 27 et 28), le même responsable se félicitait de la mise en place d’un nouveau local de recouvrement. « Les nouveaux bureaux, écrit-il, sont plus visibles. Ils sont situés sur la route principale. Ils sont plus spacieux. Ils vont nous permettre de recevoir un plus grand nombre de personnes. » Et il signale un peu plus loin que « pour pallier le manque d’expérience de ces hommes dans le désert, il a fallu faire appel à des soutiens locaux pour plus d’efficacité ». Il précise, dans un chapitre intitulé « Département des finances », qu’il lui reste dans ses caisses la somme de 1 285 dinars, dont une partie est le fruit des impôts payés par des commerçants et l’autre le résultat de la vente de moutons.

## تقرير اسبوعي مفصل رقم(4)

من يوم "السبت " 22 / 7 /1437هـ الموافق: 30 /4/ 2016م

إلى يوم "الخميس " 27 / 7 /1437هـ الموافق: 5 /5/ 2016م

## أولا قسم الجباية

### ما يتعلق بزكاة الأنعام:

شهد القسم هذا الأسبوع إقبال جيد أصحاب الأنعام لتسجيل بياناتهم وموعد زكاتهم والتالي يلخص ما تم تسجيله:

- تسجيل بيانات عدد 5 مزكين اخرجوا زكاتهم داخل المركز اثنين منهم تمت جباية زكاتهم في مكان تواجدهم ومقدار ما تم جبايته 15 راس من الغنم والماعز.
- تم تسجيل بيانات 20 من أصحاب الأنعام (إبل وغنم وماعز) كانوا قد زكوا سابقا خارج المكتب ومنهم من لم يحل عليه الحول تم تسجيل موعد زكاته.
- كما تم تسجيل أيضا عدد 3 من أصحاب الأنعام لم يبلغوا النصاب بعد، وتم تم إدراج استماراتهم في الملف الخاص بمن لم يبلغوا النصاب.

| عدد الصغار | عدد المتصدقين | عدد المزكين | عدد الأنعام المستلمة | | | | | | | | | | عدد التبليغات الكلي | عدد الاستمارات الكلي |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | الماعز | | | الضان | | | الإبل | | | | | |
| | | كلي | أسبوعي | التبني | كلي | أسبوعي | الشقي | كلي | أسبوعي | كلي | أسبوعي | | | |
| 0 | 0 | 9 | 5 | 0 | 10 | 7 | 0 | 32 | 8 | 0 | 0 | | 55 | 253 |

والجدول التالي يبين البيانات الخاصة لقسم الجباية بنهاية هذا الأسبوع لشهر رجب-1437:

### ما يتعلق بزكاة تجارة الانعام وأصحاب المحلات:

- تسجيل بيانات عدد 3 مزكين عن عروض تجارة انعامهم.

| نوع النشاط | عدد الاستمارات | |
|---|---|---|
| | كلي | أسبوعي |
| عروض تجارة أنعام | 75 | 3 |

### ما يتعلق بمهام وخدمات القسم:

- استلام زكاة الأنعام من مزكيها ووضعها في مكان مخصص وعلفها ورعايتها.
- الخروج في مهمات جباية في الصحراء على مسافة 10 كيلومتر جنوب منطقة بن جواد، ويعد ذلك الخروج للجباية في منطقة ومزارع منطقة ام القنديل وقد تم جباية بعض الانعام وتوزيع بلاغات حضور للمكتب خلال هذه المهمة.
- تعبئة جميع الاستمارات المسجلة بالمكتب في البرنامج المخصص للمزكين وحفظها.
- عمل عدد من تسهيلات الأمر لأصحاب سيارات النقل بعد التأكد من بيانات المزكي صاحب الأنعام المنقولة.
- توزيع عدد 21 شاة من الغنم والماعز على 19 مستحق تم التثبت منهم.

### المعوقات التي تواجه القسم:

- عدم خبرة أعضاء المكتب بطبيعة الأرض والمكان للتعمق كثيرا في الصحراء، نظرا لقرب المنطقة من خط نار العدو، ولذلك قد يتم الاستعانة ببعض الإخوة من الجيش لمساعدتنا في حالة عدم انشغالهم بأعمالهم المكلفين بها.

## تقرير أسبوعي مفصل رقم(

من يوم "السبت " 1 / 7 / 1437هـ الموافق: 9 / 4 / 2016م

إلى يوم "الخميس " 6 / 7 / 1437هـ الموافق: 14/ 4 / 2016م

- **ما يتعلق بخدمات المكتب:**

تم بحمد الله هذا الأسبوع الانتقال إلى المكتب الجديد بمقر الإذاعة سابقا في مدينة بن جواد، ويعد هذا المكان من الناحية العملية أفضل من المكان الأول نظرا لوضوح مكان المكتب وإطلاله على الطريق الرئيسي، وأيضا لرحابة المكان واتساعه وقدرته على استيعاب عدد كبير من الناس في نفس الوقت، وقد تم تجهيز ما يلي:

1. مكتب الجباية والإدارة
2. مكتب المستحقين
3. مكتب المالية
4. صالة استقبال

وتعتبر ألان جميع المكاتب جاهزة بعون الله لاستئناف العمل من جديد بعد العراقيل التي واجهت المكتب في الآونة الأخيرة،

في سياق منفصل تم يوم الخميس إصلاح سيارة النقل ( الكانتر ) بمجهود ذاتي من أعضاء المكتب وذلك بعد أن تعطلت بالإخوة من مكتب هراوة وهم في طريقهم إلينا لنقل الأغنام إلى مقرهم في منطقة أم القنديل، ولكن بعون الله تمكنا من إصلاحها في اليوم التالي وعودة العمل بها وتم نقل الأغنام إلى مدينة هراوة بنجاح،

## أولا قسم الجباية

فيما يتعلق بقسم الجباية ينبغي التنويه انه سوف يتم حصر الأنعام والاستمارات من جديد هذا الأسبوع ومن بداية شهر (رجب) نظرا لعدم توفر بيانات واضحة وموثقة في الكمبيوتر

للاستمارات و المزكين في الفترة السابقة أي في شهر جمادى الآخرة، وبالتالي كل البيانات التي ستعرض هنا تمثل أعمال المكتب منذ بداية شهر رجب فقط .

## 1. ما يتعلق بزكاة الأنعام:

شهد القسم هذا الأسبوع إقبال بعض من أصحاب الأنعام لتسجيل بياناتهم وموعد زكاتهم و التالي يلخص ما تم تسجيله:

- تسجيل بيانات عدد 2 مزكي اخرجوا زكاتهم داخل المركز ومقدار ما اخرجوا هو 17 شاة و 450 دينار وهو ثمن شاة وعنزة لم يعلم بضرورة إخراجها من أنعامه بدل المال.
- تم تسجيل بيانات 28 من أصحاب الأنعام كانوا قد زكوا هذه السنة خارج المكتب.
- كما تم تسجيل أيضا عدد 6 من أصحاب الأنعام لم يبلغوا النصاب بعد، وثم تم إدراج استماراتهم في الملف الخاص بمن لم يبلغوا النصاب.
- تسجيل 3 استمارات لأصحاب أنعام لم يحل الحول على أنعامهم بعد، وقد تم تسجيل موعد حلول حولهم وزكاتهم.

والجدول التالي يبين باختصار أعمال الجباية بنهاية هذا الأسبوع:

| عدد الاستمارات الكلي | عدد التبليغات الكلي | عدد الأنعام المستلمة | | | | | | عدد المزكين | | عدد المتصدقين | عدد الصغار |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | الإبل | | الضأن | | الماعز | | | | | |
| | | أسبوعي | كلي | أسبوعي | كلي | أسبوعي | كلي | أسبوعي | كلي | | |
| لم تحصى بعد، أكثر من 200 | لم تتم أي تبليغات هذا الأسبوع | 0 | 0 | 17 | 17 | 0 | 0 | 2 | 2 | 0 | 0 |

## 2. ما يتعلق بزكاة تجارة الأنعام وأصحاب المحلات

- تسجيل بيانات عدد 11 من أصحاب المحلات التجارية أدوا زكاتهم هذا العام خارج المركز.
- تسجيل بيانات عدد 1 من أصحاب عروض تجارة الأنعام لم يبلغ النصاب بعد.

| عدد الاستمارات | | نوع النشاط |
|---|---|---|
| أسبوعي | كلي | عروض تجارة أنعام ومحلات |
| 12 | لم يتم حصر العدد بعد | |

### 3. ما يتعلق بمهام وخدمات القسم

- استلام زكاة الأنعام من مزكيها و وضعها في مكان مخصص.
- شراء تبن للأغنام لعلفها .
- البدء في تعبئة جميع الاستمارات المسجلة سابقا بالمكتب في البرنامج المخصص للمزكين.
- عمل عدد من تسهيلات الأمر لأصحاب سيارات النقل بعد التأكد من بيانات المزكي صاحب الأنعام المنقولة.
- تصليح الكانتر بعد أن تعطلت بالإخوة من مكتب هراوة في الطريق . وبعد تصليحها تم نقل عدد17 شاة من بن جواد إلى هراوة في المزرعة المخصصة للأنعام.

### 4. المعوقات التي تواجه القسم:

- عدم خبرة أعضاء المكتب بالمكان لعمل جباية في الصحراء. ولذلك قد يتم الاستعانة ببعض الإخوة الأنصار من المنطقة لمساعدتنا في حالة عدم انشغالهم بأعمالهم المكلفين بها

## ثانيا قسم المالية

تم هذا الأسبوع تعبئة إقرارات ملكية لعدد 51 شخص. أما بخصوص الأموال النقدية المدفوعة, فقد تم دفع مبلغ مالي مستعجل لمستحق في اشد الحاجة بعد التأكد من حاله. والجدول التالي يبين مقدار ما تبقى النثرية حتى اللحظة, وحركة الأموال الداخلة والخارجة والمدفوعة طيلة هذا الأسبوع:

| الحركة المالية | القيمة | البيان | ملاحظـــــــــــات |
|---|---|---|---|
| المقبوضات | 1285 دينار | 835 دينار باقي زكاة عن تجارة+450 ثمن بيع شاة وعنزة | القيمة لعدد2 مزكي احدهم باع زكاته واحضر المال بدل أن يأتينا بها |
| المدفوعات | 450 دينار | منحة مالية مستعجلة | مستحق كان في اشد الحاجة للمساعدة. |

Quartier par quartier, rue par rue et jusqu'au fin fond du désert, les djihadistes organisaient d'une manière méthodique la collecte des impôts et n'hésitaient pas à menacer armes à la main la population récalcitrante.

D'après les documents du disque dur de l'émir, Abou Abdellah al-Masri était donc bien le cerveau de Daech en Libye… Pour en avoir le cœur net, je décide d'y retourner. Il faut que j'en sache le plus possible sur cet homme qui détenait à Syrte le pouvoir d'exproprier, de spolier et de décapiter qui bon lui semblait le mériter.

# Chapitre 11
# Retour en Libye
# Novembre 2017

Depuis la chute de Kadhafi, j'ai effectué le voyage en Libye des dizaines de fois. À chaque départ, annoncer à ma famille que je vais repartir vers un pays en guerre est un moment particulier. Je suis partagé entre l'envie d'informer, le plaisir de retrouver des visages amicaux quittés quelques mois auparavant dans les tumultes d'une guerre et la crainte de laisser ma femme et mes deux enfants, mes trois amours, derrière moi. Je pars avec ce pincement au cœur quand sur la route de l'aéroport j'imagine leur inquiétude de ne plus jamais me revoir. Je me console en me disant que j'ai cette ultime conviction qu'il ne va rien m'arriver. Je me suis fait la promesse que le jour où je n'aurai plus cette certitude, je rebrousserai chemin, je déposerai définitivement mes bagages, et j'arrêterai de défier la mort sur les terrains qu'elle affectionne.

Cette fois-ci, plus que d'autres, j'ai envie de repartir, persuadé que tout va bien se passer. L'analyse des documents a aiguisé ma curiosité. Elle a éveillé en moi encore une fois cette passion du journalisme, qui ne m'a jamais quitté et qui me pousse chaque fois à repartir vers l'inconnu. Je désire absolument en savoir un peu plus sur cet émir. Exceptionnellement, je choisis de ne pas y aller seul. Julien Mauranne, un jeune chef opérateur, fait partie du voyage. Filmer en zone de guerre est une première pour lui. J'ai besoin d'avoir le temps de me concentrer sur mon enquête et de laisser le soin de la mise en image à quelqu'un d'autre. J'ai aussi l'envie d'être épaulé par une personne qui partage les mêmes convictions que moi et à qui

je pourrai confier mes doutes et mes interrogations. Le visa en poche, nous sommes côte à côte dans un avion direction Misrata. J'ai tout organisé. Les autorités libyennes de la ville de Misrata sont au courant de l'heure de notre atterrissage. L'entrée en Libye, habituellement aléatoire pour les étrangers, ne pose pas de difficulté. Mais le voyage ne se déroule pas comme je l'ai prévu. Ironie du sort, à un quart d'heure de notre atterrissage, la voix du pilote signale qu'une pièce défectueuse de l'avion nous oblige à faire escale à Tripoli, la capitale libyenne. À peine avons-nous mis les pieds sur le tarmac et annoncé à la douane que nous sommes journalistes que trois hommes nous confisquent notre matériel, nos passeports et nous demandent de les suivre. « Pour quelle raison faites-vous ça ? » je les interroge en m'adressant à celui qui tient nos passeports à la main. Et je poursuis sans grande conviction : « Nos papiers sont en règle et nous sommes attendus à Misrata.

— Ne vous inquiétez pas », répond-il du haut de ses deux mètres. Ce grand maigre marche à grands pas sans même s'assurer que nous le suivons. « Ce ne sont que des formalités d'usage. »

Dans ce pays, cette phrase annonce que la situation va se compliquer. Elle signifie que non seulement nous ne sommes pas les bienvenus, mais également que cet homme n'est pas apte à ce moment à décider de notre sort. Deux jours auparavant, le reportage de Nima Elbagir, journaliste soudanaise correspondante pour la chaîne américaine CNN, a mis les autorités libyennes en ébullition. Une enquête édifiante qui a permis au monde entier de découvrir un véritable marché aux esclaves, près de la capitale, Tripoli, où des Africains sont vendus pour quelques centaines de dinars libyens. Julien et moi sommes sans le vouloir les premiers journalistes occidentaux à mettre les pieds en Libye après la diffusion de ce reportage. Le responsable des médias étrangers de la ville vient d'être écarté. Les services de renseignements sont furieux. Ils estiment que la Libye est la victime d'une machination des pays voisins pour l'affaiblir face au monde.

L'homme de grande taille nous installe sur deux bancs devant la porte d'un bureau. Entre deux coups de fil donnés discrètement pour demander de l'aide à mes contacts de Misrata, j'essaie de rassurer Julien. Lui me regarde faire et observe en silence le ballet des voyageurs qui se font de plus en plus rares. Pendant quatre heures, nous sommes retenus sans savoir ce qui va advenir de nous et finalement un homme s'approche et nous invite à le

suivre. « Nous allons être libérés ? » je lui demande, ravi de constater que les autorités libyennes ne nous ont pas oubliés. « Vous n'êtes pas des prisonniers. Vous êtes nos invités et ce ne sont que des démarches administratives. C'est pour votre sécurité », répond-il d'un ton un peu embarrassé.

Il s'arrête devant une porte entrouverte. De la main, il nous convie à y pénétrer. Au moment où je mets un pied dans la pièce, un homme assis devant un bureau et tenant nos documents entre ses mains se tourne vers moi et me dit d'une voix brève et péremptoire : « Vous êtes venus faire quoi en Libye ? »

Avant de lui répondre, je m'avance vers lui, me présente et lui serre la main. Il est petit, rondouillet avec un regard malicieux. Quatre hommes installés sur un canapé en simili cuir observent la scène. L'homme écoute à peine ma réponse avant de rajouter : « Vous n'avez rien à faire ici. Votre autorisation de rentrer sur le territoire libyen est valable à Misrata, mais elle ne l'est pas à Tripoli. »

Il a l'air satisfait de voir mon air dépité. Il savoure le moment en silence avant de sourire et d'annoncer : « Nos compatriotes de Misrata se sont portés garants de votre séjour en Libye. Il me faut juste le temps d'avoir le feu vert de mon supérieur et vous allez pouvoir quitter les lieux. »

Je le remercie chaleureusement avant de me tourner vers Julien pour lui traduire les mots de mon interlocuteur et partager avec lui mon soulagement. Julien se relaxe et décide d'allumer une cigarette. Il sort de sa poche un paquet de tabac, il roule une cigarette, lèche le papier et demande sereinement du feu à l'un des hommes installés en face de lui. « Il se fout de nous ! » crie l'un des hommes du fond de son canapé en indiquant la cigarette de Julien. « Il se permet de fumer du haschisch sous nos yeux ! »

Julien, ne comprenant pas l'arabe, ne réagit pas. Il allume délicatement sa cigarette et aspire paisiblement une bouffée de fumée. Il ignore qu'en Libye, les cigarettes roulées n'existent pas. Les seuls à utiliser ce genre de tabac sont les fumeurs de joints. Un crime passible de prison. Les cinq membres des renseignements libyens sont stupéfaits. Ils n'arrêtent pas de vociférer. Il me faut beaucoup de pédagogie et de patience pour les convaincre que ce n'est qu'une simple cigarette et que le geste de Julien n'a rien d'offensant. Après un quart d'heure de débat, leur chef se lève. D'un simple geste de la main, il impose le calme et met fin à la mésentente. Il me serre la main et me dit :

« Bienvenue en Libye, j’espère que vous n’allez pas garder un mauvais souvenir de ce petit désagrément.

— Ne vous inquiétez pas, vous n’avez fait que votre devoir », lui dis-je sans conviction.

Nous quittons l’aéroport en pleine nuit. Apaisés et affamés, nous rejoignons un hôtel à Tripoli avant de parcourir le lendemain en voiture les deux cents kilomètres qui nous séparent de Misrata. Julien n’a plus jamais fumé de roulées durant tout notre séjour en Libye…

Arrivé à destination, je retrouve enfin des visages familiers et amicaux. Imad et Mohamed le pilote sont venus à notre rencontre. Je suis heureux de les revoir. Autour d’un verre de thé, dans le hall de l’hôtel et sans dévoiler l’existence du disque dur de l’émir, je décide de leur expliquer les raisons de ma venue en étant le plus franc possible. J’apprécie les relations sincères que nous avons nouées au fil du temps. Leur combat pour la liberté et la démocratie force l’admiration. Je leur ai donc naturellement avoué que j’étais là pour enquêter sur Abou Abdellah al-Masri, l’émir de Syrte. Je précise aussi vouloir retourner dans cette ville pour rencontrer les habitants qui ont subi les exactions de ce chef djihadiste. « Nous ferons tout notre possible pour t’aider dans ta mission », me dit spontanément Mohamed avant d’annoncer : « Pour l’instant, plusieurs jeunes combattants ont organisé un repas en ton honneur. Ils nous attendent. »

Une heure plus tard, nous sommes attablées dans un restaurant traditionnel avec huit jeunes combattants. Sans leurs tenues militaires, j’ai eu du mal à les reconnaître. Comme l’aurait fait un groupe de jeunes Occidentaux, chacun a opté pour un jean, des baskets et un tee-shirt aux couleurs bariolées. Ils sont bien loin des tenues restrictives imposées par les islamistes. Je suis ému de découvrir qu’ils ont tous cotisé pour m’offrir un repas. À la fin du dîner, le plus jeune d’entre eux s’installe à mes côtés. Il se présente timidement, d’une voix à peine audible : « Je suis le frère d’Oussama, ton ami qui est mort à Syrte. Je suis heureux de te rencontrer. Si tu as d’autres photos de mon frère, j’aimerais bien les avoir. » Je le fixe un moment des yeux. Sa ressemblance avec Oussama est frappante. J’ai envie de le serrer dans mes bras, de lui dire à quel point j’avais été attristé par la mort de son frère, mais je n’ai rien fait. J’ai juste répondu : « Oui, bien sûr, je vais te faire des copies en rentrant à l’hôtel. J’en ai plusieurs. Je les garde précieusement sur mon ordinateur. »

# Chapitre 12
# Retour à Syrte
# Décembre 2017

J’ai quitté Syrte alors qu’elle était vidée de ses habitants. Elle était sans âme, meurtrie et silencieuse. Là, moins d’un an après la fin des combats, je la retrouve en partie éveillée et animée. Je suis stupéfait de découvrir que les habitants ont décidé d’y revenir. Je les observe arpentant calmement les rues délabrées. Je croise des camions remplis de marchandises et des enfants, sac en bandoulière, se dirigeant certainement vers leurs écoles. Au coin d’une rue, j’aperçois des hommes qui s’entraident pour colmater les vides laissés par des impacts de balles. Les devantures arrachées par le souffle des bombes sont remplacées par des bâches en plastique. Je comprends aussi que la partie de la ville adossée à la mer n’a pas changé. Cette zone était le dernier refuge des djihadistes. Détruite et ravagée par les bombes de la coalition, elle a été barricadée par les combattants. Des amas de béton et des plaques de tôle rouillée empêchent toute circulation. Sous un soleil d’hiver radieux, Julien filme les lieux. Il découvre pour la première fois les ravages de la guerre. On a beau voir sur nos écrans les images de villes meurtries, le fait d’y être impressionne et attriste. « Faites gaffe où vous mettez les pieds », nous dit Mohamed le pilote, qui nous a accompagnés. Il ajuste son arme qui pendouille sur son dos et ajoute : « C’est un territoire infesté de mines. On a beau bloquer les passages, les gens n’hésitent pas à braver le danger pour retrouver le moindre souvenir de leur ancienne vie. » Mohamed revient à Syrte pour la première fois. Il y a moins d’un an, il combattait dans les mêmes ruelles qu’il arpente

aujourd'hui avec un peu plus de sérénité. « C'est bien parce que tu es un ami cher que j'ai accepté de revenir ici. Partout où se pose mon regard, le souvenir d'un copain mort me saisit au plus profond de moi », me dit-il en m'indiquant le chemin à prendre pour éviter le pire. Mohamed a vécu en direct la mort de centaines de jeunes combattants comme lui. « Je n'ai pas réussi à oublier, les images de mon drone me hantent et me consument de l'intérieur. Mon retour ici est plus dur que ce que je ne pensais, j'ai l'impression de revivre chaque moment, les meilleurs comme les pires. » Mohamed a accepté sans rechigner de nous escorter. Lors de notre première rencontre, j'avais éprouvé tout de suite de la sympathie pour cet homme spontané. Il est calme, franc et direct. C'est aussi un fin connaisseur des lieux, l'un des combattants les mieux placés pour m'informer sur la personnalité de l'émir et sur ses agissements. Durant sept mois, à l'aide de ses drones, il a observé chaque mouvement des djihadistes. Il a passé des heures à analyser les images, à tel point que ses camarades de combat disaient de lui qu'il lisait dans leurs pensées et qu'il pouvait prédire le déplacement de ses ennemis. « Tu as entendu parler de l'émir Abou Abdellah al-Masri ?

— Oui, bien sûr. C'était un Égyptien. Il est mort à quelques centaines de mètres de là. »

Mohamed me montre du doigt un bâtiment, en partie effondré, haut de trois étages. « Il est enterré juste à quelques mètres de cet immeuble.

— Que sais-tu exactement sur cet émir ?

— À Syrte, il y avait quatre émirs. Ils étaient de différentes nationalités et chacun d'entre eux avait une mission précise. Abou Abdellah était l'émir de la *hisba* (la police islamique), de la *hijra* (des déplacements) et des *sabayas* (des esclaves).

— La *hisba*, la *hijra* et des *sabayas* ? Tu en es sûr ?

— Oui, Abou Abdellah était une pièce maîtresse du pouvoir de l'État islamique en Libye. Il était responsable des finances de la ville, qui étaient le nerf de la guerre. Il recrutait et dirigeait les déplacements des djihadistes à l'intérieur du pays, mais aussi à travers nos frontières. Il gérait la prédication et il distribuait aux autres émirs et aux combattants les plus valeureux les femmes qu'il considérait comme de simples prises de guerre. »

En écoutant les paroles de Mohamed, je me mets à penser aux documents retrouvés sur le disque dur de l'émir. Je vois défiler les centaines de

feuillets financiers de la ville, les ordres donnés pour les expropriations. Puis la voix de Mohamed me ramène à l'instant présent. Même si Julien enregistre notre échange, je ne veux rien manquer de son propos.

« Son bureau n'était pas loin d'ici. Son administration était composée de plusieurs bâtiments. C'était un vrai bunker. Aujourd'hui, il ne reste que de la poussière.

— On m'a dit qu'il habitait dans une ferme à l'extérieur de la ville, peux-tu me le confirmer ?

— Effectivement, sa maison principale était située près d'un champ à l'extérieur de la ville, mais il avait deux autres appartements dans le centre. »

Je l'interromps. J'avais besoin d'être sûr. La ferme en périphérie de Syrte serait le lieu où a été retrouvé le disque dur… « Comment peux-tu en être si sûr ? »

Mohamed marque un moment de silence. Il ne donne pas l'air d'hésiter, mais plutôt de chercher dans sa mémoire la manière la plus précise de me répondre. « Nos drones survolaient chaque jour le territoire tenu par Daech. L'une des manières pour nous de découvrir les lieux stratégiques était d'analyser les mouvements des djihadistes. Pour cette maison située dans les champs, il y avait en permanence des gardes postés à l'extérieur et seules quelques rares voitures militaires accédaient à cette demeure. Pour moi, c'était un signe qu'un haut responsable de l'État islamique vivait là. »

Mohamed poursuit : « Et par la suite, lorsque l'on a libéré cette zone, on a croisé les informations recueillies par nos hommes au sol avec les analyses de mes images. Nous sommes maintenant aptes à confirmer que cet émir habitait bien là. Et je peux certifier qu'il est mort pas loin d'ici, quelques jours avant la chute de la ville. »

Il reprend son souffle, soupire et me dit d'une voix ferme : « Celui-là, on aurait bien voulu s'en emparer vivant. Il est responsable de tellement de morts que le voir pourrir en prison et trembler de peur aurait été un réel plaisir. »

À la fin de notre entretien, nous reprenons notre marche. Alors que nous avançons côte à côte, le haut-parleur de la mosquée de la ville annonce le début de la prière. La voix nasillarde de l'imam crépite dans toutes les rues avoisinantes. Le message est sans ambiguïté. Il invite la population à se méfier de l'Occident et de tous ceux qui lui ouvrent leurs portes. Mohamed se tourne vers moi et me dit : « Écoute la haine. La guerre n'est pas finie.

Daech n’a pas disparu. Jusqu’à quand doit-on se battre ? Combien d’amis doit-on perdre pour simplement vivre en paix et en liberté ? »

Avant de quitter les ruines de Syrte, Mohamed découvre deux roses qui ont poussé comme par miracle entre les gravats. Il sort son couteau de son étui. Il les coupe et me dit : « C’est pour mon épouse. Elle attend notre premier bébé. C’est la preuve que la haine ne vaincra jamais l’amour et la vie. »

Je n’ai aucun doute sur la véracité des documents de l’émir, néanmoins ce voyage en Libye a pour but de me permettre de répondre à toutes les interrogations que je me suis posées sur l’origine du disque dur et son appartenance à l’émir. Pour cela, il faut que je revienne aux fondamentaux de mon métier : rechercher des sources fiables et croiser les informations. Omar le combattant qui m’a livré les documents et Mohamed le pilote sont deux sources fiables, mais il m’en faut d’autres. J’ai décidé de frapper fort et de demander à rencontrer Moustapha Nouh, le responsable des renseignements libyens. Qui mieux que lui pourrait m’informer sur l’identité de l’émir et me réaffirmer que la maison située dans les champs à l’extérieur de la ville était bel et bien la sienne ? De retour à Misrata, je passe trois jours à essayer de décrocher un rendez-vous avec lui. J’apprends de source sûre qu’il va quitter son bureau de Tripoli pour passer le week-end en compagnie de sa famille dans sa ville natale. J’ai donc tout naturellement sollicité l’intervention de toutes mes connaissances dans cette ville. Alors que je commence à perdre espoir, mon téléphone sonne. Au bout du fil, une voix masculine. L’homme ne prend pas la peine de se présenter. Il dit simplement :

« Je vous téléphone de la part du directeur des renseignements. Il a appris que vous vouliez le rencontrer.

— Oui effectivement et je serais ravi de m’entretenir avec lui, dis-je en choisissant mes mots avec précaution.

— Il vous propose de le rejoindre dans un quart d’heure à l’hôtel Al Massa. Un appartement y est réservé pour vous. Le réceptionniste est averti de votre arrivée. Patientez là-bas. M. Nouh vous y rejoindra. »

J’ai juste le temps de le remercier avant qu’il ne raccroche. Dix minutes plus tard, avec Julien, nous sommes à la porte du plus luxueux hôtel de la ville. Le réceptionniste est fier de nous préciser qu’il vient d’ouvrir ses portes. Le lieu est flambant neuf. Il affiche sur sa façade cinq étoiles dans

un pays où la guerre n'a pas cessé depuis six ans. L'hôtel fourmille d'agents des renseignements. Ils ne se cachent même pas. Ils sont reconnaissables au talkie-walkie qu'ils portent à la main. L'un d'entre eux nous demande de le suivre. Arrivé au sixième étage, il pousse la porte d'une chambre et nous invite à nous y installer. Nous avons droit à l'une des plus belles suites de l'hôtel. À plusieurs reprises, le même homme jette un œil sur ce que l'on fait. Il reste quelques minutes nous observer préparer notre matériel pour l'enregistrement de l'entretien avant de tourner les talons sans dire un mot. Deux hommes montent la garde discrètement au bout du couloir. Le service d'étage est en émoi. Le directeur de l'établissement s'est déplacé en personne pour nous demander si nous avons besoin de quelque chose. « Vous pouvez bouger les meubles, ou si vous avez besoin je peux demander à retirer ce qui vous ne convient pas », dit-il en affichant un sourire crispé. Je le rassure : « Merci, pour l'instant tout est parfait. » L'homme qu'il va recevoir dans son établissement est un personnage important et cela se voit. Moi, je veux juste être tranquille pour pouvoir me concentrer sur mes questions. Je suis à la fois ravi et impatient de rencontrer l'un des hommes les plus discrets de Libye. Je me dis qu'avec tout ce ramdam, il ne va plus pouvoir annuler sa venue. À ma connaissance, c'est la première fois que le chef des espions libyens accorde une interview à la presse étrangère. Je ne sais pas grand-chose sur lui, mis à part qu'il occupait déjà sous Kadhafi un poste au sein de la direction des renseignements. Les gouvernements post-révolution, débordés par les événements, ont choisi malgré son passé de faire appel à lui pour éradiquer le terrorisme qui gangrène le pays. On le dit incontournable pour sa maîtrise du terrain et des rouages de l'espionnage. Mais sa survie à l'ère de Kadhafi, il la doit aussi à sa personnalité : Moustapha Nouh ne se mêle jamais de politique.

Après deux heures d'attente, il arrive, suivi d'une horde d'agents des renseignements. La suite ne me paraît alors plus aussi spacieuse qu'au début. Elle ne peut pas contenir tout le monde. Tête chauve, grand de taille et le corps pas très athlétique, rien dans son allure ne semble inspirer la crainte que je perçois autour de lui. Je lui serre la main en le remerciant chaleureusement d'avoir accepté l'entretien. Ses yeux noirs sondent les miens et d'une voix calme et posée, il me dit : « Tu peux remercier tes amis, ils ont beaucoup de considération pour toi. Je suis heureux de faire ta connaissance. J'avais déjà entendu parler de toi. J'ai été informé de tes

mésaventures à l'aéroport de Tripoli. » Prudent, je n'émets aucun commentaire. Je l'invite simplement à s'asseoir face à la caméra. Il coopère. Alors que Julien lui installe un micro, il demande à l'un de ses hommes de mettre en marche la climatisation, ajuste sa cravate, balaie des poussières imaginaires sur son épaule et me fixe du regard pour m'inviter à poser mes questions. Je jette un coup d'œil sur Julien pour vérifier qu'il est bien prêt, et je me lance. « Pendant la présence de Daech à Syrte, aviez-vous des espions à l'intérieur de la ville ?

— Des agents travaillaient effectivement pour nous. Ils avaient un rôle important et nous livraient régulièrement des renseignements. Malheureusement, certains d'entre eux ont été découverts par les djihadistes. Ils ont été condamnés à mort et exécutés sur la place de Za'farân.

» Mais je voudrais saluer aussi le travail bénévole de quelques-uns de nos citoyens qui nous renseignaient par patriotisme sur les agissements des djihadistes. Eux aussi nous ont livré des informations qui en temps de guerre sont essentielles, comme le nombre de véhicules en leur possession ou leurs déplacements. Ne me demandez pas de vous fournir plus de précisions sur nos actions. Je ne peux pas vous les révéler, nous sommes toujours en guerre contre le terrorisme. »

Je décide d'aller droit au but : « J'ai appris que l'un des émirs de Syrte s'appelait Abou Abdellah al-Masri, quelles informations avez-vous sur lui ? »

Moustapha Nouh n'a pas l'air étonné par ma question.

« Il habitait de façon permanente à Syrte. Il s'appelait Abderrahmane Mohammad Abderrahman alias Abou Abdallah al-Bîchî, marié à plusieurs femmes, naturellement. »

Il sourit.

« Il portait aussi comme pseudo Mohammad Abderrahman. Il a été tué et enterré à Syrte dans le quartier d'Aljazira. Il est né en Arabie saoudite, mais il est de nationalité égyptienne. Je sais qu'il a reçu une formation religieuse en dehors de l'Égypte. Nous avons tout un dossier sur ce personnage. C'est un homme qui était très dangereux. C'est lui le responsable de toutes les exécutions sur la place de Za'farân à Syrte. C'était un monstre. Il a le sang des habitants de Syrte sur les mains. Il était le responsable de l'élimination des gens. Nous avons pris connaissance des procès-verbaux et des enquêtes menées auprès de ses proches. Il était responsable des femmes esclaves.

Celles-ci étaient kidnappées parmi les migrants, et il les distribuait aux membres de Daech. C'était un sale type. Une personnalité perturbée psychologiquement.

— Connaissez-vous le lieu de sa résidence à Syrte ?

— Il avait plusieurs maisons, mais la principale est une propriété située à l'extérieur de la ville. »

À cet instant, je jubile de l'intérieur. Le chef des renseignements libyens me confirme d'une certaine manière, face caméra, que les documents que j'ai entre les mains sont bel et bien ceux de l'émir. Je poursuis mon entretien : « Comment expliquez-vous qu'un djihadiste anciennement d'al-Qaida a réussi à franchir les frontières et à s'installer à Syrte sans que vos services ne réagissent ? »

Moustapha Nouh n'a pas l'air offusqué par ma question. Son visage ne dévoile aucune émotion. Lui qui a commencé sa carrière d'espion sous Kadhafi, qui a survécu à la révolution et qui maîtrise l'art du mensonge, me répond avec une sincérité désarmante : « La Libye connaît un vide sécuritaire. Personne ne l'ignore. Les frontières sont laissées sans surveillance. Les frontières terrestres et les aéroports sont sans réels contrôles. Les djihadistes le savent. Avec des faux passeports, ils circulent comme ils le souhaitent. Ils sont passés maîtres dans l'art de la falsification. Ils ont aussi une capacité extraordinaire pour se déplacer dans le désert. Ils ont même réussi à infiltrer nos propres organes de sécurité. »

Il marque une pause avant de poursuivre :

« À l'heure où je vous parle, des djihadistes se déplacent librement dans le désert. On connaît leur localisation, on connaît les tribus qui les soutiennent. Nous disposons de toutes ces informations, mais nous n'avons pas les moyens de faire quoi que ce soit.

— Vous n'échangez pas ces renseignements avec d'autres services étrangers, les services français par exemple ?

— Nous avons aujourd'hui des accords avec certains pays. Ils sont cinq pays précisément. Ce sont de très bons accords. Mais la France ne veut plus travailler avec nous, en raison de la direction politique prise par notre gouvernement. Un de mes contacts en France m'a clairement dit qu'on leur a interdit de collaborer avec nous. Au moment où il est crucial d'échanger des informations, la France nous tourne le dos. »

Je suis abasourdi par une telle franchise. Je sais que l'homme en face de moi pèse chaque mot qu'il prononce. Il a apparemment un message à passer

au gouvernement français. Il ajoute : « Je vous dévoile là un secret, mais il faut que vos dirigeants le sachent, il est de notre intérêt à tous de collaborer pour éradiquer le terrorisme. Nous avons l'expertise du terrain et vous avez les moyens, je pense qu'une collaboration serait profitable pour tous. »

Son discours se prolonge et s'écarte de mon centre d'intérêt. Je l'interromps et lui demande : « J'ai des informations selon lesquelles Abou Abdellah al-Masri organisait la spoliation de biens ; il était l'émir de la *hisba* mais aussi celui des finances ?

— Tout à fait. Grâce à nos écoutes et aux nombreux témoignages d'habitants de la ville de Syrte, nous savions qu'il organisait le vol et la spoliation. Tout le monde y passait, les simples citoyens, les transporteurs de marchandises, les agriculteurs comme les commerçants. Tous ont subi des actes de vol et de spoliation. Ceux qui résistaient ont été assassinés. Ils utilisaient la terreur. Leurs images de propagande impressionnaient la population qui ne résistait pas. »

Pensant à la photo de l'or et des liasses de billets de dollars prise par ses hommes à la chute de Syrte, je lui demande : « Avez-vous trouvé des traces de leurs butins ?

— Les sommes d'argent retrouvées ont impressionné les combattants, mais pour nous cela ne représente pas grand-chose. Les djihadistes s'étaient préparés à la guerre et savaient qu'ils essuieraient de lourdes pertes. Ils savaient qu'ils allaient perdre la guerre. Je pense qu'ils se sont organisés pour faire en sorte de sortir des sommes beaucoup plus importantes de Syrte. Ils continuent de se répandre sur le territoire. Ils construisent à nouveau leur système. Ils ont des campements et des camps d'entraînement. Mais je ne peux donner plus d'informations sur ce sujet. Ce sont des informations secrètes que je ne peux divulguer. »

Un des lieutenants de Moustapha Nouh me fait signe que l'entretien est terminé. Je n'insiste pas. Mon interlocuteur se lève. Son premier geste est d'enlever son micro-cravate et de s'assurer qu'il est réellement éteint. Il me le remet et me présente dans la foulée son bras droit. Un homme habillé en tenue traditionnelle du désert libyen. Le regard vif et la peau burinée par le soleil. Il est à l'évidence un homme de terrain. il me dit : « Voici l'un de ceux qui connaissent le mieux le déplacement des djihadistes. »

L'homme me regarde sans rien dire. Je tente ma chance : « Accepteriez-vous de répondre à quelques questions ? »

Il sourit et répond : « *Inch'Allah* une autre fois, si l'occasion se présente. »

# Chapitre 13
# L’université virtuelle du djihad

J’ai tourné des jours autour des documents faisant référence aux attentats sans oser m’y plonger. Après avoir vérifié qu’aucun d’eux ne contenait des informations sur de futurs attentats, je les ai rangés minutieusement dans un dossier que j’ai intitulé « X ». Je crois que je n’osais même pas le nommer ouvertement. Ils étaient là, devant moi. Ils me narguaient. Seul face à une masse inimaginable de feuillets qui m’aguichaient tout en me mettant mal à l’aise, je leur rendais visite de temps à autre sans m’y attarder. J’avais compris en les survolant que j’avais entre les mains non pas la mise en place d’actions terroristes à mener dans le futur, mais bel et bien la bibliothèque du parfait djihadiste. Des cours et des conseils pratiques tirés de l’université virtuelle du terrorisme qui circulent discrètement pour former tous ceux qui haïssent les valeurs de liberté et de démocratie auxquelles nous tenons. Mais à mon retour de Libye, je ne pouvais plus reculer. Il fallait que j’affronte le monstre qui se cachait derrière ces écrits et ces dessins, qui invite à donner la mort et à semer la terreur. Un jour, à 3 heures du matin, alors que la pluie fouette la vitre de ma chambre et que le sommeil me fait défaut, je me glisse hors de mon lit pour rejoindre mon bureau. Je m’installe avec mon café, et clique sur le fameux dossier « X », bien décidé à en découdre. Le premier document (document 29) qui s’affiche s’intitule « Réponses aux questions des djihadistes ». Ce titre est suivi en bas de page par la remarque suivante : « Mes frères djihadistes, rien ne doit vous échapper, lisez chaque mot avec beaucoup d’attention. Il faut parfaitement comprendre ce qui est écrit, de telle sorte que, grâce à Dieu, vous n’ayez aucune difficulté pour mener à bien vos actions. »

Ce premier document en forme de questions-réponses donne les clés pour fabriquer chez soi une bombe artisanale. Un apprenti terroriste isolé, avec des produits achetés dans le commerce ou en pharmacie, peut ainsi réussir dans sa cuisine à confectionner un engin explosif. Sous un paragraphe intitulé « Aux frères djihadistes : des informations pour mieux maîtriser nos méthodes », on peut lire : « Comment voulez-vous qu'un des nôtres puisse se présenter devant un marchand d'armes, acheter des produits explosifs sans attirer l'attention ? Aujourd'hui, tous nos efforts sont dirigés vers la découverte de matières de substitution. Celles-ci doivent être aussi efficaces, voire plus, que celles utilisées par des militaires. »

En 2010, al-Qaida avait lancé un magazine sous le nom d'*Inspire*, largement diffusé sur Internet. Il a fallu trois ans pour que les renseignements américains arrivent enfin à le pirater et à freiner son évolution. Les djihadistes de Daech ont suivi l'exemple de leurs aînés. Ils ont créé leur propre magazine. Un produit de haute qualité, plus design et mieux structuré. Son nom : *Dabiq*. Une sorte d'hebdomadaire « grand public », sur papier glacé, distribué sur le territoire de l'État islamique, mais aussi sur les réseaux sociaux. Ce magazine, d'une quarantaine de pages en moyenne, appelle au djihad et n'hésite pas à publier les photos d'exécutions. En 2016, à la mort d'Abou Mohamed al-Adnani, le porte-parole de l'État islamique, un nouveau magazine voit le jour. Sous le nom de *Rumiya*, ce magazine traduit en huit langues, dont le français, justifie les attentats en se fondant sur les avis de ses propres oulémas. Dans un article intitulé « Le sang des infidèles vous est licite, alors répandez-le », le premier numéro du magazine prône le terrorisme sous toutes ses formes. Dans un autre article, sur trois pages, les djihadistes expliquent à leurs lecteurs que nul « infidèle » ne doit échapper à leur colère. « Cela inclut l'homme d'affaires roulant vers son travail en taxi, les jeunes en train de faire du sport dans un parc et le vieil homme faisant la queue pour acheter un sandwich. En effet, même le sang de l'infidèle vendant ses fleurs aux badauds dans la rue derrière son étal est bon à répandre. » Aucun de ces magazines ne fait partie des archives de l'émir. Les documents du disque dur ne sont pas un outil de propagande. Ils ne s'attardent ni sur l'idéologie ni sur le sens des actions à mener. Les références à l'islam sont mises aux oubliettes. Dans les documents de l'émir, les auteurs vont à l'essentiel : la formation à la fabrication des bombes, le passage à l'acte et comment tout faire pour ne pas se faire repérer et manquer sa cible.

Document 29

Le premier document que j'ouvre est exclusivement consacré à un simple allume-barbecue (document 30). L'auteur a choisi un produit du quotidien que l'on peut acheter dans n'importe quelle grande surface, qu'il détourne de sa fonction initiale. S'adressant à ceux qui cherchent des solutions simples et efficaces pour commettre des attentats, il écrit : « Connaissez-vous les allume-feu, ceux qui servent pendant les voyages et qui restent allumés entre dix et quinze minutes ? Ceux utilisés pour préparer un thé, ou pour préparer une chicha et que dans certains pays on nomme le charbon blanc ? » Il poursuit son discours, formule chimique à l'appui : « Ce simple allume-feu est une bonne base pour la fabrication d'une bombe. Vous pouvez l'utiliser pour fabriquer des matières qui amplifient les bombes militaires ou artisanales… »

La deuxième partie du document se présente sous la forme de questions-réponses. Les échanges entre le formateur et ses disciples sont relatés, annotés et partagés avec le plus grand nombre de djihadistes. Sur une des

pages (document 31), sous le pseudo « Martyrdom », un terroriste en herbe se demande : « Comment extraire cette molécule d'un paquet d'allume-feu de 900 grammes ? »

Abou Hamdane le salafiste, un autre djihadiste, s'interroge sur le fait de mélanger des allume-feu et des explosifs d'origine militaire. « Mon cher frère, lui répond son mentor, chaque groupe djihadiste prépare ses voitures piégées à partir de la matière dont il dispose. Il y a ceux qui peuvent se procurer des explosifs militaires, il y a ceux qui fabriquent leurs propres bombes à partir de produits artisanaux et il y a ceux qui mélangent les deux. » L'auteur lui conseille de s'adapter à son environnement. Il s'appuie sur l'exemple d'un attentat dont il est fier pour encourager les recherches et les initiatives personnelles et il écrit : « Grâce à des mélanges de fabrication artisanale, nos djihadistes ont réussi à équiper plusieurs voitures avec une tonne d'explosif. »

Document 30

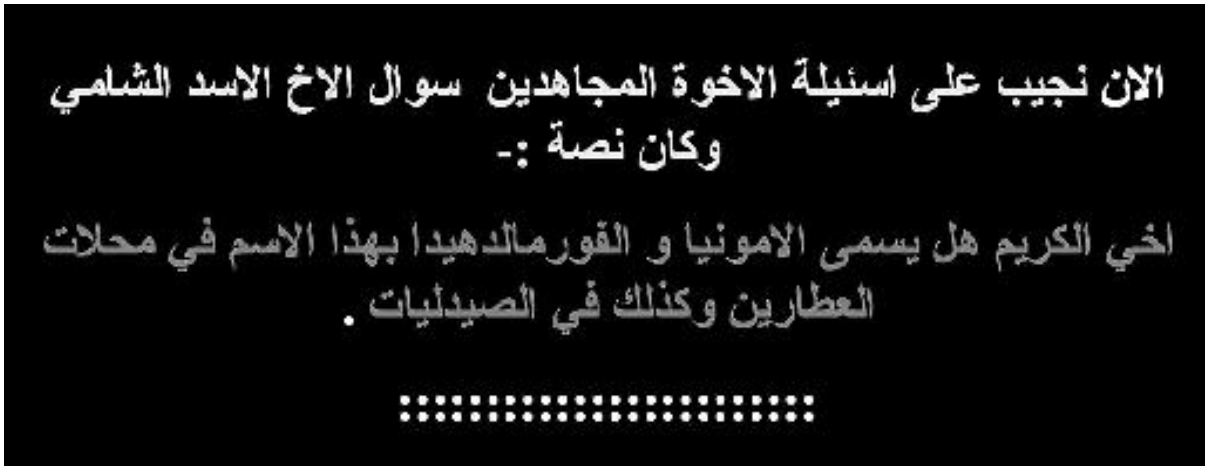
السلام عليكم اخواني المجاهدين
بالنسبة لسوال الاخ Martyrdom الذي كان هذا نصة
كيف يمكننا استخراج الهيكسامين من الفوار (بوريكول)علما بان الكيس الواحد يحتوى على ٩٠٠ملجرام تقريبا
::::::::::::::::::::
اخي الكريم سمعت بهذا الدواء من الاخ الباشق الحضرمي الذي قد غاب ولم نراة اسال الله ان يكون بالف خير واعتقد ان هذا اليوريكول هو بالغالب على ما اعتقد يستخدم كعلاج للمسالك البولية وقد رايتة ولكن كما يعرف الجميع قاتة على هنية فوار وهذة مشكلة قعند اختلاطة بالماء تتشكل رغوة كثيفة وهذا ما يصعب الامر , عموما ربما يمكن استخلاص الهكسامين منة بعملية اذابتة في كمية من الماء وانتظار ان يهدا الفوران ثم يتم تبخير الماء خاصتا وان الماء قد امتص المادة الفوارة ثم تظهر بلورات الهكسامين طالما انها تشكل اكبر نسبة في ذلك الفوار , عموما هذة كانت النقاط الاساسية لكيفية استخلاصة وهنالك افكار اخرى واعدك اخي اني سوف احاول استخلاصها باسلوب جديد كما استخلصت كلورات البوتاسيوم من عيدان الثقاب بطريقة جديدة لايدخل الماء فيها ولاالتبخير بل في دقائق قليلة ونحصل على مادة كلورات البوتاسيوم صافية بلونها الابيض لا بلون الكبريت وستنشر الطريقة قريبا ولكن ما استغربة تعلقكم الكبير بهذة المادة ربما هذا لانكم تريدون صناعة مادة الار دي اكس منها ولكن هنالك مواد متفجرة بديلة للا ار دي اكس يمكن الحصول عليها بسهولة وبخصوص استخدام هذة المادة في صناعة مادة بروكسيد الهكسامين للصواعق فاعتقد ان البديل متوفر وسهل الحصول وهو مادة بروكسيد الاستيون .

Document 31

Sous le pseudonyme « lion du chem » un autre djihadiste voudrait connaître le nom donné dans les magasins de bricolage ou dans les pharmacies à une poudre hautement inflammable dont je préfère taire le nom par mesure de sécurité (document 32).

L’instructeur prend le temps de bien orienter son élève. Sur plusieurs pages, et de manière très pédagogique, il explique d’abord comment se procurer la poudre, puis comment l’exploiter efficacement, avant de mettre en garde son interlocuteur sur le danger de sa manipulation. Il écrit : « Il faut impérativement porter des lunettes et une tenue étanche, il faut garder le produit enveloppé dans de l’aluminium, le manipuler dans une pièce bien aérée pour éviter un cancer et surtout le tenir loin du feu. » Et pour conclure, il propose au « lion du chem » d’opter pour des alternatives moins dangereuses et plus faciles d’accès (document 33).

Ces échanges me rappellent les forums de djihadistes d’al-Qaida apparus sur la toile en 2005. À l’époque, après plusieurs tentatives, j’ai réussi, sous un pseudonyme, à m’infiltrer dans l’un d’entre eux. Il s’agissait des premiers balbutiements de la propagande djihadiste sur la toile. Ces sites se résumaient à la publication de photos, de vidéos amateurs à la gloire des combattants. On y trouvait aussi les premiers textes sur l’idéologie de la haine et la retranscription des discours des imams du Moyen-Orient gagnés à la cause. Chaque groupe djihadiste se devait d’avoir son propre forum. Une sorte de label qui certifiait leurs actions et attirait des donateurs potentiels. Les documents de l’émir Abou Abdellah al-Masri me rappellent cette époque. Ils ont le même design et ils utilisent les mêmes dessins. Mais, à en croire les références des attentats, leurs contenus sont beaucoup plus récents. Je découvre que les documents de l’émir s’appuient sur les écrits du passé, rédigés sous l’ère de Ben Laden. Ils sont actualisés par des membres de Daech, avant d’être remis dans le circuit du monde du djihad et de s’y répandre en toute discrétion. Tel un département de recherche et développement, ils utilisent le travail des anciens, et analysent les attentats passés pour améliorer et perfectionner les futures actions. Une vraie bibliothèque du djihad qu’ils se transmettent de génération en génération.




Document 32

Document 33

Le 11 mars 2004, en pleine heure de pointe, dix bombes explosaient presque simultanément dans quatre trains de banlieue qui convergeaient vers la gare d’Atocha, en plein centre de la capitale espagnole. Le gouvernement conservateur de José María Aznar avait dans un premier temps pointé la responsabilité de l’organisation séparatiste basque ETA. Mais le soir même, une branche d’al-Qaida revendiqua finalement les attaques et réclama le retrait des forces espagnoles de l’intervention militaire en Irak. Le bilan était lourd : cent quatre-vingt-onze morts et plus de mille cinq cents blessés. De quoi faire de cette attaque l’attentat le plus meurtrier de l’histoire du pays. Treize ans plus tard, dans l’un des dossiers d’Abou Abdellah al-Masri, cet Égyptien devenu émir de Daech en Libye, cet acte immonde et meurtrier fait partie des archives, sous le titre : « Étude et analyse détaillée et concise de l’attentat de Madrid et des erreurs commises ».

Chaque étape de cet acte terroriste est étudiée méticuleusement. L'auteur du rapport annonce tout d'abord qu'il ne remet aucunement en cause la réussite de cette opération. « Cette dernière, précise-t-il, après celle de Washington et de New York, reste l'une de nos plus grandes fiertés, mais, ajoute-t-il, il y a eu des erreurs qui ont été commises sur lesquelles il faut s'attarder. Il faut que toutes nos prochaines actions soient plus professionnelles et plus précises. Il faut que la génération suivante des djihadistes sache parfaitement ce qui est arrivé pour éviter de commettre les mêmes erreurs. » Chronologie de l'attentat, détails des dispositifs, mise en place des engins explosifs, tout est disséqué pour mieux exécuter les prochaines. L'étude est exhaustive. Elle tient sur une dizaine de pages et ne laisse rien au hasard (document 34).

Je suis effaré et écœuré. Lire ces dizaines de passages qui célèbrent le massacre d'innocents m'est insupportable. Cent quatre-vingt-onze morts et plus de mille cinq cents blessés ne suffisent pas à l'auteur de ce rapport morbide. Cette étude de l'attentat meurtrier de Madrid démarre par un rappel des faits.

Document 34

La marque des voitures utilisées, leurs plaques d'immatriculation, le nombre de sacs contenant des explosifs et même le genre de téléphone employé comme détonateur sont décrits dans les moindres détails. « À 7 heures du matin, écrit le djihadiste, le premier train a pris le départ du quai numéro quatre avec à son bord quatre bombes pesant chacune 15 kilos, 12 kilos d'explosifs de la marque Goma 2Eco et le reste sous forme de clous. » Il réitère le même descriptif avec autant d'assiduité pour chacun des autres trains (document 35).

Et il poursuit en indiquant, photos et plans à l'appui, les lieux des explosions et les heures exactes des déflagrations.

L'auteur du document félicite ses frères pour leurs choix astucieux de la matière explosive utilisée (document 36) : « Elle est celle employée habituellement par le groupe indépendantiste ETA qui est en guerre contre le gouvernement espagnol. Après les explosions, les renseignements espagnols ont tourné leur regard vers cette organisation, ce qui aurait pu

permettre aux djihadistes de se déplacer en toute sérénité et de commettre d'autres attentats. »

Par la suite, sous le titre « Les erreurs que nos frères djihadistes ont commises » (document 37), l'auteur énumère les faiblesses de cette action. Il les corrige et incite ses lecteurs à plus de rigueur. J'ai choisi de ne dévoiler qu'une infime partie de ces écrits, les plus banals à mes yeux. Je ne veux pas donner matière à réflexion à des apprentis djihadistes.

L'une de ces erreurs a été commise bien en amont de l'attentat. « L'achat des téléphones portables dans des boutiques officielles connues par les autorités est une faute », indique-t-il, avant de développer, « il ne fallait ni qu'ils choisissent des magasins tenus par des Indiens, ni qu'ils leurs dévoilent leurs nationalités ».

التنفيذ للغزوه :-

في صباح ١١ مارس ٢٠٠٤ وصل عدد من المجاهدين الى محطة القطار
في مدينة الكالا دي ايناريس على متن سيارتين على الاقل، واحدة من طراز سكودا فابيا ذات
اللوحة رقم ٣٠٣٩ CFK، وشاحنة صغيرة من طراز رينو كانغو ذات اللوحة رقم ٥٧٦٠
BXتركتا في شارع اينفانتادو القريب من أحد المداخل الذي يؤدي الى المحطة، وترجلوا
باتجاهها ومعهم ١٣ حقيبة محملة بالقنابل المؤقتة الموصولة بهواتف جوالة من نوع
.Trium T-110
في الساعة السابعة انطلق القطار الاول من الرصيف الرابع وعلى متنه ٤ قنابل
تزن كل واحدة منها حوالي ١٥ كلغ، ١٢ كلغ من المتفجرات من نوع Goma-2 ECO
والباقي من المسامير.
في السابعة وخمس دقائق انطلق القطار الثاني وعلى متنه ٤ قنابل اخرى.

في السابعة وعشر دقائق انطلق القطار الثالث وعلى متنه ايضا ٤ قنابل.

اما القطار الرابع الذي انطلق من المحطة في الساعة السابعة و١٥ دقيقة فكان على متنه
قنبلة واحدة. ترك المجاهدون القنابل في القطارات قبل ان يترجلوا منها وقبل الوصول الى
المحطة الاخيرة .

Document 35

**فقد احسن الاخوة في الحصول على هذة المادة المصنعة عسكريا واستخدامها عوضا عن أي مادة متفجرة اخرى كالمتفجرات الشعبية التي تحتاج وقت كثير ومال كثير لاعداد لها وتوفير مكان امن لصناعتها والذي بدورة يجعل من الاخوة مكشوفين للمخابرات الاسبانية**

ولذلك نرصد هنا اهم المميزات والنقاط الايجابية التي ساعدت ونتجت عن استخدام هذة المادة المتفجرة
وما الفرق بينها وبين غيرها من المتفجرات

١ ـ ان هذة المادة المتفجرة تعتبر عسكريا اقوى من مادة التي ان تي الشديدة الانفجار وهذا ضمان للتدمير المتوقع حصولة من انفجارها وايضا وفرت هذة المادة على الاخوة المجاهدين تجريتها هل تنفع لمثل هذة العلميات ام لا فالمادة معروفة القوة والتاثير دون الحاجة الى تاكيدات او تجارب

2ـ ان هذة المادة كونت حول المجاهدين ستار تموية قوي يحسد عليه الاخوة رحمهم الله فهذة المادة شبيها بالمواد التي تستخدمها منظمة ايتا الانفصالية والتي هيا في صراع مع الحكومة الاسبانية من اجل استقلال اراضيها فقد تعودت الاجهزة الامنية الاسبانية مشاهدة هذة المادة في مواقع الانفجارات التي تنفذها تلك المنظمة الانفصالية وهنا تصبح الانظار متجهة بعد الانفجارات الى تلك المنظمة لفترة كبيرة وتضمن للاخوة المجاهدين التنقل بحرية دون الخوف او التردد في اعداد غزوات اخرى

٣ ـ سهولة تجهيز العبوة المتفجرة بشكلها الكامل دون الحاجة الى تعقيدات اعداد المتفجرات الشعبية فيكفي ان يتم جمع هذة المادة المتفجرة في وعاء التفجير وغمرها بالصاعق وتوصيلها بتهوائف النقالة وتصبح جاهزة للتفجير

٤ ـ ان المادة المتفجرة المستخدمة في التفجيرات هيا مادة غير حساسة بمعنى انك لو وضعت عليها شعلة من نار لاتنفجر الا بعد فترة ليست بالقصيرة وايضا لاتتاثر بالاحتكاك وهذا ضمان للمجاهد الذي يحمل العبوة الى مكانها المحدد ففي طريقة قد يتعرض للاحتكاكات الناتجة من مرورة بين الناس وايضا الاحتكاك الناتج من تحرك القطار وما يسببة من اهتزازات ليست بالهينة فنضمن هنا عدم انفجارها في غير وقتها المحدد .

Document 36

Document 37

Le djihadiste regrette aussi que ses frères aient abandonné leur voiture dans le parking de la gare, sans s’assurer de l’avoir bien vidée de tout objet qui aurait pu les relier à eux. Il écrit : « Même si la voiture avait été volée, nos frères y ont oublié sept détonateurs en aluminium de la même marque que celle utilisée pour la confection de leur bombe. Ils ont laissé aussi un enregistrement du Coran en évidence. » Cette association de preuve va pousser les enquêteurs à délaisser la piste de l’ETA pour se concentrer sur celle des djihadistes.

Ce jour-là, le « 11M », comme le nomment les Espagnols, des familles ont été endeuillées, des enfants sont devenus en l’espace de quelques minutes des orphelins, des larmes ont coulé, le cœur des mères a été brisé, mais la haine des djihadistes envers l’Occident n’était pas assouvie pour autant. Il fallait faire mieux. Il faut, écrit l’auteur, « améliorer les procédures » et « apprendre à déjouer les pièges tendus par les services de renseignements ». Il faut ne rien laisser derrière soi afin de « sortir indemne

d’une telle attaque pour pouvoir en organiser d’autres plus meurtrières ». Ce 11M, Marion Suervielle est l’unique victime française de l’attentat. Elle a laissé derrière elle Inès, sa fille âgée d’à peine dix mois. Marion Auvray, la correspondante du journal *Le Parisien*, a rencontré treize ans après les faits José Luis, son compagnon. Il se confie à elle. Il se souvient de ce moment fatidique de l’annonce de l’attentat : « Tout ce temps-là, j’étais dans le déni. Je me disais : elle est cachée quelque part, elle a eu peur et elle est choquée, mais elle va revenir. » Mais Marion ne reviendra jamais. Aujourd’hui, écrit la journaliste, le Madrilène vit seul avec sa fille dans un quartier du nord de Madrid, résidentiel et ultra-protégé. Le temps ne guérit pas, mais il apaise un peu, lui précise José Luis. « Je pense tous les jours à elle. J’essaie de ne pas trop imaginer comment aurait été notre vie, cela réveille la blessure. On aurait eu d’autres enfants, c’est sûr. Elle les adorait. »

Treize ans plus tard, dans le disque dur d’un djihadiste basé en Libye, sous le titre « Album de notre vénérable action », je découvre des photos de ceux qui sont morts aux côtés de Marion, des corps qui gisent par terre, recouverts d’une bâche en plastique noir. Ces photos récupérées des coupures de presse, minutieusement rangées comme un trophée, sont pour leur propriétaire non pas des clichés d’horreur mais plutôt une preuve de la bravoure de ses semblables. Je l’imagine se délectant en enregistrant et organisant ces clichés dans un album morbide qu’il conclut par un texte (document 38) : « Dieu a offert à nos frères la victoire. Les élections espagnoles qui ont suivi ont vu la chute de leur Premier ministre. Le nouveau a décidé de retirer immédiatement ses troupes d’Irak, mais n’oubliez pas, l’armée espagnole continue de tuer nos frères en Afghanistan. Elle fait partie de l’Europe. C’est de votre devoir de finir le travail commencé à Madrid. »

Document 38

La dernière phrase est écrite en gros caractère et en gras. Il y met toute la rage et la haine que portent les djihadistes envers l'Occident : « DU SANG ET DU SANG, DE LA DESTRUCTION ET DE LA DESTRUCTION ET CE QUI VA SUIVRE SERA PLUS FORT ET PLUS AMER GRÂCE À DIEU. »

Bien qu'aguerri par des années à couvrir la guerre, ces mots sont insupportables à lire. J'ai envie à mon tour de crier à qui veut l'entendre que Daech n'est pas mort. J'ai envie de faire comprendre que les victoires claironnées à tout bout de champ par nos dirigeants ne sont qu'une illusion. Nous nous trompons. Le mal a pris le temps de labourer les champs, il a planté les graines de la haine, et elles poussent et se multiplient comme de mauvaises herbes. Je tourne dans mon bureau, perdu dans mes pensées. Dans le silence de la nuit, je râle, agacé. Je suis inquiet pour nous, pour les miens. Je pense à tous ces innocents morts à Paris, à Bruxelles, et à ceux qui meurent chaque jour à l'autre bout de la planète. Je pense à Mohamed le

pilote, avec ses deux roses à la main, qui rêve que son futur enfant puisse vivre en Libye en toute liberté. Je pense à Mohanned, réfugié syrien en Turquie, qui m'explique en me fixant du regard qu'il n'est plus rien. « Mes deux enfants et mon mariage ne sont reconnus par aucune autorité, me dit-il, mon diplôme d'ingénieur a brûlé sous une bombe, ma carte d'identité est restée quelque part en Syrie. Aux yeux du monde je n'existe plus, et j'ai peur qu'un jour mes enfants ne puissent pas prouver que je suis leur père. »

Le lendemain, après une courte nuit de sommeil, je me réinstalle devant mon écran, bien décidé à continuer d'explorer un à un les documents de l'émir. Je ne veux rien laisser d'important échapper à ma vigilance. J'ouvre le deuxième dossier. Une image apparaît, celle d'un homme, les yeux noirs, une petite barbichette bien taillée. Son nom de guerre est écrit en gras : Issa al-Hindi. Ce nom ne m'est pas inconnu. En 2006, Issa al-Hindi, de son vrai nom Dhiren Barot, a été condamné à la prison à vie avec une peine de quarante ans incompressible. Arrêté en août 2004, ce membre d'al-Qaida était accusé d'avoir préparé plusieurs attentats aux États-Unis et à Londres : FMI, Banque mondiale, New York Stock Exchange, le groupe financier Citygroup, ainsi que le métro londonien figuraient parmi ses cibles potentielles. D'après l'auteur de ce texte que je viens de découvrir, c'est un exemple à suivre (document 39). Un djihadiste qui a réussi par « sa bravoure et son intelligence à tromper l'ennemi ». Dhiren Barot, ingénieur de formation, vivait à l'ouest de Londres. Il s'est converti à l'islam pendant ses études. En 1990, écrit l'auteur du document, il a suivi au « cachemire islamique » une formation pour la confection des bombes et le maniement d'armes. Neuf ans plus tard, c'est aux Philippines qu'il va perfectionner ses acquis durant deux semaines. « Un savoir qu'il a mis au service de l'islam et des musulmans. » En 2000, il quitte l'Angleterre pour les États-Unis. « Ce n'était pas, précise le djihadiste auteur du texte, un voyage touristique. » Il y était pour repérer des objectifs à atteindre. Il a réussi à « les photographier, à les analyser d'une manière digne des grands », à tel point que « l'un des hauts responsables des renseignements américains », souligne fièrement l'auteur, a déclaré : « En vingt ans de carrière, je n'ai jamais vu une mise en place d'attentats aussi professionnelle. »

## نبذة مقتصرة من المجاهد عيسى الهندي او بلال

المجاهد ديرين باروت، او عيسى الهندي او بلال ،، اسماء كثيرة كان يعرف بها المجاهد ويبلغ من العمر ٣٤ عاما والذي تحول من الهندوسية وهو في سن الـ ١٩ إلى الاسلام ويحمل الجنسية البريطانية وكان يعيش في غرب لندن .

في البداية تلقى تدريبات مكثفة على استخدام المتفجرات والاسلحة عام ١٩٩٥م في منطقة كشمير الاسلامية المحتلة من قبل الهنود ثم اخذ دورة تدريبية اخرى لمدة أسبوعين في الفليبين عام ١٩٩٩م . وبعد التدريب بدا في الاستفادة من ما تدرب علية في خدمة الاسلام والمسلمين فزار باروت الولايات المتحدة بين ١٧ أغسطس اب و١٤ نوفمبر تشرين الثاني عام ٢٠٠٠م ومن ١١ مارس آذار حتى الثامن أبريل نيسان ٢٠٠١ م لم تكن تكل الرحلات للترفيه او للسياحة بل كانت للاستطلاع على اهداف في الولايات المتحدة بل وتصويرها بشكل اذهل المحققين لدرجة ان ضابط كبير في المخابرات الامريكية قال ( لي ٢٥ سنة في مجال المخابرات لم ارى في حياتي تخطيط واستطلاع لااهداف محتملة كما فعل ديرين باروت لدرجة انة ذكر تفاصيل مذهلة حتى انه خطط لاستغلال زجاج ناطحات السحاب لاستخدامها في قتل اكبر عدد من الصليبين واليهود بعد انفجار كان مخطط له امام تلك البنايات ) ولذلك رفعت حال التأهب في نيويورك وواشنطن الى اعلى مستوى ( اللون البرتقالي ) عام ٢٠٠٤ م بعد اكتشاف خطط المجاهد واستطلاعاته .

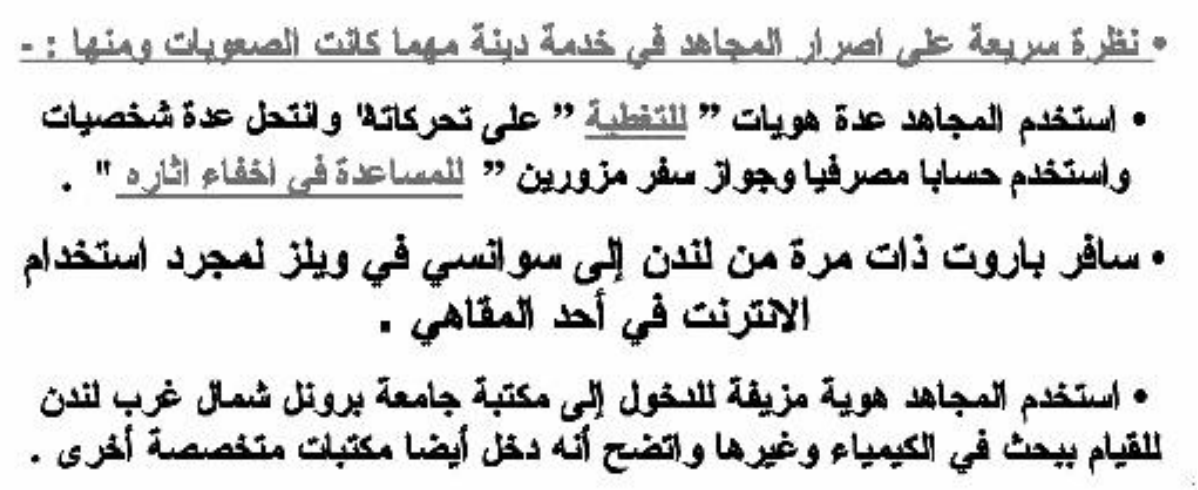
Document 39

Issa al-Hindi s’était fixé plusieurs objectifs. Le premier visait la ville de New York. L’auteur expose les documents originaux du terroriste. Des textes, photos et schémas retrouvés par le MI5, le service de renseignements anglais, et que le djihadiste a réussi à se procurer. L’une des photos est celle qu’Omar m’avait montrée en Libye et qui définit comme cibles à détruire le Federal Hall et le temple de la finance américaine, le New York Stock Exchange. Mais ce n’est pas tout. Issa al-Hindi voulait en découdre avec l’Occident. En Angleterre, il prévoyait de détruire une ligne de métro. Pas n’importe laquelle, celle qui circule sous la Tamise. Il voulait noyer des citoyens. Il voulait que son exploit fasse le tour du monde. Il avait aussi comme but de « réduire en cendres » le Ritz, l’un des plus grands hôtels de la capitale britannique. Mais, écrit le djihadiste : « Sa meilleure opération consistait à équiper plusieurs limousines de bouteilles de gaz et d’explosifs,

à les placer sous des bâtiments stratégiques de la ville et à les programmer pour une déflagration simultanée. »

Aux États-Unis, Issa al-Hindi, écrit-il, a commencé son repérage bien avant le 11 septembre 2001. Après les attentats, il se fait plus discret avant de reprendre son « travail » en 2004. Issa al-Hindi n'a jamais baissé les bras. Sous le titre « Résumé rapide des secrets du djihadiste au service de l'islam » (document 40), il énumère les méthodes dont Issa al-Hindi a usé pour tromper la vigilance des services de sécurité. Il a réussi à poursuivre ses recherches au nez et à la barbe des autorités. Il a utilisé pour ses voyages de faux passeports ou s'est inscrit sous un nom d'emprunt à la Brunel University pour apprendre à confectionner des bombes chimiques. Il n'hésitait pas à parcourir des kilomètres en dehors de sa ville pour se connecter sur Internet pour ses recherches sensibles. Il était un as de la dissimulation…

Tel un griot, fidèle gardien de la tradition de la transmission orale, l'auteur ou les auteurs de ces textes sont les animateurs de l'ombre d'une université du savoir djihadiste. Ils apprennent aux jeunes recrues leur vision de l'histoire, ils leur parlent des exploits des anciens. Leurs paroles rentrent dans nos foyers sans que l'on puisse s'en rendre compte. La ville de Syrte est tombée, Mossoul et Raqqa sont libérées, les djihadistes de Daech sont en fuite, mais à chacune des pages que je consulte je découvre que leur idéologie et leur savoir guerrier survivent à leur débâcle. Des hommes de l'ombre racontent, expliquent, informent, témoignent et endoctrinent. Leur parole flatte et attire des âmes perdues vers leur cause. Elle les forme et les encourage à donner la mort. Issa al-Hindi appartenait à la mouvance djihadiste d'al-Qaida. Ses exploits et ses stratégies, qui datent de plus de dix ans, sont archivés par un émir de Daech en 2017 en Libye. Ils sont étudiés, annotés et commentés. Basés sur les révélations de la presse et sur des manuscrits – récupérés je ne sais comment dans les dossiers des services de renseignements –, ils servent à galvaniser les troupes et à montrer le chemin. Dans un déni de l'humanité de nous « les autres », les infidèles, ils offrent des outils aux futures générations du djihad pour nous éliminer (documents 41, 42 et 43).

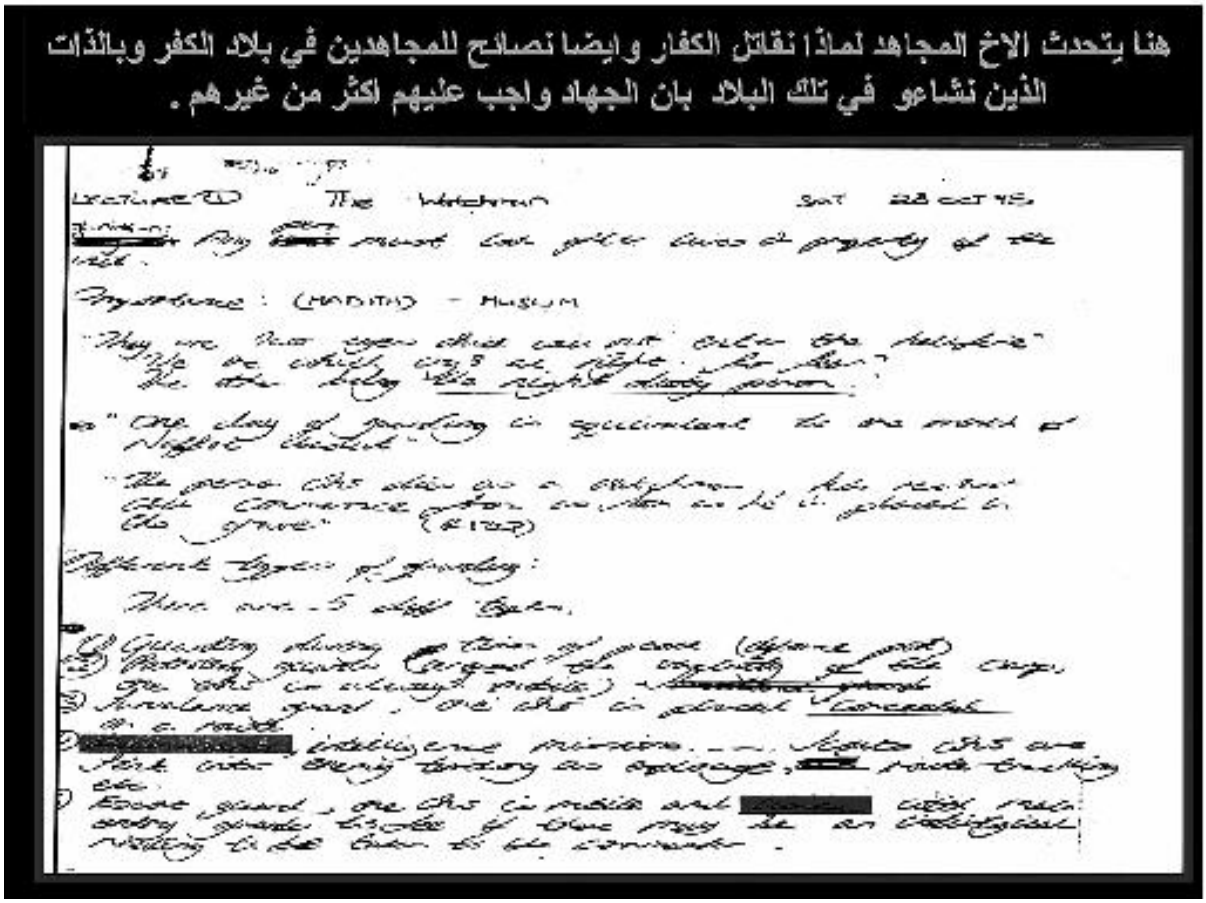



Document 40

Dhiren Barot n’a pas eu le temps d’exécuter ses macabres desseins. Il a été arrêté grâce aux informations recueillies à la prison de Guantánamo et à celles fournies par les services de renseignements pakistanais. Après les attentats du 11 septembre, l’administration Bush autorise la torture des prisonniers liés au terrorisme. À l’époque, la CIA avait délégué les interrogatoires à des homologues étrangers qui n’hésitaient pas à utiliser tous les moyens pour extorquer des aveux. Dans le rapport de la commission sénatoriale sur les méthodes de détention et d’interrogatoire de la CIA, le nom de Dhiren Barot sera l’un des plus cités. Il servira d’exemple pour prouver l’efficacité de la délégation de la torture aux pays « amis » afin de déjouer des actes terroristes [5].

L’université djihadiste est en marche. Ses enseignants maîtrisent l’art de la communication. Leurs armes sont des mots qu’ils choisissent avec beaucoup d’attention pour remodeler la pensée de leurs recrues et pour distiller leurs savoirs et leur vision du monde. Le 1er mai 2010, un attentat meurtrier a été déjoué en plein Times Square, à New York. Une voiture piégée contenant dans son coffre des bidons d’essence et des matériaux de fabrication de bombes a été découverte par un simple vendeur à la sauvette, qui a averti immédiatement la police. Le drame a été évité de justesse. Pour l’un de ces enseignants de l’ombre, cet acte n’est pas un échec. Il écrit : « Cette opération prouve qu’il suffit qu’un seul djihadiste tousse pour que la

peur se propage au cœur des États-Unis. » Quelques lignes plus tard, il écrit d'une manière froide et dactylographique (document 44) :




Document 41

* Definition of Pure Substance:

① Pure Substance consists of only 1 type of molecule.

② We compare the 2 substances (ie: Pure & one which we created 2 c if there is a match)

③ For this purpose we use the following method:

(A) Melting point

(B) Boiling point

(C) Reflection color light

(D) Infrared rays (use infrared lamp, but note: Infrared rays are only 4 pure substances.)

* Filtration is done by special filter paper from chemists.

How 2 prepare filter paper for filtration:

Diagram.

Document 42

الملف الخامس :- وهذا رابط تحميلة ( اضغط علية لتحميلة ) .

http://www.met.police.uk/pressbureau/rhyme/terror65-04mas11.pdf

هذا الملف يتضمن مقترحات لانتاج اداة تشتيت اشعاعي للقنبلة ( المشعة ) ( dirty bombs ) .

الملف السادس :- وهذا رابط تحميلة ( اضغط علية لتحميلة ) .

http://www.met.police.uk/pressbureau/rhyme/terror65-04mas12.pdf

هذا الملف يتضمن مقترحات وتعليمات لكيفية الاستفادة من المواد الاشعاعية المتوفرة من حولنا واستخدمها في غزوات جهادية تزلزل عروش الكافرين اين ما كانوا .

Document 43

**L’exécutant**

Un jeune Pakistanais qui porte le nom de Fayçal Sharazad. Il a reçu la nationalité américaine un an avant les faits.

**Mon avis personnel**

Ce profil est parfait pour une cellule dormante.

**La cible**

La place de Times Square au cœur de la ville de New York. Une place fréquentée jour et nuit par des Américains et des touristes.

**Mon avis personnel**

Le lieu est parfait pour cibler et frapper fort au cœur de New York, l’une des plus grandes villes des États-Unis.

Document 44

La lecture de ces premiers documents n’étanche pas ma soif. Pendant des mois, je lis, traduis et tente de comprendre ce qui se cache dans la tête d’Abou Abdellah al-Masri, ce monstre qui a dédié sa vie à la barbarie. Au fil du temps, ma conviction se précise. Tout devient clair à mes yeux. La pierre angulaire de la stratégie de Daech, comme celle d’al-Qaida avant lui, se résume en un seul mot : la formation. Les nouveaux djihadistes reçoivent en héritage des acquis et un savoir-faire pour semer la terreur et mieux tromper notre vigilance. Ce savoir est indicible et insaisissable. Pour eux, c’est la condition de leur survie. Dans le document concernant l’attentat de Times Square (document 45), le djihadiste chargé de transmettre ce savoir écrit en rouge : « Je vais vous parler des erreurs et des maladresses commises par nos frères lors des attaques de Londres et de Glasgow en 2007 et de celle de l’intrusion dans l’ambassade américaine à Damas. Je

reviendrai sur la tentative de notre frère Fayçal Sharazad à New York. Je voudrais que vous profitiez de leur expérience pour ne pas commettre les mêmes erreurs dans le futur. »

Le 4 septembre 2016, au cœur de Paris, une voiture piégée contenant six bonbonnes de gaz a été retrouvée dans la nuit à proximité de Notre-Dame de Paris. Le drame a été évité de justesse. François Molins, le procureur de la République chargé de l'enquête, expliquait que les djihadistes avaient raté leur coup. Leur système de mise à feu n'était pas au point. Bernard Cazeneuve, ministre de l'Intérieur de l'époque, lors d'une courte allocution place Beauvau, affirmait que « des jeunes femmes, radicalisées, fanatisées, préparaient vraisemblablement de nouvelles actions violentes, et de surcroît imminentes ». Inès, dix-neuf ans, l'une des trois terroristes, n'avait que douze ans lorsque Fayçal Sharazad a essayé de frapper la ville de New York. Et pourtant, Inès et ses complices ont utilisé le même processus que celui imaginé par le djihadiste britannique. Le dessin illustrant l'attentat de New York que j'ai découvert dans le disque dur de l'émir pourrait être un croquis de celui de Paris. Peut-on imaginer qu'une jeune fille de dix-neuf ans et ses associées puissent mettre en place un attentat dans les rues de Paris sans instruction ? La réponse est probablement non. Inès ou l'une de ses complices a été forcément formée et poussée à passer à l'acte. Les documents de l'émir ont été écrits pour ça.

هنا سنتحدث عن السلبيات والأخطاء التي وقع فيها المجاهدين بداية بغزوة لندن + غلاسكو عام ٢٠٠٧م وغزوة اقتحام السفارة الأمريكية في دمشق **ثم أخيرا وليس آخرا محاولة الأخ فيصل شاه زاد في نيويورك حتى يستفيد الإخوة ولا تتكرر الأخطاء مستقبلا !!!!**

كما يظهر لنا فإن المواد المتفجرة التي تم تفخيخ السيارة بها لم تكن مواد متفجرة قوية ولا حتى متوسطة **بل كانت عبارة عن مواد أقصى تأثير لها قتل أو إصابة من يمتلك الحظ الأوفر ويكون قريب من السيارة أو تكسر بعض زجاجات المحلات القريبة بسبب شظايا غلاف اسطوانات غاز البروبان .**

فمثل هذه العبوات المتكونة من اسطوانات الغاز والبنزين ليس لها تأثير بالمباني إلا في حالات خاصة عندما توضع في غرف مغلقة – ولكن إذا وضعت في مكان مفتوح وانفجرت بشكل صحيح - **فإن تأثيرها ينحصر في كتلة نارية وصوت قوي وشظايا قاتلة لمسافة العشرة إلى العشرين متر وكل ذلك يعتمد على الأسلوب الصحيح لتفجير اسطوانات الغاز فهو الأساس في اندفاع الشظايا.**

Sur l’une des légendes du cliché de l’attentat déjoué de Times Square, on peut lire : « S’il n’y avait pas eu l’erreur de connexion entre les détonateurs et les téléphones, ça aurait été un jour noir pour les croisés. » Sept ans plus tard, cette phrase aurait eu tout son sens si Inès et ses soutiens étaient parvenus à leurs fins.

À l’heure où j’écris ces lignes, l’État islamique a perdu son territoire, Donald Trump vient d’annoncer que « la coalition pour renverser l’État islamique a repris près de 100 % du territoire qui était autrefois entre les mains de ces meurtriers en Irak et en Syrie ». Abou Abdellah al-Masri, l’émir de Syrte, est mort et enterré, mais la littérature djihadiste n’a pas disparu. Les groupes terroristes se revendiquant de l’islam se forment et se dissolvent au gré des conflits et des enjeux géopolitiques, mais tous, quels que soient leurs emblèmes, s’approprient l’ensemble du savoir. Ils ont compris que préserver leurs écrits, c’est survivre. C’est leur trésor. Face au monde, ils exhibent un islam rigoriste, ils préconisent des règles d’un autre âge, mais leur but est de préparer les esprits à accepter l’inacceptable : se former à donner la mort. Et pour cela, les documents comme ceux de l’émir sont essentiels. Numérisés, archivés, ils sont rendus immortels. Dans la conclusion d’un de ces ouvrages (document 46), un djihadiste chargé de les remettre à jour s’excuse auprès de ses lecteurs de ne pas être assez rapide. Il écrit : « Comme vous savez, j’ai perdu mes dossiers et mes archives. Je suis obligé de tout réécrire. Je dois m’assurer que mes conseils sont à la fois opérationnels et pratiques, de telle sorte que celui qui les lit même pour la première fois puisse les maîtriser du premier coup. » Il précise : « Le premier chapitre sur l’art de la fabrication des bombes contient à lui seul six cents pages de photos de produits de base pour la fabrication de bombes et une trentaine de vidéos. »

Ce djihadiste présente des exemples de ces six cents photos. Il expose les modes d’emploi d’engins explosifs faciles à fabriquer et à camoufler. Ses pièges pour ôter la vie sont datés d’une période allant de 2005 à 2016. Les clichés ont traversé le temps, ils se sont enrichis au fil des années par les expériences des uns et des autres pour finir dans le disque dur d’un émir de l’État islamique en Libye.

أما بخصوص موسوعة الثمر المستطاب في فنون الإرهاب بعلم الله أني إلى ليلة أمس انتهيت من الجزء الأول الفقرة – أ - وتخيل معي أن الفقرة – أ – تحتوي على 600 صفحة مصورة للمواد الأولية لصناعة المتفجرات والسموم + أكثر من ثلاثين مقطع فيديو وبقي لي تنقيحها وتجهيزها للنشر ,,

ربما أخطأت أني بشرتكم مبكرا لظني أن المسألة بسيطة ولكن العمل تراكم بشكل غريب جدا ، وكما تعلمون فإني قد فقدت قاعدة بياناتي وأرشيفي السابق وقد بدأت في إعدادها من الصفر ويتدعيمها بالصور والفيديو والتأكد منها حتى حينما يقرءاها الذي أول مرة يدخل في مجال المتفجرات والسموم يفهمها بسهولة ويمكنه من خلالها فهم بقية الأجزاء واغلب الموسوعات العسكرية المتواجدة بالشبكة العنكبوتية,,

وسأسرع بإنزال الجزء الأول فقرة – أ – المواد الأولية

وإن شاء الله سوف أضع مواضيع في صناعة الخلايا النائمة نتشارك فيها جميعا ربما مشكلتي ألان هي من أين أبدا!!

Document 46

L’auteur conclut son cours par cette phrase : « Priez au plus profond de vous-mêmes pour que Dieu vous permette de mourir en martyrs. »

# Chapitre 14
# Des attentats en Occident, pour quoi faire ?

Pourquoi l'État islamique s'est-il attaqué à l'Europe alors qu'il jouissait d'un territoire aussi grand que la Grande-Bretagne et que les pays occidentaux hésitaient à envoyer des troupes au sol pour limiter son avancée ? L'organisation terroriste affichait l'ambition d'édifier une nation en recréant l'ancien califat de Bagdad. Elle avait réussi le tour de force de devenir financièrement indépendante de ses sponsors. Elle s'était attelée à unir une grande partie des tribus sunnites en Irak comme en Syrie et leur avait promis de les protéger des exactions des chiites et de Bachar el-Assad. Telle une nation, Daech a formé une police et une armée qui se sont portées garantes de la sécurité de la population vivant sur son territoire et ont fait allégeance à son émir. Pourtant, l'État islamique a décidé de porter le combat en dehors de son territoire.

En France, avec l'attaque de *Charlie Hebdo* et de l'Hyper Cacher, il visait d'abord des cibles spécifiques avant de s'attaquer aux Français dans leur ensemble. Des cafés, une salle de concert, un stade de football, des objectifs dénués de symboles véritables. Après l'attentat de Paris, je voulais comprendre les raisons de ce revirement. Je voulais comprendre ce qui avait incité Daech à frapper en dehors de son territoire, poussant l'Occident à accentuer les frappes contre lui. Cette stratégie n'avait pas de sens pour moi. Daech ne pouvait que perdre la guerre et être dépossédé par la même occasion de son territoire.

Deux mois après l'attentat de Paris, en janvier 2016, je décide de partir en Irak, à Tikrit, le fief historique de Saddam Hussein. Cette région est l'un

des centres du pouvoir des tribus sunnites. C'est là que l'armée américaine a réussi à mettre la main sur Saddam Hussein. Il s'était réfugié parmi les siens. Maltraitées et humiliées par le nouveau gouvernement irakien de majorité chiite, une grande partie des tribus de la région ont fait allégeance à l'État islamique. L'État islamique leur offrait une manière de retrouver le prestige du passé. Le 13 juin 2014, c'est à Tikrit que Daech massacre mille sept cents prisonniers chiites de l'armée irakienne. Selon Human Rights Watch, entre cent soixante et cent quatre-vingt-dix hommes, au moins, y ont été exécutés entre le 11 et le 14 juin. Mais une autre partie des tribus, sous la direction d'anciens officiers de Saddam, ne sont pas tombées dans le piège des djihadistes. Elles ont décidé de les combattre. Et c'est avec leur chef que j'ai pris rendez-vous. Son nom : Mazeen Machaal. Un jeune homme d'à peine trente-cinq ans, grand de taille, au regard charmeur. Même en pleine guerre, entouré d'hommes cagoulés et en armes, il garde sa tenue de civil. Il soigne son look et son image. Il dénote dans ce coin du monde. Mazeen Machaal me reçoit dans sa caserne. Il a aménagé l'aile gauche en appartement privé. Il m'attend sur le pas de la porte. Il me serre la main et m'invite à le suivre dans un salon moderne, flambant neuf. Fils d'un haut dignitaire de Saddam Hussein, Mazeen finance avec son héritage la guerre contre le groupe État islamique. Comme le veut la tradition, ce diplômé d'une prestigieuse école londonienne est revenu sur sa terre natale pour diriger ses hommes. Après avoir partagé un repas, il m'invite à fumer un cigare et me demande : « Aimes-tu jouer au poker ? »

Intrigué par sa question, je réponds simplement :

« Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Réponds-moi et je te dirai pourquoi…

— Je ne suis pas un accro du poker mais je ne dis pas non à une partie de temps à autre. »

Il esquisse un sourire :

« Voilà ce que je te propose. On fait une partie. La mise est à 100 dollars. Si tu gagnes, je répondrai à toutes tes questions. Sinon, je t'offre l'hospitalité jusqu'à demain et tu repartiras à Bagdad bredouille. »

À son regard, je comprends que Mazeen ne plaisante pas. Je n'ai pas le choix. Il faut accepter le *deal*. Entouré de combattants, privé de ses amis londoniens, Mazeen est un roi sans cour et sans divertissement. Ma venue lui offre l'occasion de s'amuser un peu. Il tire une table d'appoint et la place entre nous. Il sort un paquet de cartes et me voilà, à quelques

kilomètres d'une ligne de front contre Daech, en train de jouer un entretien au poker. La partie commence. Je gagne la première manche. Mazeen s'énerve. Il a l'air vexé. Je n'ai pas à le laisser gagner, je perds toutes les parties suivantes. « Désolé, non seulement tu as perdu de l'argent, mais il va falloir oublier notre entretien… »

Il est fier de lui. Il rit de bon cœur. Ma tête dépitée le mettait visiblement de très bonne humeur. Il saisit alors les billets et s'éclipse dans une pièce attenante. Je reste là sans rien dire, ne croyant pas ce qui vient d'arriver. Je ne sais pas s'il faut le prendre au sérieux ou pas. Un de ses lieutenants me tiens compagnie. Il m'offre un verre de thé et m'informe que Mazeen a quitté la caserne et ne reviendra que le soir.

Une fois de retour, Mazeen s'installe en face de moi. Il sort les billets de sa poche, me les tend et me dit d'un air satisfait : « Je plaisantais. Tu as sûrement flippé. Faire le voyage de Paris jusqu'au fin fond de l'Irak et rater sa cible à cause d'un brelan d'as, c'est une anecdote que tu pourras raconter à tes petits-enfants quand tu seras grand-père ! » Et il éclate de rire : « Allez, pose-moi les questions que tu veux, j'y répondrai avec plaisir. »

Soulagé, je démarre enfin mon interview :

« À l'époque où les Américains étaient en Irak, tu les combattais ?

— Oui, tous les sunnites en Irak étaient contre la présence américaine. Bien sûr, moi j'étais un résistant. Et je considérais que tous ceux qui soutenaient les Américains méritaient la mort. Un soldat comme un civil méritait la mort.

— En 2005, quand tu faisais partie de la résistance, tu pensais que la situation allait évoluer ainsi ?

— Je me doutais bien qu'un jour on allait devoir combattre al-Qaida. Mais je n'aurais jamais imaginé qu'al-Qaida devienne le Daech d'aujourd'hui avec cette force de frappe. Non, je ne pouvais pas l'imaginer…

— Mais à l'époque, al-Qaida et vous, vous avanciez main dans la main pour combattre les Américains ?

— Oui, mais le danger que représentent aujourd'hui les djihadistes est plus grand que celui des Américains. Un colonisateur finit par partir. Mais Daech, ce sont les enfants de la région. Les combattre est beaucoup plus dur et plus compliqué.

— Comment expliquez-vous que Daech exporte sa guerre vers l'étranger ? Qu'ils aient décidé de frapper Paris ?

— Il faut savoir que l'État islamique est divisé. Deux groupes s'affrontent politiquement. Leurs visions sont totalement opposées. Le premier voudrait concentrer son énergie à la construction d'un État à cheval entre la Syrie et l'Irak, il voudrait offrir aux sunnites du Moyen-Orient une autre perspective que celle d'être sous la domination des chiites. Le second, représenté par les enfants de Ben Laden, voudrait continuer à exporter la terreur. Pour lui, le monde est un ennemi. Et apparemment, ceux qui ont imposé leur point de vue sont ceux qui voudraient que la terreur s'impose partout sur cette planète. »

En analysant les documents d'Abou Abdellah al-Masri, l'émir de Syrte, cette explication de Mazeen me revient à l'esprit. L'émir de Syrte faisait sans aucun doute partie de ceux qui veulent exporter la terreur à l'extérieur de leur territoire. Il appartenait à ceux qui considèrent que le drapeau de « l'islam véritable » doit régner dans le monde. Pour cela, il faut, écrit-il « exploiter les failles de l'Occident, instaurer un climat de psychose et de suspicion, affaiblir un ennemi plus fort militairement mais tellement fragile psychologiquement ». Dans un document datant de l'ère de Ben Laden, on trouve la phrase d'un philosophe : « Combat ton ennemi avec les armes qu'il craint, pas avec celles que toi tu crains » et l'auteur du document de poursuivre : « Que craignent les Occidentaux, sinon les armes et la technologie sophistiquée qu'ils détiennent ? Les djihadistes peuvent réussir avec presque rien à les briser. Avec seulement 300 dollars, nous pouvons réaliser des actions qui vont retentir sur tout le territoire de l'immense puissance qu'est la Grande-Bretagne. Avec quelques couteaux, des djihadistes ont réussi à mettre la main sur quatre avions américains… »

Le djihadiste fini sa démonstration par : « Nous avons une arme que personne n'a en sa possession. Elle se nomme djihadiste. C'est un être doué d'intelligence, il a envie de mourir en utilisant celle-ci pour ne pas rater pas sa cible. »

Le 12 novembre 2015, dans la banlieue sud de la capitale libanaise, deux kamikazes se font exploser dans une rue commerciale à une heure de grande affluence. Bilan : quarante-quatre morts et deux cent trente-neuf blessés. Tous des civils. Vingt-quatre heures plus tard, alors que les blessures des attentats contre *Charlie Hebdo* et l'Hyper Cacher commencent à peine à se cicatriser, la France bascule à nouveau dans la terreur. Cent trente-neuf innocents ont perdu la vie. À chaque attentat, la

presse fait le bilan des morts. Elle explique le déroulé des faits et la plupart des observateurs supposent que le but des attentats est de donner la mort au plus grand nombre. Mais cette analyse n'est qu'en partie vraie. D'après les documents de l'émir, faisant référence à des attentats dans des aéroports, l'auteur explique que l'essentiel est « d'obliger les compagnies aériennes à dépenser des sommes considérables pour se protéger ». Pour 300 dollars d'investissement pour les djihadistes, les États « devront débourser 40 milliards de dollars pour éviter nos actions, le calcul est vite fait ».

Imposer la peur dans le quotidien des citoyens, faire en sorte que la presse relaie les actions terroristes ont pour but de déstabiliser les finances publiques. Peu importe que les actes soient une réussite, peu importe le nombre de morts, l'essentiel est que la presse en parle et que les gouvernements se sentent obligés d'investir une partie de leur budget dans la sécurité. En réponse à « Mossar harb 4 » un djihadiste qui se demande pourquoi lors d'un attentat, un des leurs a placé de faux détonateurs, l'auteur répond : « Il faut voir les choses sous tous les angles. Tu as soulevé un point d'une très grande importance. Le fait de mettre de faux détonateurs impose aux démineurs ennemis de perdre du temps et de réfléchir énormément avant de tenter quoi que ce soit. Cela laisse le temps aux caméras du monde de filmer la scène. C'est ce qui s'est passé par exemple pour l'attentat de Times Square. Pendant deux heures, les télévisions du monde entier ont diffusé en direct la scène. Je ne sais pas si notre frère avait pour but que cela se passe ainsi, mais c'est sans aucun doute une réussite. » Aux États-Unis, le coût du financement de la lutte contre le terrorisme avoisine les 100 milliards de dollars par an. En France, après les attentats de Paris, le président François Hollande a annoncé la création de huit mille cinq cents postes dédiés à contrer les djihadistes. Le coût de cette annonce n'a pas été chiffré, mais le gouvernement s'est empressé d'avertir Bruxelles que les engagements budgétaires ne seraient pas respectés.

Le but des djihadistes : utiliser des artifices qui ne coûtent rien pour créer l'hystérie et faire en sorte que les États mettent en place des systèmes coûteux qui, sans l'absence de menace, seraient octroyés au développement économique et au bien-être des citoyens. Et pour arriver à leurs fins, tout est permis. Sur un des documents, on peut lire : « Pas besoin de s'acharner à obtenir des matières premières pour fabriquer des bombes chimiques ou bactériologiques, il suffit de peindre un baril en jaune, d'y apposer le sigle nucléaire et de mettre des fils bien en évidence pour créer l'effet souhaité. »

L’auteur conclut sa démonstration : « Votre imagination est votre seule limite, mes chers frères. »

# Chapitre 15
# Rencontre avec un haut responsable de l'État islamique

La lecture des documents de l'émir m'enfonce jour après jour vers un monde noir et haineux envers l'humanité. La grandeur de l'être y est quasi inexistante. À chaque page, seuls la mort et le sang sont célébrés. Ce n'est pas la première fois que je lis des passages, des textes ou des rapports extraits de la littérature des djihadistes, mais cette fois-ci, la masse d'informations est vertigineuse. C'est un abîme qui s'ouvre devant moi. Comprendre pour mieux combattre, pour mieux protéger la vie d'innocents et pour ne pas tomber dans leur piège est devenu une obsession. Comment expliquer cette envie de tuer l'autre, celui qui ne te ressemble pas ? Comment simplement concevoir de décapiter ou de brûler vif un être humain ? Quelle religion, loi, dirigeant peut provoquer chez l'homme cette passion obscure, cette envie de destruction ? Pour répondre à mes questions, j'ai besoin de délaisser les documents de l'émir pour aller rechercher d'autres réponses sur le terrain. Je me fixe l'objectif de rencontrer un chef de Daech, un homme au statut égal à celui de l'émir Abou Abdellah al-Masri. Un de ceux qui ne pourraient décemment clamer une fois enchaîné qu'il n'a fait qu'obéir aux ordres. Je veux rencontrer un terroriste libre d'exprimer sa pensée sans la crainte de ses geôliers. Il faut que, les yeux dans les yeux, je puisse le questionner, sonder son intériorité pour répondre à mes interrogations. Au fond de moi, j'espère provoquer un de ces moments magiques où l'être humain ouvre les portes de son âme pour

laisser entrevoir la part belle de son humanité et ainsi pouvoir continuer à croire que notre bataille contre ce mal n'est pas vaine.

Le seul homme capable de m'aider dans cette quête est Abou Mhamed, un Syrien qui vit en Turquie. C'est un filou d'une quarantaine d'années, au visage juvénile en complète contradiction avec son corps grassouillet. La première fois que je l'ai rencontré, il s'est présenté comme étant un avocat qui a fui la guerre le jour où les djihadistes ont mis la main sur son village. Grand de taille, la poigne ferme, cette fois-là il m'avait fait rencontrer un jeune djihadiste qui avait réussi à passer à travers les mailles du filet et qui vivait sereinement dans la ville d'Orfa, en Turquie. Nos nombreuses rencontres ont fini par instaurer entre nous un climat de confiance. J'ai toujours su qu'il ne me disait pas toute la vérité. Je ne connais pas sa véritable motivation à accepter régulièrement de m'aider, ni ses liens avec les hommes de Daech, mais pour faire avancer mes enquêtes, je m'accommode de ses secrets. Avec le temps, Abou Mhamed m'a ouvert petit à petit son « carnet d'adresses ». Il arrive à chaque reprise à convaincre quelques djihadistes, en général des seconds couteaux, de me rencontrer. Cette fois-ci, ma demande est spéciale. Je souhaite approcher un émir de haut rang. Comme le veut l'usage entre nous, je lui transmets un message par écrit sur Telegram. Après les formules de politesse, je vais droit au but et lui écris :

« Abou Mhamed, cette fois-ci j'ai besoin que tu fasses un miracle pour moi. Je veux rencontrer un émir de Daech. Tu as peut-être une piste pour ça. Je sais que tu en es capable. »

Je sais que chaque mot que j'inscris a son importance. Par expérience, Abou Mhamed ne m'ouvre les portes que si lui-même est convaincu de ma démarche. Je le flatte sans lui donner mes motivations. Il ne tarde pas à me répondre.

« Je comprends. Tous les journalistes rêvent de rencontrer un émir de Daech. »

Le smiley à la fin de sa phrase me fait penser qu'Abou Mhamed ne prend pas mon souhait au sérieux. Il estime que ma requête n'est qu'une bouteille jetée à tout hasard à la mer, sans réel espoir qu'elle trouve un destinataire digne de ce nom. J'insiste et livre un peu plus d'informations, sans évoquer le disque dur de l'émir.

« Tu sais mieux que moi qu'avec leur déroute en Libye, en Irak et en Syrie, leurs dirigeants ont pris la fuite et que la Turquie est l'une des

planques les plus prisées par leurs hommes en cavale. On m'a proposé à plusieurs reprises d'interviewer un djihadiste en prison, mais moi ce que je veux c'est recueillir la parole libre de quelqu'un qui ne cache pas ses convictions derrière des regrets. Il est temps que l'on en sache un peu plus sur les chefs de Daech en fuite. »

J'aperçois les petits pointillés qui indiquent qu'Abou Mhamed est en train d'écrire. Ils s'arrêtent de scintiller puis reprennent. Je sais qu'il réfléchit. Je m'impatiente. Il se demande sans aucun doute s'il va accepter d'intervenir ou pas. Le message apparaît enfin :

« Cette mission est quasi impossible. Je vais faire de mon mieux pour en trouver un. Mais en supposant que j'y arrive, rien ne dit qu'il accepte de te rencontrer. Leurs têtes sont mises à prix. Ils se méfient de tout le monde et surtout des journalistes.

— Merci par avance Abou Mhamed de faire de ton mieux.

— À ton service », m'écrit-il, suivi d'un clin d'œil.

Trois semaines plus tard, début janvier 2018, la réponse tombe. Abou Mhamed m'écrit simplement :

« Ça marche, un émir a accepté de te rencontrer.

— De qui s'agit-il ?

— Ce n'est pas n'importe qui, c'est l'émir de la région de Deir Ezzor. J'avoue, je ne sais pas pourquoi il a accepté de le faire.

— Y a-t-il des conditions ? Est-ce qu'il veut de l'argent ? Tu sais que je ne peux pas donner du fric à un djihadiste, ce n'est ni moral ni légal.

— Non, il n'a rien demandé en échange. »

C'est un vrai miracle. J'ai réussi avec quelques échanges sur Telegram à décrocher un rendez-vous avec un émir. Je savais qu'Abou Mhamed était plein de ressources, mais je n'imaginais pas que la partie allait se jouer si facilement et surtout aussi rapidement. Je veux en savoir plus : « C'est bien un émir de haut rang de Deir Ezzor ? Tu en es sûr ?

— Oui. Tu ne seras pas déçu. L'entretien est fixé dans trois jours à Urfa. »

Je veux comprendre les termes de la négociation, savoir les raisons de cet accord rapidement acquis, mais je me retiens. Abou Mhamed n'est pas le genre à me mener en bateau. Il est malin et imprévisible, mais il a toujours tenu parole. Je ne veux pas le vexer et prendre le risque d'une maladresse qui pourrait faire capoter l'entretien. Je clos la discussion par une simple

affirmation : « J’y serai. » Mais une fois l’excitation passée, les questions fusent, la peur me noue l’estomac. Et s’il s’agissait d’un piège que même Abou Mhamed ne verrait pas venir ? Et si cet émir en cavale voulait « se faire » un journaliste, un dernier acte de « bravoure » avant de mourir en martyr ? Je n’ai plus que deux jours pour me décider à faire le voyage. Au fond de moi, encore une fois, la décision est prise, mais il faut que je réfléchisse rapidement aux moyens d’éviter le pire. Pour minimiser les risques, je ne dois pas le rencontrer sur son propre terrain. La ville d’Urfa est une succursale de djihadistes en fuite. Rencontrer un émir dans ce qui pourrait s’apparenter à son fief serait une grossière erreur. Deux heures plus tard, je rappelle Abou Mhamed. Je prétexte un problème de correspondance d’avion pour proposer que notre rencontre se déroule à Gaziantep plutôt qu’à Urfa. Gaziantep est un bon compromis, c’est une ville située à seulement deux heures de route de la planque de l’émir. Il n’a pas l’air surpris ni contrarié par ma demande. Il me répond naturellement : « Je vais voir ce que je peux faire. » Comme d’habitude, Abou Mhamed prend les choses en main. Il propose à l’émir de lui réserver un taxi et de régler la note, ce que l’émir ne refuse pas. Je me dis que ma bonne étoile veille sur moi, c’est un signe, un bon début.

Trois jours plus tard, en compagnie de Julien, mon chef opérateur, nous voilà installés dans un vol vers la Turquie. J’ai tout prévu. Sorti de la ville où il réside, je sais que l’émir me laissera choisir le lieu de la rencontre. J’opte pour un hôtel situé en plein centre-ville, une auberge construite dans une demeure historique. Un site clos, entouré de murs, où la clientèle ne peut accéder sans franchir un portail, constamment fermé, haut de trois mètres. Les clients doivent sonner et patienter quelques minutes avant que le gardien ne daigne ouvrir. Je décide aussi de ne communiquer à Abou Mhamed le lieu exact du rendez-vous qu’à la dernière minute. Je ne veux laisser à l’émir aucune occasion d’organiser la moindre action.

Après sept heures de vol, une escale à Istanbul et une courte nuit de sommeil, le jour J est arrivé. Je vais enfin rencontrer un haut responsable de Daech libre comme l’air qui pourrait répondre à toutes les interrogations que le disque dur de l’émir a suscitées en moi. Alors que Julien investit la chambre, l’unique suite de l’hôtel réservée pour l’occasion afin de permettre l’installation de tout le matériel, je tourne en rond, je réfléchis, je me demande s’il est opportun de lui montrer quelques pages des documents

de l’émir pour le faire réagir et le pousser à plus de franchise. Je l’imagine arrogant, sûr de lui, m’intimidant du regard. Ce qui ne me rassure pas. À cet instant, mon téléphone sonne. Abou Mhamed s’annonce au bout du fil. Il m’informe qu’il est à cinq minutes du café où je lui ai fixé rendez-vous. Je lui propose de me rejoindre directement à mon hôtel, sans donner d’explication. Je l’entends annoncer au chauffeur de taxi le nom de l’hôtel avant de me répondre : « OK, on arrive. »

Une dizaine de minutes plus tard, je suis en face de l’émir de Daech de Deir Ezzor. Il est venu accompagné par un jeune homme qu’Abou Mhamed me présente comme un des ex-combattants djihadistes. L’émir est jeune. Il a la trentaine, porte des lunettes de vue et camoufle ses cheveux longs et bouclés sous un bonnet. Il a l’air serein. Même en cavale, il n’a même pas pris la peine de raser sa barbe pour passer inaperçu. Son jeune accompagnateur d’à peine vingt ans a l’air plus nerveux. Il se tient derrière son chef. Je ne lui accorde pas beaucoup d’importance. Je canalise mon attention sur cet émir qui avait droit de vie et de mort sur des milliers de gens. Deir Ezzor, la ville syrienne qu’il dirigeait, n’était pas n’importe quelle localité de la Syrie. C’était, jusqu’à peu, la dernière grande cité contrôlée par Daech. Une ville stratégique, porte de l’Irak pour l’État islamique. Située à l’est de la Syrie sur l’Euphrate, Deir Ezzor abrite les principaux puits de pétrole de Syrie. Les djihadistes la considéraient comme leur poumon économique. En France, les noms de Raqqa et de Mossoul ont marqué les esprits mais pour Bachar el-Assad, le Hezbollah, l’Iran, la Russie et toute la coalition internationale, Deir Ezzor a toujours été un objectif primordial pour mettre fin à la présence de Daech dans cette partie du monde.

Je serre la main de l’émir et l’invite à s’installer sur un des canapés turcs du salon. Il s’assoit sans me quitter du regard. Je ne sais pas pourquoi, mais le fait qu’il soit jeune et petit de taille me met en confiance. Je prends la parole et essaie de briser le malaise qui règne dans la pièce. Je lui explique, comme je l’aurais fait avec n’importe quel personnage, les raisons de notre entretien. Il m’écoute sans broncher. Il continue de m’observer et ne détourne même pas le regard lorsque Julien lui installe le micro. Une fois la caméra en marche, je fonce et pose ma première question : « Pourriez-vous vous présenter ? Êtes-vous réellement un émir de Daech ? » Il m’interrompt. Le mot Daech lui déplaît. Effectivement, Daech est l’acronyme, en langue arabe, d’État islamique en Irak et au Levant. Abou

Bakr al-Baghdadi, l'émir autoproclamé de Daech, l'a changé. Il a opté pour le nom « État islamique », un nom qui ne limite pas ses troupes à un seul territoire.

L'émir précise : « J'étais un émir de l'État islamique et non de Daech. Et je me nomme Abou Moqdad. Je dirigeais la province de Deir Ezzor. Au départ je n'étais qu'un chef d'unité, mais avec le temps je suis devenu l'émir de l'armée de cette ville. Nous étions deux dirigeants à nous partager la tâche. Abou Meriem al-Tounsi était l'émir chargé de gérer les problèmes liés aux civils et moi j'étais en charge des affaires militaires. Mon travail consistait à faire en sorte d'approvisionner mes hommes en armes et de définir la stratégie militaire sur mon territoire.

— Combien d'hommes dirigiez-vous ?

— Je dirigeais mille huit cents combattants. Je ne compte pas les chefs d'unités et les responsables des secteurs. »

L'émir aime la précision…

« Vous êtes jeune, comment êtes-vous devenu un émir ?

— L'âge n'a pas d'importance. Notre prophète était jeune lui aussi quand il a mené des batailles et conquis des territoires. Lorsque l'État islamique a mis la main sur Deir Ezzor, mes supérieurs ont rapidement vu que j'étais non seulement un très bon guerrier mais aussi un bon musulman. Ils m'ont d'abord désigné comme chef d'un premier quartier, puis d'un autre, jusqu'au jour où ils ont décidé de mettre sous mes ordres toute la région. Mon frère de combat, l'émir tunisien, a été nommé en même temps que moi pour s'occuper des civils.

— Qui vous a nommé, qui sont les "supérieurs" dont vous me parlez ?

— C'est un seul homme, un dirigeant de l'État islamique qui porte le nom d'Abou Mouhajir al-Iraki. Il m'a observé, il m'a vu combattre, il a apprécié ma stratégie guerrière et mon comportement avec les soldats.

— Vous aviez un poste de haut niveau, avez-vous rencontré Abou Bakr al-Baghdadi ? »

La question ne le fait même pas réagir. Il y répond sans la moindre expression sur son visage.

« Non, je n'ai pas eu cet honneur.

— Qui des plus hauts dirigeants de Daech avez-vous rencontré ?

— Dans ma région, c'était moi et Abou Meriem al-Tounsi qui étions les plus hauts responsables. Je rencontrais régulièrement les autres chefs des régions dans un conseil que l'on nomme *majliss al choura*. Le lieu de nos

réunions se situait dans un endroit tenu secret dans la ville d'Al Mayadine. La zone était interdite aux civils, seuls les dirigeants de notre niveau pouvaient y accéder. Toutes les décisions stratégiques étaient prises là-bas. »

Les réponses de l'émir sont claires et précises. Elles ne laissent aucun doute sur sa position hiérarchique au sein de l'État islamique. Rien dans son discours ni dans sa gestuelle ne pousse à croire qu'il exagère sa position. Il répond sereinement aux questions. Son regard noir me sonde en permanence. Le seul mouvement qu'il s'autorise est de caresser sa barbe de temps à autre. Il n'a pas peur et me le fait comprendre. Les questions fusent dans ma tête. Impatient de le questionner, je l'interromps et lui demande :

« Vous aviez des Français sous vos ordres ?

— Oui, deux seulement, l'un se nommait Pierre et l'autre Abou al-Maqda. Tout ce que je sais d'eux c'est qu'ils venaient de la même région de France, mais le nom m'échappe. Je me rappelle simplement qu'elle se situe à l'extérieur de Paris, vers le nord. »

Il prend un air bouleversé et poursuit :

« Pierre est mort. Je voudrais profiter de cette occasion pour l'annoncer à sa famille et pour leur dire qu'il est mort en combattant. C'est un martyr, il était courageux. Quant à Abou al-Maqda, il était toujours en vie quand je suis parti.

— Quand avez-vous quitté la Syrie ? »

La formulation de ma question lui déplaît. Il me reprend calmement et souligne :

« J'ai quitté l'État islamique, et non la Syrie comme vous dites, il y a huit mois.

— Comment avez-vous réussi à quitter le territoire ? Qui vous a aidé ? »

Pour la première fois, je sens une hésitation. L'émir réfléchit avant de me répondre.

« Personne n'est autorisé légalement à quitter l'État islamique. Grâce à des contacts, j'ai réussi à organiser mon départ. Mais je vais vous dire, au fond de moi, je ne voulais pas partir. J'ai choisi de quitter mes frères, car avec les pertes que nous subissions l'ordre n'était plus le même. La religion, nos règles n'étaient plus appliquées comme il se doit. J'ai essayé de changer les choses, d'imposer la discipline que nous avions mise en place, pour que l'image de l'État islamique ne soit pas salie, mais je n'y

suis pas arrivé. La guerre et les défaites successives ont créé le chaos, alors j'ai décidé de quitter le territoire. »

Il ne répond pas à ma question. J'attends pour y revenir et le laisse d'abord exprimer sa pensée.

« Quelles sont les règles qui n'étaient plus appliquées comme il se doit ? Les règles auxquelles vous tenez tant…

— Par exemple, quelques semaines avant mon départ, alors que j'étais sur la route du retour de la réunion du *majliss al choura*, j'ai découvert que le responsable des finances d'un village que je traversais avait déserté les lieux, emportant avec lui l'argent de ses administrés. Son nom est Abou Bakr al-Masri, un Égyptien. Il a fui avec une très grande somme d'argent. C'est un acte qui nous déshonore.

— Combien exactement ?

— Deux millions de dollars. »

Je suis abasourdi. L'émir ne renie rien et me parle d'honneur. Il a fui Daech mais continue de défendre son « État », celui qu'il a rêvé de voir diriger le monde. Je suis persuadé que pour lui, si demain Daech apparaît dans une autre partie du monde, il n'hésiterait pas une seule seconde à les rejoindre et à reprendre les armes. Pour la première fois, la parole n'est pas celle d'un repenti, un de ceux qui, face aux policiers, se disent dégoûtés par la vie sous Daech et par les atrocités dont ils ont été témoins. L'émir explique sans crainte l'ancrage de sa conviction. Il confirme ce que j'ai toujours pensé : on ne peut pas faire confiance aux revenants. Je poursuis mes questions.

« Vous pensez toujours que couper des têtes, des mains et donner des coups de fouet ce sont des bonnes règles ?

— Je vous le confirme. Avec la volonté de Dieu, oui. Celui qui vole, on doit lui couper la main. Vous, vous pensez qu'il faut juger avec les règles instaurées par les hommes, voire pardonner. Moi, non. C'est la loi de Dieu qui doit s'appliquer. Celui qui se drogue doit mourir. L'homme qui couche hors mariage doit mourir et la femme doit subir des coups de fouet. Votre monde ne veut pas de ces règles mais ce sont les nôtres, celle de l'islam véritable.

— Vous avez personnellement participé à des décapitations ?

— Oui, bien sûr.

— Vous avez tué combien de personnes ? »

Là aussi ma formulation lui déplaît. Il me reprend.

« Je n’ai pas tué, j’ai appliqué la sentence de Dieu.

— Donnez-moi des exemples de règles que vous avez personnellement appliquées.

— J’ai fouetté une femme qui avait couché avec un homme qui n’était pas son mari, c’était légitime. L’islam l’interdit la fornication en dehors du mariage. Une autre fois, on m’a signalé que six jeunes consommaient de la drogue dans un appartement. Avec mes hommes, on a fait une descente. J’ai mis la main sur eux. J’ai ordonné qu’on leur ligote les bras. On les a sortis dans la rue. On les a alignés à genoux devant nous. »

Il imite le geste d’un pistolet tirant à bout portant et il poursuit :

« Avec cinq autres de mes hommes, on a tiré au même moment une balle dans la tête de ces mécréants. »

Il marque un silence. J’ai l’impression qu’il savoure le moment et qu’il observe ma réaction. Je ne réagis pas. L’émir reprend de lui-même la parole.

« Un jour, un de mes combattants m’a ramené un homme. Il était homosexuel, que Dieu me pardonne ce terme. Je n’ai pas voulu l’abattre avec mon arme, ça aurait été une mort facile. Avec l’aide de quelques combattants, je l’ai obligé à grimper en haut d’un bâtiment et je l’ai moi-même poussé dans le vide.

— Comment pouvez-vous dormir après avoir fait tout ça ?

— Comme je vous ai déjà expliqué, j’ai appliqué ce que Dieu me dictait, celui qui mérite la mort doit mourir.

— Aujourd’hui, vous seriez capable de refaire la même chose ?

— Oui, bien sûr, je n’hésiterais pas. »

Ses mots me glacent le sang. Son regard est d’une froideur à peine soutenable. L’émir n’a pas le moindre remords. Il décrit avec une facilité déconcertante une série d’exécutions légitimes à ses yeux. Au fond de moi, j’ai envie de sauter sur mon téléphone et de le dénoncer pour qu’il paie de ses crimes. Cet homme représente le mal absolu. J’observe ses mains qui décrivent minutieusement les gestes qu’il a effectués pour égorger, massacrer des innocents. J’ai envie de vomir. Abou Mhamed, habituellement très discret, prend la parole. Pour la première fois, depuis cinq ans que je le connais, il se dévoile. Il ne peut pas se retenir. Il montre du doigt l’émir et lui dit d’une voix menaçante : « Si je ne connaissais pas tes parents qui sont de braves gens, je t’aurais dénoncé sur-le-champ. Tu es une menace et ce sont des personnes comme toi qui ont fait qu’aujourd’hui des millions de Syriens vivent sans abri comme des mendiants dans les rues

de Turquie. » Je découvre pourquoi Abou Mhamed a réussi à décrocher cet entretien aussi vite. Il connaît la famille de l'émir. Ils appartiennent tous les deux à la même tribu. Il a dû par solidarité lui donner un coup de main. Là, j'ai l'impression qu'il regrette. Il n'a plus de sympathie pour l'homme en face de lui. Il bouillonne de rage. D'une voix vindicative, il lui dit : « Tu aurais fait quoi de moi, de mes enfants, si j'étais resté à Deir Ezzor, tu m'aurais coupé la tête comme tu as l'habitude de le faire ? » L'émir ne répond pas. Il reste de marbre. Sans détourner mon regard de l'émir, je mets ma main discrètement sur le genou d'Abou Mhamed pour lui signifier de se calmer. Il respire profondément et s'enfonce dans la banquette. Il ne dira plus un mot. Je reprends la parole. Je me recentre sur le but de ma venue. Les documents retrouvés dans le disque dur de l'émir libyen venaient de plusieurs régions du Moyen-Orient et les djihadistes circulent librement, faisant fi des postes frontières… je veux comprendre.

« Pourriez-vous me dire comment vous faites pour circuler d'un pays à un autre ou pour faire circuler vos documents ? Des combattants de l'État islamique sont morts récemment à Syrte, en Libye. Beaucoup d'entre eux viennent d'Irak ou de Syrie. De même, plusieurs dossiers ont été retrouvés, censés appartenir à des djihadistes libyens, alors que les textes sont écrits des années auparavant par des membres d'al-Qaida en Irak.

— Internet », me répond-il simplement.

Je reste silencieux et le regarde droit dans les yeux. Pour la première fois, je sais qu'il ment et je veux le lui faire comprendre. Il hésite, et finit par reprendre la parole.

« Nous avons des messagers dont le travail consiste à transporter les informations importantes. En général, ils ne savent pas ce que contiennent les courriers. Ils font bien sûr partie de l'État islamique, mais ils ne le montrent pas. Face au monde, ce sont de simples citoyens, mais leur cœur est acquis à notre cause.

— Tu veux dire qu'au sein de l'État islamique, il y a des personnes chargées secrètement de ce travail ?

— Oui, Internet est trop risqué. Ce sont de simples gens inconnus des services de sécurité. Quand un émir veut faire passer des informations à un autre émir, il n'utilise jamais Internet. »

Les documents d'Abou Abdellah défilent dans ma tête.

« Connaissez-vous Abou Abdellah al-Masri ? C'était l'émir de la ville de Syrte en Libye.

— J’ai entendu parler de lui, mais je ne l’ai jamais rencontré personnellement. »

Je ne résiste pas. Sa franchise me pousse à jouer cartes sur table et à lui avouer que j’ai des documents appartenant à un émir libyen. Il faut que j’en sache un peu plus sur cette université du djihad, ces études d’attentats qui circulent de génération en génération. Je lui avoue :

« J’ai eu entre les mains des dossiers d’Abou Abdellah al-Masri qui montrent que vous étudiez les attentats du passé pour mieux améliorer vos actions futures. Est-ce réellement le cas ? »

Sa réponse est déconcertante :

« Je vais vous parler de l’attentat de Paris. Ça doit vous intéresser, je suppose. Quelques jours avant l’attentat, je savais que des hommes de l’État islamique allaient viser la France. Je ne connaissais pas le lieu exact, mais je savais qu’une ville importante allait être visée. Je ne connaissais pas l’identité des combattants, mais je connaissais leur nombre. »

Je ne peux encore une fois me retenir. J’interromps son récit et lui demande :

« Comment le saviez-vous ?

— Comme je vous l’ai dit, j’étais un émir militaire de l’État islamique. Un émir de mon niveau ne sait pas tout, mais il a accès à une partie des informations sur les actions menées hors de son territoire. Lors d’une de nos rencontres au *majliss al choura*, on a discuté de l’attentat qui allait se dérouler en France. Les membres du *majliss* connaissaient le nom du pays, le jour de l’attentat mais pas le nom de la ville. Nos informations sont toujours comme ça, elles ne sont pas complètes, de telle sorte que même si l’un de nous tombe entre les mains de l’ennemi et finit par livrer un de nos secrets, cela ne remet pas en cause toute l’opération. »

L’émir poursuit :

« Pour répondre à votre question sur les études des attentats, ce sont nos propres hommes qui les réclament. Après l’attentat de Paris par exemple, une partie de mes combattants a demandé à étudier cette opération. C’était pour eux une réussite qu’il fallait reproduire. Ils voulaient se porter volontaires pour voyager en Europe à travers l’Égypte et la Libye afin de réaliser la même chose dans un autre endroit. Ils voulaient faire mieux que les autres.

— Permettez-moi de revenir à l’attentat de Paris, vous dites que vous avez su le jour et le nom du pays, mais que saviez-vous d’autre ? Quelles

sont les autres informations que vous avez eues sur cet attentat ?

— Les membres du *majliss* connaissaient le lieu et le pays, comme je vous l'ai dit. Un des membres d'origine irakienne savait aussi qu'ils allaient se procurer des armes dans un appartement et qu'ils allaient cibler des cafés et de lieux de loisirs.

— Mais comment ce membre savait autant de choses avant l'attentat ?

— L'État islamique est un. Qu'ils soient en Syrie, en Irak ou en France, c'est le même. Nous avons un réseau discret et secret un peu partout. Et tous les membres sont sous l'autorité de l'État islamique. Je tiens à préciser que moi je n'ai jamais quitté mon territoire, mais je sais que nous avons des points relais dans chaque pays. Ce sont des lieux tenus secrets, qui ne sont dévoilés qu'à ceux qui ont besoin de s'y rendre. Je ne peux pas en dire plus, car même à mon niveau je ne sais pas grand-chose. »

L'entretien prend une autre tournure que celle que j'avais imaginée. Au départ, avec les documents de l'émir en main, je voulais savoir à quoi ressemblait le monde vu par Daech, entrer dans le cerveau du monstre. Là, je suis en face du monstre lui-même. Il est bien vivant et il a l'air d'être dans de bonnes dispositions. Je ne veux plus le lâcher. Je veux en savoir le plus possible sur ce réseau qui travaille dans l'ombre. Comment est-il organisé ? Qui les finance ? Et de quelle manière communiquent-ils entre eux ? Une telle occasion ne va pas se reproduire de sitôt. Il faut que j'assure et que je ne me perde pas dans le flot d'informations qu'il me livre. Je le laisse finir son discours et je le relance :

« Vous avez tout de même une idée de la manière dont les déplacements des djihadistes se déroulent ?

— Nous avons des routes balisées, que ce soit en Irak, en Syrie, en Égypte ou même ici en Turquie. Nous en avons un peu partout dans le monde. Elles sont gérées par des hommes qui travaillent dans le secret pour offrir leur aide au déplacement des membres de l'État islamique.

— Comment se reconnaissent-ils entre eux ?

— Un combattant ne va pas décider seul de voyager. Il lui faut l'aval de son émir. Il doit être muni d'une lettre écrite par son supérieur ou avoir pris connaissance d'un code à utiliser pour se faire connaître. Ce sont des mots ou des phrases à prononcer à son interlocuteur pour que la confiance s'installe et qu'il puisse obtenir de l'aide dans un autre pays.

— Concrètement, je suis un membre de l'État islamique, j'ai un code, comment je fais en arrivant dans un pays étranger ? Qui je contacte ?

— Le premier contact se déroule par téléphone. Si l'identité est validée, le combattant est dirigé vers un passeur qui ne fait même pas partie de l'État islamique et qui contre une somme d'argent va lui permettre de traverser les frontières. Il n'y a pas de contact physique avec les intermédiaires. Les combattants ne doivent jamais connaître l'identité de leurs intermédiaires. »

Son discours me fait perdre le fil de mes questions. Je ne sais plus quoi dire, ni quelle question poser. Je suis estomaqué. Depuis que je travaille sur ce monde obscur et secret du djihad, c'est la première fois que j'entends parler de ces intermédiaires de l'ombre dont l'identité n'est jamais dévoilée. Je bégaie. Comme un boxeur qui vient de recevoir un *uppercut*, j'ai l'impression de vaciller. Je suis presque K-O. L'État islamique, ou peu importe le nom qu'on lui donne, a organisé sa survie bien au-delà des frontières terrestres que la communauté internationale a conquises au prix de centaines de milliers de morts et de déplacés. Les documents de l'émir de Syrte font référence à des loups solitaires, des djihadistes dont le rôle est de surprendre, attendre le moment propice pour commettre des attentats, mais aucun d'eux ne fait allusion à ces hommes de l'ombre qui structurent leurs déplacements, fournissent argent et matériel et les aident à passer à l'acte. Je jette un œil à Julien. Je veux m'assurer qu'il enregistre bien chaque mot de cet émir. Et je poursuis :

« Mais qui sont ces intermédiaires ?

— Je ne saurais pas vous dire. Je n'ai jamais quitté mon territoire. La seule fois que je l'ai fait, c'est-à-dire il y a huit mois, j'ai bénéficié de l'aide de l'un d'entre eux, mais je ne l'ai pas rencontré. »

Sans le vouloir, il finit par se contredire. L'émir n'a pas fui. Il a choisi, avec la bénédiction de l'État islamique, de quitter le territoire.

« Il vous a aidé comment ? Qui est-il ? Comment l'avez-vous contacté ?

— Dans la région de Deir Ezzor, on le surnomme Abou Hamza al-Mouhajer. C'est tout ce que je sais de lui. Je ne l'ai pas rencontré. Il m'a donné le contact d'un passeur que j'ai payé et puis c'est tout.

— Mais qui choisit par exemple les combattants qui doivent quitter un territoire pour aller vers un autre ?

— Dans ma zone, c'était moi ou l'émir tunisien.

— Mais comment les choisissiez-vous ?

— Pour leur bravoure, leur intelligence, et leur foi bien sûr. Leur foi est la première chose. Elle passe avant toute considération guerrière. »

L’émir ne me laisse pas rebondir. Il me fait signe que la discussion est finie. Il se lève calmement et il m’annonce : « Si tu as d’autres questions, pose-les aux jeunes qui m’accompagnent. » Prudent, il retire le micro HF accroché à son blouson et m’explique : « Je sors donner un coup de fil, veuillez m’excuser. »

Je me retourne vers Abou Mhamed. Ce qu’il vient de voir et d’entendre l’a, lui aussi, assommé. Il murmure comme s’il se parlait à lui-même : « Il n’est pas récupérable, celui-là. Il ne changera jamais de conviction. » Quant à Julien, la barrière de la langue l’a préservé des horreurs que nous avons entendues. Il a deviné que la situation était tendue, sans pouvoir comprendre pourquoi. Je m’empresse de lui expliquer, sans m’attarder sur les raisons, que l’entretien avec le deuxième djihadiste n’a aucune importance. L’émir est en train de parler au téléphone dans le couloir. Je ne sais pas à qui il s’adresse. Il pourrait être en train d’indiquer notre emplacement à l’un de ses camarades. J’imagine le pire. Je me dis qu’il est peut-être en train d’organiser notre kidnapping ou peut-être, se disant qu’il a trop parlé, veut-il tout simplement nous liquider. Je deviens paranoïaque. Il faut quitter les lieux le plus rapidement possible. Par habitude, Julien range minutieusement le matériel. Sans montrer mon stress au compagnon de l’émir, je m’adresse à Julien et lui dis : « Range le matériel le plus rapidement possible, il faut qu’on dégage d’ici. L’homme que l’on vient d’interviewer est un fou furieux. Il faut qu’on se barre. » Le temps que j’accompagne Abou Mhamed, le jeune djihadiste et l’émir jusqu’au portail de l’hôtel, Julien est prêt au départ. Je range à mon tour mes affaires à toute vitesse, je me précipite hors de la chambre et je dévale l’escalier. Avec Julien, nous grimpons dans le premier taxi qui passe. Lorsque le chauffeur me demande la direction que l’on veut prendre, je lui dis simplement : « Roule, je vais t’expliquer. » Il nous déposera dix minutes plus tard dans un quartier à la périphérie de la ville. Même lui, un parfait inconnu, je ne veux pas qu’il sache où nous allons passer la nuit.

Le lendemain, installé dans un avion direction Istanbul, le visage de l’émir me hante. Son regard sombre et sinistre, ces mots de haine qu’il a prononcés en toute tranquillité se bousculent dans ma tête. Je me demande si ces hommes de l’ombre existent aussi en France et si sans être inquiétés ils travaillent en toute sérénité pour l’État islamique. Les plus optimistes disent que l’État islamique est fini. Qu’il a perdu la guerre et n’est presque

plus un danger. D’autres qui le sont moins arpentent les plateaux de télévision pour expliquer qu’il faut rester vigilants. On dit que l’État islamique pourrait renaître de ses cendres, moi je suis persuadé que le feu brûle encore. Il ne s’est jamais éteint et il ne s’éteindra pas tant que des hommes comme cet émir existent et vivent en toute liberté.

# Épilogue

Pendant un an et demi, j'ai vécu dans la tête d'un monstre. J'ai arpenté les terrains de guerre, rencontré la haine et croisé la mort. J'en sors épuisé. J'ai le sentiment que le combat est perdu d'avance. Et pourtant, je ne peux me résoudre à baisser les bras. Je ne peux accepter de vivre dans un monde où la folie des hommes s'enracine dans l'ombre sans réagir. Je ne peux concevoir que nos enfants puissent eux aussi devoir affronter un autre État islamique, et vivre la peur au ventre.

Imad, le jeune Libyen, a délaissé les armes. Il a créé une structure pour réconcilier la jeunesse de son pays. Lors de mon dernier passage à Misrata, il était fier de m'inviter dans ses locaux flambant neufs. Ils étaient une vingtaine, filles et garçons, installés autour d'une table, à échanger sur la manière d'imposer leur voix aux politiques du pays. Imad rêve d'une vie meilleure. Il espère pouvoir un jour retrouver son premier amour, l'architecture, et participer à la reconstruction de son pays.

Mohamed le pilote est devenu papa. Il a retrouvé son poste au sein de la compagnie aérienne libyenne. Il voudrait former des unités à utiliser des drones pour scruter le désert et protéger la Libye contre l'infiltration des djihadistes.

Omar ne veut plus entendre parler ni des documents ni de Daech. Il a détruit l'exemplaire du disque dur de l'émir en sa possession.

Christine attend toujours des nouvelles de son fils parti faire le djihad. Le débat en France sur les revenants lui brise le cœur. Elle est consciente que les djihadistes représentent un danger pour notre pays, mais se refuse à croire que la chair de sa chair ne puisse pas retrouver la raison. Elle a peur

pour lui, elle a peur de se réveiller un jour et d'entendre aux informations que Thomas, son amour, a perdu la vie. Elle fait face avec courage et humilité à un destin qu'elle n'a pas choisi.

Abou Mhamed, l'avocat, a perdu la trace de l'émir de Deir Ezzor. Il se demande s'il a bien fait d'organiser notre rencontre. Il a peur pour sa vie et celle de sa famille. L'émir s'est volatilisé, emportant avec lui les secrets d'une organisation qui survit à la perte de son territoire.

Pour le chef des renseignements libyens, le combat continue. En plein désert, au milieu de nulle part, ses hommes organisent la traque des djihadistes. Ils patrouillent, au hasard, à la recherche du moindre indice de passage des rescapés de l'État islamique. Mais pour lui ce combat est vain. Quatre mille kilomètres de frontière avec l'Algérie, le Niger, le Tchad et le Soudan, un territoire ouvert à tous les trafics… Une aubaine pour les djihadistes.

Pour ma part, je ne suis qu'un simple journaliste, je ne peux prétendre modifier l'histoire. Je ne peux assurer à ceux qui partagent nos valeurs et que j'ai croisés en Irak, en Syrie ou en Libye, qu'ils pourront un jour vivre en paix. Je pensais, en sillonnant les terrains de guerre, avoir vécu l'effroyable démonstration de la folie des hommes, mais avec le disque dur de l'émir j'ai découvert que cette folie n'a pas de limites, ni de frontières. Elle n'a pas besoin d'un territoire pour survivre.

La poussière est retombée sur les champs de bataille, mais cet ennemi n'est jamais éradiqué. Il renaîtra forcément sous une forme ou sous une autre.

Il faut s'y attendre, s'y préparer, aller le débusquer.

# CAHIER PHOTOS

Lors de la chute de Syrte, un membre des services des renseignements libyens a pris en photo une infime partie du butin que les djihadistes avaient arraché à la population de la ville. Les djihadistes ont conservé ces biens auprès d'eux, précieusement, jusqu'à leur dernier souffle.

Daech s’autofinance en organisant la spoliation des biens. Il ne dépend pas seulement de l’argent du pétrole ou de circuits financiers internationaux. Ce butin lui sert à recruter et fidéliser les djihadistes.

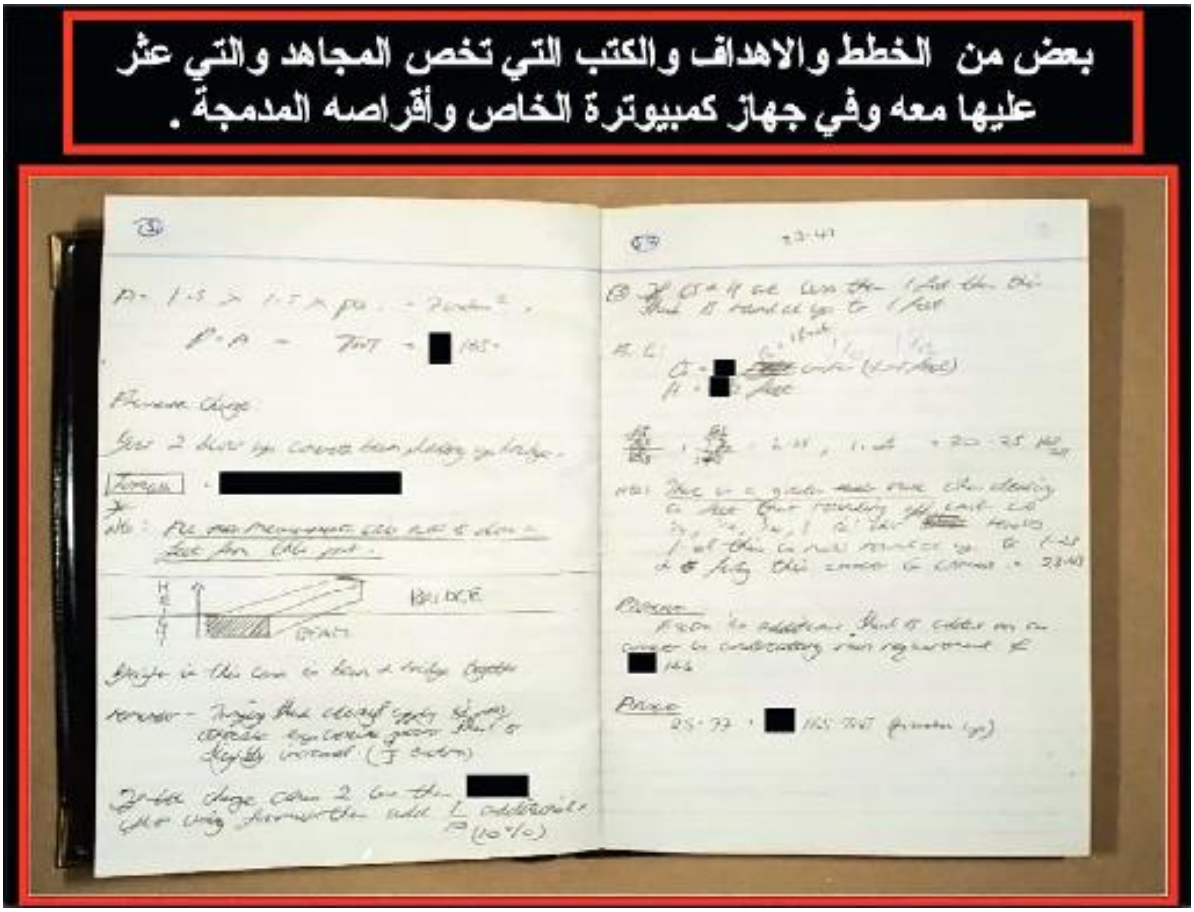
Sous forme de questions-réponses, l’auteur donne les clés pour fabriquer chez soi une bombe artisanale. Conseil de l’auteur : « Cher frère, n’omets pas de lire avec précision chaque phrase et chaque mot pour perfectionner tes futurs attentats. »

Couverture d’une étude et analyse détaillée de l’attentat de Madrid et des erreurs commises. Tel un département de recherche et développement, les djihadistes utilisent le travail des anciens pour améliorer et perfectionner les actions futures.

L’étude de l’attentat de Madrid est exhaustive. Ici, la chronologie de l’attentat. On peut lire : « La première bombe a explosé à 7 h 37, quelques secondes plus tard deux autres bombes ont explosé et la quatrième n’a pas explosé. »

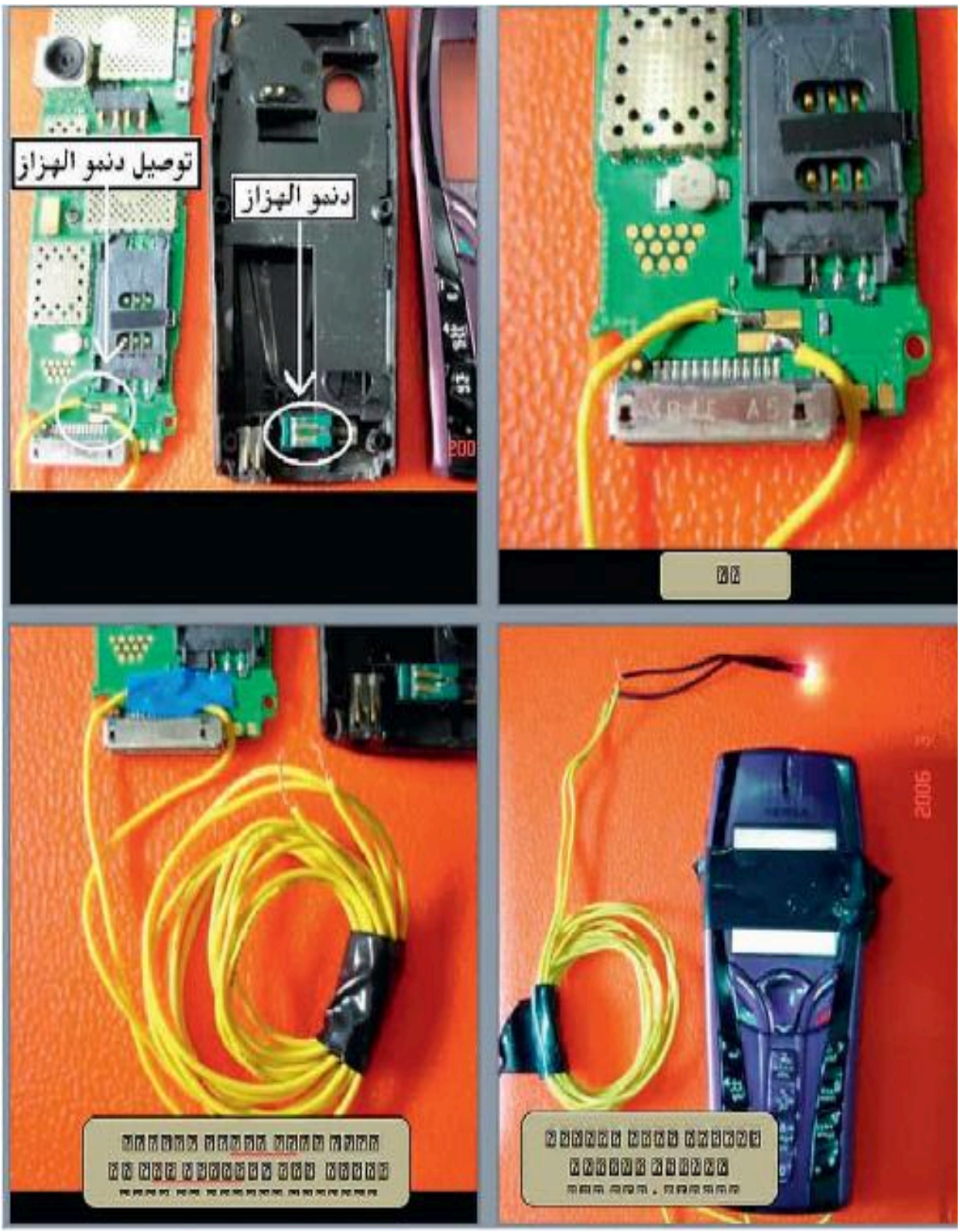
Cent quatre-vingt-onze morts et plus de mille cinq cents blessés lors de l’attentat de Madrid. Treize ans plus tard, en Libye, les dossiers de l’émir y font référence. Le nombre de morts ne suffit pas à l’auteur. Chaque erreur est analysée pour former les futurs djihadistes.

Extrait du rapport sur les « erreurs commises lors de l'attentat de Madrid sur lesquelles il faut s'attarder », pour enseigner aux générations futures comment les éviter. Les djihadistes utilisent les photos de la presse espagnole pour étayer leur démonstration.




Issa al-Hindi appartenait à la mouvance djihadiste d'al-Qaida. Ses exploits et ses stratégies, qui datent de plus de dix ans, sont archivés par un émir de Daech en 2017 en Libye. Ils sont étudiés, annotés et commentés. Basés sur les révélations de la presse et sur des manuscrits, ils servent à galvaniser les troupes et à montrer le chemin.

Sur l’une des légendes du cliché de l’attentat déjoué de Times Square de 2009, on peut lire : « S’il n’y avait pas eu l’erreur de connexion entre les détonateurs et les téléphones, ça aurait été un jour noir pour les croisés. » Sept ans plus tard, le 4 septembre 2016, au cœur de Paris, une voiture piégée avec le même dispositif, contenant six bonbonnes de gaz, est retrouvée dans la nuit à proximité de Notre-Dame de Paris.




Extrait d’un dossier contenant six cents photos datées d’une période allant de 2005 à 2016. Méthodes pour faire d’un simple téléphone un engin pour ôter la vie. Les clichés ont traversé le temps et sont enrichis au fil des années par les expériences des uns et des autres.

Ceinture explosive confectionnée dans un atelier. Chaque composant est explicité pour permettre à des apprentis djihadistes de confectionner chez eux leur propre bombe.

ربما ما سنتحدث عنه هنا في مقالنا هذا هو ببساطة هو ما قاله أحد الفلاسفة

**( حارب عدوك بالسلاح الذي يخشاه هو ، لا بالسلاح الذي تخشاه أنت )**

ما الذي يخيفنا من الغرب غير القوة التي يتبجحون بها من التكنولوجيا الحديثة والأسلحة الفتاكة التي يمتلكونها ومع هذا فقد كسر المجاهدون هذا الصنم بأبسط الأشياء فعملية لم تكلف المجاهدين ٣٠٠ دولار تسببت في هز بريطانيا العظمى وبتسعة عشر مشرط حديدي سيطر المجاهدين على أربع طائرات أمريكية ودكوا معاقل الأمريكان في عقر دارهم وارتج لها العالم أجمع،،

بل حتى الغزوات التي لم تنفذ والتي كانت في مرحلة التخطيط قد تسببت بخسائر مالية ضخمة لشركات الطيران البريطانية والأمريكية، وعملية المتفجرات السائلة خير مثال لذلك والقائمة تطول وآخرها عملية الأخ عمر الفاروق رغم أن الطائرة لم تنفجر فإن خسائر الأمريكان الأمنية من تعطيل للمطارات وتركيب الأجهزة الأكثر تطورا وزيادة التعديلات الأمنية سوف تبلغ ٤٠ مليار دولار في الأمد القريب فما بالكم بالأمد البعيد.

Tiré de l’analyse de la tentative d’un attentat datant de 2009. Un djihadiste parvient alors à embarquer avec 80 grammes d’explosifs dans un vol d’Amsterdam vers Détroit. Les explosifs dissimulés dans ses sous-vêtements prendront feu sans exploser. Pour les djihadistes, il ne s’agit pas seulement de tuer. Même un attentat raté sème la terreur dans le pays ciblé et l’oblige à dépenser massivement pour sa sécurité : c’est le terrorisme économique.

L’objectif est de déstabiliser les gouvernements occidentaux par le biais de leurs finances. Pour cela, même une simulation peut suffire. Ici, le formateur djihadiste invite à peindre un baril en jaune, à y apposer le sigle nucléaire et de mettre des fils bien en évidence pour créer l’effet souhaité.

# REMERCIEMENTS

Merci à Valérie Dumeige, mon éditrice de talent, d’écouter à chacun de mes retours de reportage mes interminables histoires de terrain, et de m’avoir donné envie d’écrire pour les partager avec vous.

Merci à Karine Do Vale et Vivien Boyer, son équipe, pour leur investissement pour la réussite de ce projet et leur accueil toujours chaleureux.

Merci à Marylène, mon épouse, ma première lectrice, qui supporte mes absences, a toujours cru en la passion qui m’anime, et dont le sourire me fait oublier les horreurs croisées sur les terrains de guerre.

Merci à Anna et Mathys, mes deux enfants qui grandissent tellement vite en mon absence, et dont la joie de vivre me remplit de bonheur.

Merci à tous mes amis libyens qui m’ont protégé, transporté, nourri… Je voudrais leur dire toute mon affection et mon admiration pour leur courage et leur ténacité. Ne changez rien, continuez à croire en vous comme vous le faites si bien, et n’acceptez pas que votre révolution vous soit confisquée. Ce sont votre enthousiasme et votre envie de liberté et de démocratie qui m’aident à chaque fois à boucler mon sac de voyage et à repartir sur des terrains où le bruit des armes a remplacé depuis longtemps le son de la vie.

Pendant que j’écrivais ce livre, Stephan Villeneuve, Véronique Robert et mon ami Bakhtiyar Haddad sont morts à Mossoul en Irak. Trois journalistes qui ont perdu la vie pour informer. Je ne peux terminer ce livre sans leur dire merci.

# TABLE

*Préambule*
Chapitre 1 - Sur la route de Syrte (Libye 2016)
Chapitre 2 - La chute de Syrte (Décembre 2016)
Chapitre 3 - La découverte des documents
Chapitre 4 - Qui est cet émir ?
Chapitre 5 - La découverte du téléphone de l'employée de l'émir
Chapitre 6 - L'histoire d'Oum Fatma
Chapitre 7 - La descente en enfer
Chapitre 8 - Sortir les documents de l'émir de Libye, une entreprise périlleuse (Libye, janvier 2017)
Chapitre 9 - Terroriser pour mieux régner
Chapitre 10 - La spoliation des biens
Chapitre 11 - Retour en Libye (Novembre 2017)
Chapitre 12 - Retour à Syrte (Décembre 2017)
Chapitre 13 - L'université virtuelle du djihad
Chapitre 14 - Des attentats en Occident, pour quoi faire ?
Chapitre 15 - Rencontre avec un haut responsable de l'État islamique
Épilogue

*Cahier photos*
*Remerciements*

F l a m m a r i o n

## Notes

1. « Bonjour. »

▲ Retour au texte

2. Révolutionnaires.

▲ Retour au texte

3. Nom d’emprunt.

▲ Retour au texte

4. Un nom d’emprunt.

▲ Retour au texte

5. Dianne Feinstein, *La CIA et la torture. Le rapport de la commission sénatoriale américaine sur les méthodes de détention et d'interrogatoire de la CIA*, Les Arènes, 2015.

▲ Retour au texte

This file was downloaded from Z-Library project

*Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.*

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library